LES THÉATRES DE PARIS

HISTOIRE

DES

DÉLASSEMENTS-COMIQUES

PAR

DEUX HABITUÉS DE L'ENDROIT

PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1862



HISTOIRE

DES

DÉLASSEMENTS-COMIQUES

Paris. — Imp. VALLÉE et Ce, 15, rue Breda.

LES THEATRES DE PARIS

HISTOIRE

DES

DÉLASSEMENTS-COMIQUES

PAR

DEUX HABITUÉS DE L'ENDROIT

PARIS

IMPRIMERIE VALLÉE ET Ce

15, rue Breda

1862

HISTOIRE

DES

DÉLASSEMENTS-COMIQUES

CHAPITRE PREMIER

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DE L'ANCIEN BOULEVARD DU TEMPLE.

En avant la grosse caisse et les cymbales ! Dzinn !..... dzinn !..... boum !..... boum !....

— Ce soir, au théâtre des Associés, on donnera le *Grand Festin de Pierre, ou l'Athée foudroyé*... Entrez !... Prrr...nez vos billets... M. Pompée jouera avec toute sa garde-robe..... Faites voir l'habit du pre-

mier acte !... Entrez !... M. Pompée changera douze fois de costumes !..... Il enlèvera la fille du commandeur avec une veste à brandebourgs, et sera foudroyé avec un habit à paillettes !.....

— En avant, la musique !... C'est ici !... c'est ici qu'on voit l'homme squelette et la femme sauvage !

— Entrez !... Prenez vos billets !... Vous verrez ce qu'on n'a jamais vu, le chef-d'œuvre de la mécanique !... le joueur de flûte de M. Vaucanson n'est qu'un polisson, et son canard une oie, à côté de la huitième merveille du monde... L'homme en bois, le colosse en chêne répondra à toutes les questions dont voudra bien l'honorer l'aimable société.

— Prenez vos billets... voici le nain incomparable.

— Les animaux savants vont commencer leurs exercices !... Prenez !... Prrrr...nez vos billets...

Et de midi à minuit, sans trêve ni repos, musique de sonner, tambours de battre, crieurs de s'égosiller devant une foule immense, se renouvelant sans cesse, et toujours aussi curieuse, toujours aussi avide d'émotions !

L'ouvrier, allant à son ouvrage, ses outils sous le bras, s'arrêtait devant le père Rousseau. La grisette stationnait devant Bobèche, une oreille tendue du côté du pitre, l'autre ouverte aux propos d'un garde-française !

Devant Galimafré, le paillasse, on se pressait, on se heurtait, on se coudoyait, l'officier à côté du magistrat, le robin près du soldat, la petite bourgeoise frôlant la grande

dame, toutes les classes de la société se mêlant : noblesse et robe, bourgeoisie, peuple et le clergé lui-même, bravant le chaud, bravant le froid pour écouter les lazzi toujours drôles, quelquefois égrillards, plus souvent frondeurs, de tous ces artistes en plein-vent qui firent du boulevard du Temple un lieu unique au monde, dont la réputation fut et est restée européenne.

*
* *

Rendez-vous de ce que, dans tous les temps, on est convenu d'appeler la meilleure société, le boulevard du Temple, il y a soixante ans, était une véritable kermesse parisienne, une foire perpétuelle, un landit de toute l'année où les viveurs, les désœuvrés, les flâneurs trouvaient à rire,

à jouer, à se délasser aussi bien de jour que de nuit.

Alors comme aujourd'hui, les théâtres y avaient élu domicile; alors comme aujourd'hui, on y trouvait côte à côte un estaminet resplendissant et un café borgne; alors un grand nombre de voitures brillantes stationnaient à la porte de deux modestes restaurants, les seuls établissements de ce genre où les gens du monde venaient faire des parties fines. Les auteurs dramatiques de l'époque, les Vadé, les Favart, les Saint-Foix allaient y célébrer leurs succès ou se consoler de leurs chutes; entre le champagne et le café, une jolie fille, la bayadère de ces cabarets, faisait entendre des couplets de Collé, de Piron, de l'abbé de Lattaignant : c'était Fanchon, *Fanchon la vielleuse!...*

*
* *

Tout le pittoresque a disparu peu à peu, par lambeaux, et déjà, il y a vingt ans, Brazier, un auteur dramatique qui eut plus d'un succès, s'écriait à chaque mutilation qu'on faisait subir au boulevard du Temple :

> Encore une pierre qui tombe
> Du boulevard de la Gaîté.

Bientôt, il ne restera plus rien .. rien que le souvenir de ce boulevard ; ce ne sera plus qu'une rue du Paris nouveau et régénéré, une rue propre et bien alignée, avec de belles maisons à cinq étages, avec des boutiques superbes et resplendissantes de glaces et de dorures.

*
* *

Les artistes, les amoureux du passé y auront beaucoup perdu sans doute, mais... tout le monde y aura aussi beaucoup gagné !

*
* *

Avant 1789, cinq théâtres, cinq vrais théâtres, attiraient le public au boulevard du Temple, c'étaient : le spectacle d'Audinot; — le Théâtre des Associés; — les Grands danseurs du Roi ;— les Délassements Comiques; — le Salon de figures de Curtius.

Quant aux baraques en bois des bateleurs et des montreurs de curiosités, aux faiseurs de tours de gobelets, aux saltimbanques

de tout genre, il faut renoncer à les énumérer.

*
* *

Au moment où nous écrivons, huit théâtres existent encore, mais la plupart ont reçu congé et vont complétement disparaître. Bientôt tous ces théâtres qui animaient le soir cette partie des boulevards, seront démolis et auront transporté leurs quinquets et leurs portants aux quatre coins de Paris.

Avant que leur dernière pierre ne tombe, nous avons voulu écrire la monographie de ces spectacles qui firent la joie de nos pères et la nôtre; le premier qui dit adieu au boulevard du Temple, c'est le théâtre des Délassements-Comiques; c'est

par lui que nous allons commencer la série d'études que nous nous proposons de consacrer à chacun d'eux jusqu'au jour de leur émigration.

Nous ne les suivrons pas plus loin, par une raison bien simple, — elle n'en est pas moins bonne : — nous ne prédisons pas l'avenir.

CHAPITRE II

LA NOUVELLE SALLE DES DÉLASSEMENTS COMIQUES, RUE DE PROVENCE, 26.

Vous croyez, peut-être, que nous allons suivre l'ordre chronologique, et commencer par le commencement ?

Eh bien, non ! nous ne suivrons aucun ordre; nous irons au courant de la plume, au hasard; nous prendrons l'histoire par la fin, ce qui, à propos d'histoire, est quelque-

fois la meilleure méthode pour le lecteur, car elle le dispense de lire le commencement.

*
* *

Quand, il y a un an, la démolition des théâtres fut décrétée pour l'ouverture du boulevard du Prince Eugène, M. Sari se mit immédiatement en campagne pour trouver une nouvelle salle, ou tout au moins un emplacement convenable pour en faire construire une.

L'Eldorado fut d'abord l'objet de ses désirs; un entêtement de vieille femme fit échouer les négociations.

M. Sari pensa alors à transporter ses pénates au faubourg Poissonnière, à l'Alcazar, dont le fondateur venait de mourir; là en-

core, le directeur des Délassements-Comiques ne trouva pas ce qu'il rêvait.

*
* *

Cependant, le moment du déménagement approchait ; M. le préfet de la Seine, dont on connaît les sympathies pour l'art et les artistes, mit alors à la disposition de M. Sari un emplacement acheté par la Ville pour la prolongation de la rue Le Peletier.

L'ouverture d'une rue nouvelle peut se reculer, mais une exploitation théâtrale qui fait vivre un nombreux personnel ne peut pas chômer; c'est l'opinion de M. le préfet, et cette opinion est la bonne, de l'avis de tous. Puis, un théâtre comme les Délassements est plus qu'une entreprise commerciale, toujours respectable, mais

qu'on peut indemniser, c'est une école pratique où les jeunes artistes viennent apprendre, c'est une pépinière de jeunes sujets qui fleuriront un jour sur des scènes plus élevées, c'est un Conservatoire qui rend à l'art au moins autant de services que le grand Conservatoire ; et plus loin, si vous voulez bien nous suivre, cher lecteur, vous verrez combien de comédiens qui sont la gloire et la richesse de nos grands théâtres, ont commencé et grandi dans ce petit jardin que des esprits légers appellent en souriant un *boui-boui*, mais que l'administration si paternelle et si intelligente du préfet de la Seine a raison de considérer comme une excellente école dramatique.



La jouissance de l'emplacement de la rue

de Provence a été assurée à M. Sari pour deux ans au moins; pendant ces deux années, les travaux de démolition du boulevard déblayeront sans doute un terrain convenable où, alors, pourra s'élever une salle définitive.

Les travaux de l'appropriation de la nouvelle salle des Délassements-Comiques ont commencé vers le 20 mars et ont été terminés pour le 15 mai 1862.

L'établissement existant, bâti pour une Exposition de peinture, a dû être reconstruit de fond en comble pour être transformé en une salle élégante et confortable, dont l'intérieur a été décoré avec un goût charmant par M. Delessert.

*
* *

Près de six cents spectateurs pourront

acilement trouver place dans la nouvelle salle.

Le parterre a été supprimé et remplacé par d'élégants fauteuils.

Derrière les loges découvertes règne un large couloir où l'on peut circuler et voir le spectacle, si on ne veut pas rester assis toute la soirée.

Une innovation qui sera goûtée particulièrement du public masculin, c'est un fumoir, — où est installé un buffet.

Des salons de conversation et un très-élégant foyer circulaire complètent les aménagements de cette jolie salle.

Enfin, les dispositions prises aux abords sont telles que le public entre au théâtre sans faire queue et se rend directement à ses places.

Le public qui peuplait les avant-scènes et les loges des Délassements du boulevard

du Temple restera fidèle aux Délassements de la rue de Provence, public demi-mondain assez nombreux dans le quartier et dans les environs. On peut même dire que les Délassements se sont rapprochés de leurs habitués. Ceux-ci seraient donc bien ingrats s'ils ne répondaient pas aux avances de leur cher petit théâtre.

*
* *

M. Sari, lui, n'est pas un ingrat. Il amène au salon des Arts-Unis la plupart de ses anciens pensionnaires. Mais il a aussi renforcé sa troupe par l'engagement d'artistes nouveaux qui ont fait leurs preuves :

MM. Eugène Luguet et Train, ex-pensionnaires du Gymnase; Montrouge, qui revient au bercail ; Couder, Mercier, Montel, Grivet, Varlet, Prat, etc. ; M[lles] Jeanne

Nantier, de la Porte-Saint-Martin; Fanny Dubuisson, des Variétés; Armandine, de l'Ambigu-Comique; Anna Bellanger; Caroline Julien, du Théâtre-Déjazet; Montessu, Tadée, Ygasty, King.

Le chef d'orchestre est maintenant M. Hervé, musicien bien connu par plusieurs opérettes dont certains morceaux sont devenus populaires.

Quatre pièces nouvelles ouvrent le nouveau théâtre :

Changement de domicile, prologue d'ouverture en un acte, par M. Alexandre Flan;

La Fanfare de Saint-Cloud, opérette en un acte, paroles de M. Siraudin, musique de M. Hervé;

Le Hussard persécuté, cascade en un acte, paroles et musique de M. Hervé;

Les Amants de la Dame de pique, vaudeville en un acte, par M. Ernest Blum.

CHAPITRE III

NAISSANCE DU THÉATRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES. — SES PREMIERS PARRAINS.

Pendant l'été de 1841, sur le boulevard du Temple, les ouvriers prirent possession, pour le démolir, d'un théâtre qui, après avoir été, avant 1789, le *Théâtre des Associés*, avait successivement passé entre les mains directoriales de Mme Saqui, dont il porta le

nom, puis du sieur Roux, dit Dorsay, qui l'avait baptisé *Théâtre du Temple.*

A sa place, une nouvelle salle fut construite, et l'ouverture, sous le titre de *Délassements-Comiques* qu'elle a conservé jusqu'à nos jours, eut lieu le 6 octobre de la même année.

Le privilége de ce nouveau théâtre avait été donné à MM. Ferdinand Laloue et Edmond Triqueries.

Au bout d'un an, Ferdinand Laloue céda ses droits à un sieur Ducré, qui devint seul directeur en 1845, lorsque Triqueries mourut.

Trois autres directeurs ont passé aux Délassements-Comiques : Raimbaut, Émile Taigny, Hiltbrunner; à M. Hiltbrunner a succédé M. Léon Sari, en 1857.

CHAPITRE IV

ARTISTES PLUS OU MOINS CÉLÈBRES QUI ONT PARU SUR LE THÉATRE DES DÉLASSEMENTS COMIQUES.

Il peut se faire que, dans cette nomenclature, nous oubliions quelques artistes. Si ce malheur arrive, ce sera seulement la faute de notre mémoire.

Ont paru sur les planches des Délassements-Comiques :

Sevin, — mort de ses blessures après les journées de juin 1848; il jouait les pères nobles et les comiques marqués ;

Sagedieu ; — Léon Mourot ;

Poizard, — qui était resté quelque temps au théâtre de la Renaissance ; jeune premier comique dans le genre de Leriche ;

Octave, — que nous avons vu au Palais-Royal ;

Léon Desormes ;

Emile Viltard, — qui venait du Théâtre Beaumarchais (alors appelé théâtre Saint-Antoine) et qui est aujourd'hui un des artistes les plus aimés du public des Folies-Dramatiques ;

Constant, — qui avait joué à l'Ambigu, de 1831 à 1833, les pères et les premiers rôles marqués ;

Barthélemy, — qui avait joué des comiques au Palais-Royal ;

Markais, — aujourd'hui aux Folies-Dramatiques ;

Mme Clara Carben, — sœur de Léontine ;

Mlle Caroline Bader, — aujourd'hui aux Variétés ;

Alexandre Guyon, — qui y débute cette semaine ;

Mlle Jane Essler, — aujourd'hui à l'Ambigu.

Christian, Charles Blondelet, Mlle Alphonsine, aujourd'hui pensionnaires de M. Hippolyte Cogniard.

En 1848, Laferrière joua aux Délassements un drame-vaudeville : *Maurice ou le Garde mobile.*

N'oublions pas de rappeler que Deburau fils fut intéressé dans la direction Hiltbrunner, et qu'il essaya vainement d'acclimater la pantomime sur ce théâtre.

CHAPITRE V

LE VRAI THÉATRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES

Donc, en avril 1857, M. Sari devient directeur du théâtre des Délassements-Comiques.

Retenez bien cette date, s'il vous plaît! car elle doit compter dans l'histoire de ce petit théâtre.

Notre avis est — et pourquoi le public ne

partagerait-il pas notre opinion? — notre avis est qu'à partir du mois d'avril 1857, commencent seulement les véritables Délassements et leur véritable règne. Aujourd'hui, grâce à M. Sari, les Délassements *existent*; ils vivent, ils se portent bien, ils occupent l'attention publique, et ils ne veulent pas déchoir du rang que leur nouveau directeur leur a fait prendre au milieu des autres théâtres parisiens.

Le bon public s'imagine volontiers qu'un directeur quelconque, arrivant dans un théâtre, n'a plus qu'à se croiser les bras et à encaisser les recettes? Le bon public se trompe, voilà tout.

Quand M. Sari entra aux Délassements, il n'y trouva plus personne, ni artistes, ni décors, ni matériel. Ceci est de l'histoire. Il lui fallut, — en quinze jours, — former une troupe, obtenir une pièce, la faire ap-

prendre à ses pensionnaires et l'encadrer dans une mise en scène toute neuve. Ce tour de force fut réalisé. Quinze jours après sa nomination, M. Sari faisait afficher la première représentation de l'*Escarcelle d'or*, féerie en vingt tableaux, de MM. Ernest Blum et Alexandre Flan.

Blum et Flan, Flan et Blum, voilà deux noms aussi inséparables que ceux des sieurs Nisus et Euryale, de touchante mémoire. Ils sont étroitement liés à l'histoire des Délassements-Comiques. Ne vous étonnez donc pas s'ils reviennent fréquemment sous notre plume. A peine pourrait-on citer six pièces sans écrire au-dessous ces deux monosyllabes en qualité de collaborateurs.

Eux aussi, ils ont vaillamment contribué à la prospérité des *Délass-Com*, ainsi qu'on appelle familièrement ce gentil petit théâtre.

Ce que MM. Alexandre Flan et Ernest Blum ont, en cinq années, dépensé de verve et d'esprit pour alimenter le répertoire, nous n'essayerons pas de le dire ; d'abord, parce que cela n'est pas possible; ensuite, parce que tout le monde le sait. Ces deux raisons sont-elles suffisantes?

*
* *

MM. Amédée de Jallais et Jules Renard méritent aussi une mention spéciale. Qui ne se souvient encore de leur amusante revue intitulée : *La toile ou mes quat'sous?* Était-ce assez bourré de drôleries, de folichonneries et de couplets spirituels! Cette fameuse *Toile* eut un grand nombre de représentations, et, pour notre part, nous pouvons dire que nous sommes allés la voir au moins trente-sept fois. Si nous ne disons

pas cinquante, c'est que nous avons peur de passer pour des paresseux qui ne savent comment employer leur soirée.

Et les *Odalisques de Ka-Kao*, les avez-vous oubliées? Non, n'est-ce pas? L'ingratitude a beau être l'indépendance du cœur, nous ne vous supposons pas assez ingrats pour oublier ce qui vous a fait rire de si bon cœur. Cependant, la pièce de MM. Zaccone et Élie Frébault ne nous vit pas aussi assidus à suivre ses représentations. A quoi cela pouvait-il bien tenir?... Peut-être à ce que, chaque soir, il ne restait plus de place dans la salle. Oui, ce doit être là la raison. Passons!

*
* *

Il nous vient une idée! — Si, pour arriver plus vite au côté pittoresque des Délas-

sements, nous faisions une rapide nomenclature des pièces qui y ont été jouées jusqu'à ce jour?... Hein! qu'en dites-vous? — Vous ne dites rien?... Alors, c'est convenu. En avant!

*
* *

Le succès du *Fils naturel*, au Gymnase, inspira à MM. Amédée de Jallais et Ernest Blum une grande parodie à laquelle ils donnèrent ce titre : *Les Re-Saltimbanques*, en cinq tableaux. Nous n'insisterons pas sur cette pièce : les auteurs ont eu l'esprit de ne pas la faire imprimer. Péché pardonné!

Nopces et festins, trois actes, de MM. Blum, de Jallais et Cardoze, furent plus heureux. Cette pochade était fort amusante.

Ernest Blum a donné à ce théâtre plu-

ieurs petites pièces en un acte, gais levers e rideau : *Horace et Liline*, de lui seul; *s Amoureux de Claudine*, avec de Jallais et douard Montagne; *Dans une Boutique*, avec [. Victor Koning.

*
* *

Les grandes pièces qui suivent ont fourni ne carrière plus ou moins longue. Il y en eu de plus réussies les unes que les autres, nais aucune d'elles n'est tombée. Si la ointe du couplet était parfois un peu moussée, en revanche la jeune artiste qui chantait avait la jambe si provocante, bien prise dans son maillot rose, que le ublic *épaté* criait *bis* quand même, afin de ouvoir lorgner la jambe une minute de lus. Bref, le succès a toujours eu une

raison ou une autre, et celle-là était sans réplique.

*
* *

Parmi les plus amusantes grandes *machines* que nous avons applaudies là-bas dans ces dernières années, nous devons citer :

Suivez le monde !... revue de 1857 en trois actes et vingt tableaux, précédée du *Royaume des chiffres*, prologue en un acte, par MM. A. de Jallais, Alexandre Flan et Ernest Blum ; représentée le 24 décembre 1857 ;

Il n'y a plus d'enfants, cauchemar en trois actes et neuf tableaux, par MM. Henry de Kock et Ernest Blum ; représenté le 7 septembre 1859;

Les Délassements en vacances, délassement comique en trois actes et vingt tableaux

précédé de *Au Déménagement!* prologue en un acte, par MM. Ernest Blum et Alexandre Flan; représenté le 22 octobre 1859;

L'Almanach comique, délassement comique en trois actes et vingt-deux tableaux, précédé de *le Coucher du Soleil*, prologue en deux parties, par MM. Alexandre Flan et Ernest Blum; représenté le 11 mars 1860;

A vos souhaits!... revue de 1860, en trois actes et vingt tableaux, précédée de *le Second Déluge*, prologue en un acte, par MM. Blum et Flan; représentée le 29 décembre 1860;

Les Photographies Comiques, délassement comique en vingt tableaux, précédé de *le Palais des Délassements*, prologue en deux tableaux, par MM. Flan et Blum; représenté le 2 avril 1861;

Paris-Journal, pièce en trois actes et

quinze tableaux, par MM. Flan et Blum ; représentée le 4 septembre 1861 ;

Le Plat du jour, revue de l'année 1861 en trois actes et vingt tableaux, précédée de *le Libre échange aux Délassements-Comiques*, prologue en un acte, par MM. Flan et Blum ; représentée le 21 décembre 1861.

N'oublions pas *les Bébés*, de MM. Jules Renard et de Jallais, et surtout *Allez vous asseoir*, une revue qui est un succès énorme.

Il y a bien eu aussi *la Tour de Nesle pour rire* et *Zig-zags*, des mêmes auteurs, mais nous n'en parlons que pour ne rien oublier dans notre liste.

Enfin, quand le *Plat du jour* eut été goûté par tout le monde, MM. Blum et Flan, déjà nommés plus d'une fois, servirent à leur public un autre plat de leur façon, le *Bénéfice de Rouflaquet*, dans lequel ils intercalèrent, avec leur habileté habituelle,

les tableaux les plus amusants des pièces que nous avons citées. C'est avec le *Bénéfice de Rouflaquet* que les Délassements viennent de faire leurs adieux au boulevard du Temple.

CHAPITRE VI.

DERRIÈRE LE RIDEAU. — M. SARI. — LES OISEAUX ENVOLÉS.

Il n'est pas de théâtre dont les coulisses soient plus curieuses à étudier que celles des Délassements. Au Théâtre-Français, ces messieurs et ces dames se permettent quelquefois le petit mot pour rire, mais leurs plaisanteries sont souvent du simple marivaudage. Aux Délassements, qui ne sont

pourtant pas la maison de Molière, se retrouvent l'esprit gaulois, le mot vif, souvent leste, et la vraie gaieté. En de certains jours, tout le monde y est spirituel : le pompier de service lui-même est badin.

M. Sari est un directeur intelligent, qui a fait ses preuves, et un homme d'esprit, dont les artistes citent les mots avec respect. Adoré de ses pensionnaires, hommes et femmes, il est presque leur camarade, et cependant, quand il commande, il est obéi comme un colonel. Directeur actif, toujours ennemi du bien quand il peut faire mieux, mais surtout directeur-artiste, il a su introduire un peu d'art dans un théâtre débraillé, et cela rien qu'avec sa mise en scène soignée, ses décors et ses costumes. Sur une scène grande comme le dé de Jenny l'ouvrière, il est parvenu à faire représenter des pièces en vingt tableaux, avec

des trucs compliqués, au milieu desquels manœuvre sans accident tout un bataillon de petites dames. Leurs jupes sont un peu courtes, mais le théâtre est si petit !... il faut bien, à tout prix, éviter l'encombrement des longues robes !...

*
* *

Autrefois, à la Comédie-Française, quand une des actrices avait un sujet de mécontentement quelconque, Arsène Houssaye faisait venir la dame dans son cabinet directorial, et, quelques instants après, elle sortait calmée. On s'est longtemps demandé quel philtre secret pouvait produire un si heureux et si brusque changement. Nous, nous croyons tout simplement que M. Arsène Houssaye savait, par son aménité seule, opérer ce prodige.

Eh bien ! aux Délassements, il arrive souvent — oh! mais, très-souvent — que l'amour-propre des actrices soit froissé pour ceci ou pour cela, — cherchez les motifs ! Sari est alors le seul homme qui puisse leur faire entendre raison. Il les dompte, il les subjugue ; il les fait rire, et elles sont désarmées. Sari est l'Arsène Houssaye des Délassements.

Pour obtenir d'elles qu'elles ne manquent pas les répétitions, qu'elles n'abandonnent pas leurs rôles quand la pièce est lancée, le directeur doit accomplir des prodiges de fascination. Oui, évidemment, c'est bien cela : il les fascine, car il obtient tout ce qu'il veut sans cris, sans colère, sans paroles dures. — Ne parlons pas des amendes : elles n'existent *presque pas* aux Delassements-Comiques.

M. Sari a nommé comme administrateur

général de son nouveau théâtre, son ancien contrôleur, M. Roland, qui met au service de son directeur toute son intelligence, tout son zèle.

*
* *

Depuis que M. Sari est directeur des Délassements, plusieurs de ses pensionnaires se sont envolés vers des scènes plus élevées :

Tacova — un futur Sainville — est aux Bouffes ;

Montrouge, le neveu de Léon Gozlan, a successivement joué aux Folies-Dramatiques, aux Variétés et à la Porte-Saint-Martin ;

Abel Brun a passé au Théâtre-Déjazet ;

Camille, aux Folies-Dramatiques ;

Octave, au Vaudeville ;

Mme Pélagie Colbrun est aussi au Vaudeville ;

M[lle] Elmire Paurelle également, — et elle commence à s'y faire remarquer dans l'emploi des soubrettes ;

M[lle] Clémentine s'est montrée au Théâtre-Déjazet; elle n'y a pas brillé d'un vif éclat, mais, à la Porte-Saint-Martin, dans le *Pied de Mouton*, tout le monde a pu voir qu'elle ne maigrit pas ;

M[lle] Flore a chanté un air de valse aux Variétés, un air de valse au Palais-Royal, et en chantera probablement un troisième — pour varier — dans le théâtre qui l'engagera maintenant;

M[lle] Georgette Olivier est devenue une des ingénues brunes de M. Hippolyte Cogniard; elle n'a qu'un tort, c'est de vouloir imiter Judith Ferreyra ;

M[lle] Moïse commence à jouer des rôles importants dans les vaudevilles en un acte, chez M. Déjazet ;

Mlle Henriette a disparu de l'horizon théâtral, après avoir joué quelque temps au Cirque-Impérial ;

Mlle Clotilde est pensionnaire du Vaudeville ;

Mlle Crénisse n'a pas à se plaindre d'être au Palais-Royal ; elle fera bien d'y rester le plus longtemps possible.

Voilà à peu près tous les oiseaux qui ont quitté, sinon leur premier nid, du moins la scène où ils ont essayé sérieusement leurs premières ailes. En somme, il en est, parmi eux, qui, après avoir voltigé de théâtre en théâtre, finiront par s'arrêter quelque part. Aussi, selon nous, les Délassements sont un excellent *Préparatoire*, — on dit bien Conservatoire — pour les jeunes artistes des deux sexes qui ne se destinent pas à la tragédie.

CHAPITRE VII

LE FOYER. — LE PUBLIC DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION. — LES ARTISTES.

Si tout le théâtre des Délassements-Comiques peut être comparé à une coquille de noix, à quoi comparerons-nous la grandeur du foyer des artistes ? Et cependant, malgré son exiguïté, ce foyer a été hanté par des illustrations de tout genre. Celles qui touchent au monde littéraire ou théâ-

tral se nomment Edmond About, Alphonse Royer, Mario Uchard, Henry Mürger, Hippolyte Cogniard, Lafontaine, Henry Delaage, Lambert Thiboust, Ludovic Halévy, etc., etc.

Quand il entre dans le sanctuaire, Ernest Blum est immédiatement entouré, fêté, choyé, caressé par toutes ces demoiselles. Celle-ci lui demande un couplet de plus, celle-là un rondeau, une autre un sac de bonbons. Blum, — il faut le dire à sa louange, — ne sait rien refuser.

L'autre seigneur du lieu, Alexandre Flan, prodigue moins sa présence. On ne le voit guère au théâtre que le jour de la répétition générale et le jour de la première représentation.

* * *

Lorsqu'il y a sur l'affiche des Délassements ces mots magiques : « Aujourd'hui, première représentation de... » tout Paris est en fête. Si le bourdon de Notre-Dame n'annonce pas cette importante solennité, c'est qu'elle est par trop profane.

Le soir, la salle se trouve garnie d'un public spécial. Tout le monde se connaît, tout le monde se salue. On se sourit, on cause, et, quand on est à deux ou trois mètres de distance, on s'envoie des baisers. Parole d'honneur!

Quels sont donc ces gens sans façon ? Eh! mon Dieu! des viveurs, des viveuses, des gandins, des gandines, des journalistes, des auteurs, tous très-bons enfants et faisant excellent ménage ensemble. Si le tutoiement n'est pas encore adopté par eux comme une règle générale, prenez patience, ça viendra bientôt.

Outre les célébrités citées plus haut, une première représentation amène fatalement au théâtre Henry de Pène, d'Ennery, Marc Fournier, Nestor Roqueplan, Jules Noriac, Hector Crémieux, Gustave Claudin, Paul de Saint-Victor, Adolphe Gaïffe, Paul Dalloz, Siraudin, Xavier Aubryet, Louis Huart, Henri Rochefort, Adrien Huart, Eugène Déjazet, Eugène Rousseau, Raymond Deslandes, Édouard Martin, H. de Villemessant, Delacour, Pol Mercier, Albert Dormeuil, etc., etc... Les académiciens y sont plus rares.

Comme vous le voyez, agréable est la compagnie.

Quant aux dames, nos coquines les plus distinguées sont toutes exactes au rendez-vous. Après l'épithète de *coquines*, qui n'est pas très-polie, vous nous permettrez de ne citer aucun nom.

Les gandins qui ne sont pas venus à temps pour louer des places, restent debout dans les couloirs, de sept heures à minuit et demi, — sans se plaindre. Les plus heureux, ou plutôt les premiers arrivés, s'alignent dans le couloir des premières loges. Là, ils passent leurs bras par-dessus la balustrade, allongent coquettement leurs manchettes, se promènent la main dans les cheveux, et, souriant à droite, souriant à gauche, applaudissent à tout rompre les entrées, les sorties, les couplets, les costumes, les trucs, les décors. — La claque et la bégueulerie sont deux fléaux inconnus aux Délassements.

*
* *

Les artistes qui, dans ces dernières an-

nées, ont vaillamment *pioché* pour soutenir le théâtre au niveau où il est arrivé, méritent de sincères éloges. Sans doute, le public n'est pas exigeant, mais encore faut-il qu'il ne regrette pas sa monnaie. Eh bien ! chaque pièce de MM. Blum et Flan a été jouée avec un ensemble rare, digne de scènes plus aristocratiques. Le zèle, la bonne volonté et le talent font ces petits miracles-là.

En première ligne, nous devons mentionner M. Oscar, artiste et régisseur. Il a été secrétaire du Théâtre-Italien, directeur du Panthéon; il a doublé Alcide Tousez au Palais-Royal, et aujourd'hui il est le compère obligé — et excellent — de toutes les revues qui se jouent aux Délassements. Dans les *Mémoires de Rigolboche*, Ernest Blum raconte qu'Oscar se lève à neuf heures

du matin, qu'il vient faire répéter jusqu'à quatre heures, et qu'il joue le soir, jusqu'à minuit, un rôle écrasant.

Comment se fait-il qu'avec autant de ressources il reste aux Délassements ?

D'abord, les Délassements lui rapportent beaucoup d'argent : il s'y fait avec ses cours à domicile, sa régie, ses représentations et ses droits d'auteur, quelque chose comme sept ou huit mille francs par an. De plus, il est là dans son milieu, dans son élément. C'est un esprit bohème avant tout. La réponse suivante, qu'il a faite un jour à certain quidam, suffit à expliquer sa conduite :

— Pourquoi restez-vous ici ? lui démandait-on.

— Parce que je m'y amuse.

N'oublions pas Lallemand et Couder, deux précieux brûleurs de planches. L'un

vient du théâtre de Batignolles, l'autre de celui de Liége.

Dans la revue *A vos souhaits*, Houdin était fort drôle sous les traits de Gandinet, le jeune homme mis en loterie au Casino d'Asnières. — C'est dans le même tableau que l'on voyait les actrices des Délassements, au moins les dix plus jolies, descendre dans l'orchestre, et là, remplaçant les musiciens ordinaires, exécuter sur divers instruments, avec Mlle Mélanie pour chef d'orchestre, un quadrille échevelé, plein de fougue.

Nous vous laissons à penser si, pendant tout le temps que dura cette revue, les fauteuils du premier rang de l'orchestre se louèrent à des prix fabuleux. Ces places-là étaient si commodes pour risquer un soupir timide, une œillade et même un poulet ! — Un soir, en jouant du trombone, Mlle X...

fit un couac affreux : elle en chercha la cause et la trouva dans l'intérieur de son instrument, où un gandin avait glissé une lettre de six pages.

*
* *

Les autres artistes qui ont encore contribué à la prospérité de ce théâtre, sont : MM. Mérigot, Gothi père et fils, Alexandre, Pelletier, Hoffmann, Lemonnier, Wilfrid, M. Bordet, Dalhias, Mmes Mélanie, Maria Paurelle, Anna, Léonie, Jeanne, Tanésy, Rameau, Alice, Mélina, Mentz, Lasseny, Hermance, Gérard, Bruyère, Griff, Meyer, Fèvre, Adèle, Bayard, Victorine, etc... — Toutes ces petites dames étant fort connues, le lecteur comprendra pourquoi nous n'en-

trons pas dans des détails biographiques : la vie privée est une chambre noire dont notre plume n'ose pas — aujourd'hui surtout — sonder les mystérieuses profondeurs.

CHAPITRE VIII

RIGOLBOCHE AUX DÉLASSEMENTS.

Dans notre liste des pièces jouées aux Délassements sous la direction Sari, nous avons omis à dessein de parler d'une de celles qui y eurent le plus de succès — un succès de 120 représentations, — *Folichons et Folichonnettes*, de MM. Vernon et Maxence.

Ces deux noms sont les pseudonymes de Paul Delavigne (mort l'an dernier), et de

M. Arthur Delavigne, fils de Germain Delavigne et neveux de l'auteur des *Messéniennes*.

Le succès de *Folichons et Folichonnettes* se rattache si intimement aux débuts de Rigolboche au théâtre, que cette pièce méritait un chapitre spécial, aussi bien que la danseuse qui fit tant pour elle des pieds et des mains — mais surtout des pieds.

*
* *

Dans ses *Mémoires*, Marguerite la Huguenote trace des coulisses des Délassements une peinture vive, colorée, exacte, mais elle est assez peu explicite sur son propre compte. Voici en quels termes elle annonce son entrée chez M. Sari :

« A partir du moment où je m'étais mise *sérieusement à étudier mon art*, je dansais au Casino et rue Buffault avec un entrain et

un succès sans égal. Mes admirateurs me conseillaient déjà d'entrer au théâtre. Ils m'y prédisaient des triomphes. J'étais assez de leur avis, mais l'occasion manquait.

» Elle se présenta sous les traits d'Henry Delaage, aussi savant dans toutes les sciences mystérieuses que le comte de Cagliostro lui-même.

» Tout le monde connaît Henry Delaage, comme Henry Delaage connaît tout le monde. C'est un charmant et spirituel garçon, qui doit avoir entre cent ou cent cinquante ans, et qui n'en paraît que trente.

» Je le rencontrai un soir aux Italiens (1) ; il me proposa d'entrer aux Délassements.

---

(1) Aux Italiens ?... Oh ! là là !
(*Note de la rédaction.*)

» Un de ses amis, — Arthur Delavigne, — y faisait répéter une pièce : *Folichons et Folichonnettes*, dans laquelle on voulait intercaler un quadrille de canotiers, lequel quadrille réclamait le concours d'une danseuse de qualité.

» J'acceptai avec empressement. Le lendemain, il me présenta à M. Sari, qui m'engagea sur-le-champ. »

Voilà tout.

Serait-ce par modestie que Mlle Marguerite ne parle pas de son succès ? Nous n'osons le croire.

Toujours est-il que la danseuse du Casino, inventée par Manè, obtint un triomphe sans précédent dans les annales de la chorégraphie folichonne. Des dames *de la haute* — de très-nobles dames — se hasardèrent aux Délassements pour y voir la merveille excentrique dont raffolait *tout*

Paris. Quant aux hommes, il n'en est pas un qui ne soit venu l'applaudir au moment où, chaque soir, du bout de sa bottine, elle brisait une des bobèches du lustre.

*
* *

Aujourd'hui, Marguerite est *lancée*, comme disait Hyacinthe. Mais ce n'est pas au comique du Palais-Royal qu'elle doit sa fortune. Non ! Elle la doit au mystérieux personnage qui signe du nom de Manè le feuilleton de l'*Indépendance belge*. Manè a été le véritable *lanceur* de Rigolboche. C'est lui qui l'a dénichée dans la tourbe des pauvres cabrioleuses des bals publics ; puis, lui donnant sa bénédiction, il a fait d'elle, par une suite de réclames bien tournées, d'anecdotes piquantes, une femme célèbre,

une reine, une gloire que M. Jules Janin seul n'a pas su apprécier à sa juste valeur.

*
* *

Pour en finir avec la protégée de Manè, disons que, quelque temps après *Folichons et Folichonnettes*, Marguerite voulut *jouer la comédie*. Elle parut dans je ne sais plus quelle pièce ; elle parut, elle parla !!! Mais, hélas ! sa diction n'était pas aussi pure que le fond de son cœur, où se cachaient sans doute les meilleures intentions du monde ; son organe n'avait pas la fraîcheur de celui de Bressant : Marguerite, vouée à l'enrouement perpétuel, n'obtint qu'un succès médiocre.

Depuis lors, elle est rentrée dans le courant fiévreux de la vie parisienne. Ses in-

times la voient chez elle. Quant aux provinciaux qui désireraient repaître leurs yeux de la vue de cette excellente fille, — la voir et puis mourir ! — ils n'ont qu'à se poster à l'entrée du bois de Boulogne : tous les jours, de quatre à cinq heures, Marguerite passera dans un panier à salade.

N. B. — Quand il pleut, elle se promène dans un élégant coupé bien fermé, de peur de s'enrhumer davantage.

Mlle Colomba, ou Colombat, a essayé de faire oublier Rigolboche aux Délassements. Franchement, ça n'a pas été possible. En revanche, Colomba n'est pas enrouée, et elle joue déjà très-gentiment de petits rôles.

CHAPITRE IX.

REVUE RÉTROSPECTIVE. — THÉATRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES, PREMIER DU NOM.

Maintenant que nous avons épuisé l'histoire contemporaine, retournons sur nos pas, si le voyage que nous avons entrepris ensemble ne vous a pas trop ennuyé.

Nous avons dit que parmi les théâtres qui, en 1789, s'élevaient sur le boulevard du Temple, il en était un qui portait le nom

de *Délassements-Comiques* ; dans l'histoire générale des théâtres, il occupe une petite place, mais qui ne manque cependant pas d'importance.

*
* *

C'est sur l'emplacement qui sépare le Cirque-Impérial et le Théâtre-Lyrique, alors l'hôtel Foulon, là où nous avons vu, il y a vingt ans, le fameux café de l'*Epi-Scié*, qu'un comédien-auteur, nommé Plancher, dit de Valcour, fit élever un théâtre qu'il baptisa : *Théâtre des Délassements-Comiques*.

Les débuts furent heureux, et la direction était en pleine prospérité, lorsqu'en 1787, un incendie dévora en quelques heures la salle et le matériel.

Une nouvelle salle fut reconstruite aussi-

tôt; mais la direction eut à lutter contre la jalousie des spectacles voisins, qui adressèrent plaintes sur plaintes au lieutenant de police, M. Lenoir, et obtinrent de lui une ordonnance qui enjoignait au *Théâtre des Délassements-Comiques* de ne représenter que des pantomimes, de n'avoir jamais plus de trois acteurs en scène et même d'élever une gaze entre eux et le public.

Avec de semblables restrictions, le théâtre n'aurait pu résister longtemps, si la révolution de 1789 n'était venue déchirer la gaze et donner aux théâtres la liberté de parler, de chanter, et même de danser.

*
* *

Auteur médiocre, Plancher-Valcour a composé beaucoup de pièces de circon-

stance, dont les principales sont : *Le Vous et le Toi* ; — *Pourquoi pas, ou le Roturier parvenu;* — *La Discipline républicaine* ; — *Le Tombeau des Imposteurs* ou *l'Inauguration du Temple de la Vérité* ; — *Sans-Culottide dramatique*, dédiée au Pape.

Ces titres indiquent suffisamment à quelle époque les pièces furent composées.

*
* *

Cette époque n'était pas heureuse pour les théâtres, les directions ne faisaient pas fortune ; cependant elles appelaient à leur secours tous les genres de spectacle pour attirer le public. Dans les journaux du temps on retrouve la composition des spectacles, et aux *Délassements-Comiques*, on voit que de deux jours l'un, un célèbre

physicien donnait des représentations de magie et de tours d'adresse, alternant avec le répertoire ordinaire.

Ainsi, dans les journaux de 1791, on lit :

« Aujourd'hui, à six heures et demie, dans la salle des *Délassements-Comiques*, M. Perrin, physicien célèbre, donnera une représentation de ses prestiges :

» 1° *L'Encrier uniquement et parfaitement isolé, qui fournit à volonté de l'encre rouge, bleue, verte, lilas, etc.* (Cet encrier ressemble beaucoup à la bouteille inépuisable de Robert-Houdin.)

» 2° *Le grand tour du citron* ;

» 3° *Le grand tour de la Colombe qui rapporte une bague mise dans un pistolet véritable et tiré par une croisée* ;

» 4° *L'expérience de la montre pilée dans un mortier, et retrouvée aussi belle qu'auparavant*, etc., etc. »

L'affiche du lendemain porte : *Les Chasseurs et la Laitière* ; — *Les Folies amoureuses* ; — et *la Constitution villageoise*, vaudeville patriotique en deux actes.

*
* *

En 1792, Plancher-Valcour abdiqua en faveur de Colon, dont la direction ne fut guère plus heureuse.

*
* *

En 1799, la direction passa entre les mains de Deharme et de sa femme, tous deux comédiens, qui formèrent une nouvelle troupe jouant la tragédie, la comédie et même l'opéra d'une façon satisfaisante.

*
* *

Brazier attribue à Deharme cette affiche qui excita un rire fou dans le monde et dans les coulisses :

THÉATRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES.

—

Aujourd'hui 5 vendémiaire, an VI de la République.

Première représentation de

LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE,
Comédie, suivie de

LES HORREURS DE LA MISÈRE !
Drame terminé par

LA DÉBACLE,
Parade mêlée de couplets.

*
* *

Quoi qu'en dise Brazier, nous ne croyons pas que cette burlesque composition de spectacle ait jamais existé. Sa mémoire l'aura trompé sans doute, et il aura attribué au théâtre des Délassements cette annonce d'un spectacle et de pièces imaginaires, comme les journaux de l'époque s'amusaient à en composer pour faire la critique du gouvernement; ce genre de plaisanterie, mis à la mode, dès 1789, par le journal royaliste *les Actes des apôtres*, fut répété fréquemment par les journaux et les pamphlets de toute nuance, pendant la révolution et sous le Directoire.

*
* *

Parmi les acteurs qui composaient la troupe des Délassements-Comiques, sous la

direction de Deharme, plusieurs ont brillé sur des scènes plus élevées :

*
* *

Joanni, une des gloires du Théâtre-Français, se faisait applaudir dans *Oreste*, *Néron*, *Britannicus*, et annonçait déjà ce qu'il devait être plus tard. Il quitta les Délassements-Comiques pour la province, revint à Paris à l'Odéon, puis débuta à la Comédie-Française où il occupa pendant longtemps une place importante à côté des Talma, des Raucourt, des Duchesnois.

*
* *

Potier, le grand comique, s'essaya aux Délassements-Comiques avant d'aller en province ; Brazier se rappelait l'avoir vu, à

cette époque, fort plaisant déjà dans le cocher des *Visitandines*.

En 1809, Potier débuta aux Variétés dans *Maître André et Poinsinet*, rôle créé par Brunet, alors à l'apogée de sa gloire. Potier arrivait de Nantes et fut accueilli avec un peu de froideur; quelques sifflets même se firent entendre. Le public lui trouvait, dit Brazier, la voix rauque, caverneuse, le débit lent, froid, monotone.

— J'en suis bien fâché, disait Potier en riant, mais les Parisiens me prendront comme cela, ou je reprendrai le chemin de la province.

Potier persista dans sa manière de jouer, et le public, qui l'avait jugé médiocre, finit par le trouver ce qu'il était, un des meilleurs comédiens qui aient jamais paru sur la scène.

— Potier est le comédien le plus complet que j'aie connu, disait Talma.

*
* *

Joly, qui, plus tard, se fit applaudir aux Variétés et au Vaudeville, avait débuté aux Délassements dans un monologue écrit exprès pour lui par Brazier et intitulé : *L'Ivrogne tout seul.*

C'était à l'époque où il était question d'effectuer une descente en Angleterre, et le couplet suivant, toujours bissé, était accueilli par d'enthousiastes bravos :

Si pour descendre en Angleterre,
Faisant un miracle nouveau,
Dieu, comme aux beaux jours de la terre,
En vin pouvait transformer l'eau,

Les Anglais, vous pouvez m'en croire,
Redouteraient un grand échec ;
Car bientôt, à force de boire,
Chez eux on irait à pied sec.

Bon dans tous les rôles, Joly excellai surtout dans les rôles d'ivrognes.

*
* *

Deharme, le directeur, n'était pas lui-même mauvais comédien ; de plus, il jouait un peu de tout, et, dans la même soirée, il paraissait dans *Abel, les Fausses infidélités* et jouait Colin du *Devin du village.*

Parmi les acteurs de la troupe, on applaudissait encore Cazot, qui eut une certaine réputation plus tard; Gobelin, un vieux comédien ; Viot, assez bon chanteur ;

et de fort jolies femmes : M[mes] Pichard, Dorvilliers et Lolotte.

*
* *

Deharme quitta la direction des Délassements-Comiques et fut remplacé par Bellavoine, qui resta peu de temps et ne fit pas de bonnes affaires.

Pendant deux ans la salle resta fermée.

*
* *

Un acteur de l'Ambigu, nommé Lebel, la rouvrit et fut assez heureux pour attraper deux succès.

Le premier fut obtenu par une parodie de *Tékéli*, mélodrame de Guilbert Pixérécourt, qui faisait courir tout Paris à l'Ambigu.

Cette parodie, intitulée *Kikiki!* avait pour auteurs Brazier, Varez et Saint-Clair ; ce dernier était acteur et chargé du principal rôle, dans lequel il imitait d'une manière très-originale l'acteur Tautin, de l'Ambigu.

*

Lebel avait comme associés le général Thuringue et l'ancien acteur Beaulieu ; ils eurent l'idée, un jour, de monter la tragédie : *Le Tremblement de terre de Lisbonne*, dont l'auteur était ce maître André, perruquier-poëte dont parle Voltaire, et à qui il renvoya un manuscrit annoté à chaque feuillet de ces mots : *Faites des perruques !... faites des perruques !...*

Écrite en 1757, cette tragédie n'en fut

pas moins dédiée par maître André à Voltaire qu'il appelle *mon cher confrère.*

Pendant trois mois, le *Tremblement de terre de Lisbonne* attira la foule aux Délassements-Comiques ; les loges étaient louées une semaine à l'avance, et les équipages stationnaient depuis l'entrée du faubourg du Temple jusqu'à la rue d'Angoulême; cependant, les vers ne sont rien moins que remarquables ; en voici un échantillon :

Mon plus grand désir et ma plus grande ambition
N'est que de partager avec vous ce *bondon.*
Suzette, vitement, *prête-moi* un couteau,
On t'en rendra un qui sera beaucoup plus beau.

Le succès de la tragédie de maître André fut grand ; mais il n'empêcha pas la direction de Lebel de tomber. Le théâtre fut encore fermé une fois.

Après une clôture d'une année, vers 1805, permission fut accordée à M. Anicet Lapôtre de l'exploiter de nouveau; la salle fut refaite, et décorée à neuf, et une bonne troupe fut engagée.

Anicet Lapôtre se signala par une grande activité; grâce à son intelligence et à de grands sacrifices d'argent, il était arrivé à donner une impulsion heureuse au théâtre qui prospérait, lorsqu'un décret impérial daté de Saint-Cloud, le 9 août 1807, ordonna la fermeture, pour le 15 du même mois, de vingt-cinq petits théâtres, dont quelques-uns, comme les *Délassements-Comiques*, étaient en pleine prospérité.

*
* *

Plusieurs auteurs qui ont obtenu de légitimes succès sur nos premières scènes,

ont commencé aux *Délassements-Comiques.*

Brazier, qui écrivit l'*Histoire des petits théâtres*, y fit représenter, seul ou en collaboration, un très-grand nombre d'ouvrages.

Sewrin fit jouer aux Délassements-Comiques *le Jaloux malade.*

De Rougemont y fit représenter *la Mère Camus*, vaudeville grivois.

De Servières, plus tard référendaire à la Cour des comptes, y donna un vaudeville poissard, *Y a de l'ognon.*

Dumersan composa pour ce théâtre une parade intitulée : *Gilles dans un potiron.*

Désaugiers y fit ses premières armes, et d'autres encore dont les noms ont été acclamés sur nos théâtres de genre ou sur nos scènes de premier ordre.

*
* *

Après sa fermeture, le théâtre des Délassements-Comiques fut démoli, à l'exception du vestibule et de la façade qui existaient il y a quelques années encore, et servaient à recevoir tantôt des animaux savants, des nains, des géants, tantôt des figures de cire. C'est là qu'il y a quinze ou vingt ans, on voyait le petit nain du théâtre Maffet, faisant la parade.

CHAPITRE X

L'EMPLACEMENT DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES AU BOULEVARD DU TEMPLE. — HISTORIQUE DU THÉATRE DES ASSOCIÉS. — Mme SAQUI. — LE THÉATRE DU TEMPLE.

Là où, en 1841, fut édifié le théâtre des Délassements, s'élevait depuis 1770 environ, une salle de spectacle dont voici l'origine.

*
* *

Parmi les artistes en plein vent qui firent la fortune et la réputation du Boulevard du Temple, il y avait un bateleur surnommé le Grimacier. Perché sur une chaise, il exprimait, grâce à une physionomie des plus mobiles et des plus grotesques, toutes les sensations que l'homme peut éprouver, la peur, la colère, le plaisir, etc. Sa dernière grimace était invariablement la même : il prenait une figure triste et suppliante, et le public, touché, ému, s'empressait de remplir l'escarcelle du Grimacier.

Quand sa réputation en pleint vent fut bien établie, il fit construire une baraque en bois, et, au lieu de tendre la main en plein air, il engagea le bon public à prendre des billets au bureau.

*
* *

La spéculation réussit ; le Grimacier céda sa baraque à un entrepreneur de marionnettes, en imposant comme condition qu'il resterait grimacier en chef et sans partage et qu'il paraîtrait dans les entr'actes.

La baraque s'appela désormais le *Théâtre des Associés*.

*
* *

En remontant à l'origine des théâtres du boulevard, on trouve que presque tous ont commencé par des marionnettes pour les remplacer petit à petit par *des comédiens en personnes naturelles*, comme annonçaient les crieurs placés autrefois à la porte des théâtres.

En 1774, les marionnettes, le Grimacier et la baraque en bois avaient disparu, et

une salle était construite sur l'emplacement où se trouvait hier encore le théâtre des Délassements-Comiques.

*
* *

Les débuts ne furent pas exempts de vicissitudes. Il paraît même qu'on interdit le spectacle, que le Théâtre des Associés fut renvoyé du boulevard du Temple, car une autorisation du lieutenant de police, M. Lenoir, autorisa les Associés à y revenir en 1778.

*
* *

Dans leur pièce d'ouverture, les comé-

diens chantèrent les louanges de M. Lenoir; les couplets sont détestables, mais ils sont curieux comme naïveté et comme exemple de palinodie.

Les voici :

I

La foire personnifiée.

Je revois la clarté du jour,
Et mon cœur se rouvre à l'amour.
Affreuse léthargie !
Je brave ton pouvoir ;
Ne crois pas que j'oublie
Lenoir... Vive *Lenoir !*...

II

Mondor.

Thémis protége nos essais ;
Amis, soyons sûrs du succès;
Nanteuil (1) daigne y sourire.
Pour nous quel doux espoir !
Ne cessons de redire :
Vive, vive *Lenoir !...*

III

Un charbonnier.

Le feu qui nous brûle en ce jour
Vaut mieux que c'ti là de l'amour.

---

(1) Ce Nanteuil était le gendre de M. Lenoir.

Si la reconnaissance
Devient not' premier d'voir,
Le cœur fait dir' d'avance :
Vive, vive *Lenoir !...*

IV

Première poissarde.

Les rubans que j'aimons le mieux,
Pour nous parer sont d'rubans bleus;
Si Jérôm' veut me plaire,
Si Jérôm' veut m'avoir,
Je voulons qu'il préfère
Les noirs... Vive *Lenoir !...*

V

Deuxième poissarde.

Je n'oublirons jamais qu' c'est ly
Qui nous a fait r'venir ici :
L'portrait d'sa ressemblance,
Cheux nous j'voulons l'avoir,
J'ons dans l'cœur sa présence ;
Vive, vive *Lenoir!...*

Comme vous le voyez, ces couplets ne sont pas de première force. Ils devraient nous rendre un peu plus indulgents envers ceux de nos Clairville contemporains.

*
* *

En même temps que le Théâtre des Associés expulsait les comédiens de bois et les remplaçait par des comédiens en personnes naturelles, le sieur Beauvisage, directeur, obtenait l'autorisation de donner des pièces du répertoire du Théâtre-Français, mais à condition qu'il en changerait les titres et qu'il les ferait précéder d'une représentation de marionettes.

Ainsi, au boulevard du Temple, *Zaïre* était devenue ;

LE GRAND TURC MIS A MORT;

Le père de famille s'appelait :

LES EMBARRAS DU MÉNAGE;

Beverley était baptisé :

LA CRUELLE PASSION DU JEU.

*
* *

Quoique directeur, Beauvisage était acteur; c'est lui qui faisait *Orosmane* dans *Zaïre*; il cumulait en outre l'emploi de crieur ou d'aboyeur à la porte, invitant d'une voix enrouée le public à entrer dans son théâtre.

*
* *

Cet emploi d'aboyeur à la porte des théâtres n'était pas une sinécure ; il demandait des capacités spéciales.

L'aboyeur avait toute licence pour la rédaction et le style de l'annonce. Elle était presque toujours très-amusante , parfois très-originale.

Le crieur de Nicolet avait conquis une réputation comme l'un des plus prodigieux de ces tentateurs gagés.

Voici l'une de ses annonces :

« — Entrez, entrez, messieurs ! entrez, entrez, mesdames ! entrez voir le *Grand Festin de Pierre* ; M. Constantin remplira le rôle de *Don Juan*, et sera précipité dans les enfers, *avec toute sa garde robe !...* »

Le public ne résistait pas à de pareilles séductions, et le théâtre de Nicolet ne désemplissait pas !

*
* *

Il y a une vingtaine d'années, le théâtre des Funambules avait encore un aboyeur, annonçant les féeries de M. Champfleury, Deburau ou Paul Legrand !

Le dernier crieur a été ce petit bonhomme rabougri qui annonçait, d'une voix che-

vrotante, le spectacle à la porte du théâtre de M. Séraphin.

*
* *

A Beauvisage succéda comme directeur un sieur Sallé qui s'entendait fort bien, lui aussi, à faire valoir ses artistes, et ne s'en remettait qu'à lui pour faire l'annonce destinée à attirer le public.

C'est le sieur Sallé qui, lorsqu'il donnait le *Grand Festin de Pierre ou l'Athée foudroyé*, dont le rôle de Don Juan était joué par Pompée, annonçait qu'il changerait douze fois de costume, et faisait passer la garde-robe de son premier sujet sous les yeux du public rassemblé à la porte.

*
* *

Sallé était acteur et jouait les arlequins. Il était borgne et avait choisi cet emploi afin de pouvoir cacher sous le masque cette infirmité.

*
* *

La troupe du Théâtre des Associés se composait à cette époque des sieurs Pompée, Adnet, Pisarre, Saint-Albin, Jullien, Deleutre, Dorival, et des dames Fleury, Pompée, Rolland, Petit, etc...

*
* *

Nous ne savons pas si tous ces artistes avaient du mérite, mais ils attiraient le public, et MM. de la Comédie-Française

firent un jour défendre par huissier au sieur Sallé de représenter sur son théâtre aucune pièce de leur répertoire.

*
* *

Ennuyé de cette défense, le sieur Sallé écrivit aux comédiens la lettre suivante :

« Messieurs, je donnerai, demain dimanche, une représentation de *Zaïre* ; je vous prie d'être assez bons pour y envoyer une députation de votre illustre compagnie ; et si vous reconnaissez la pièce de Voltaire, après l'avoir vu représenter par mes acteurs, je consens à mériter votre blâme, et

m'engage à ne jamais la faire rejouer sur mon théâtre. »

Lekain, Préville et quelques autres artistes de la Comédie-Française se rendirent à l'invitation du sieur Sallé, et ils rirent tant à la représentation de *Zaïre*, que, le lendemain, ils écrivirent au directeur que les Comédiens français lui permettaient à l'avenir de jouer toutes les tragédies du répertoire.

*
* *

Le Théâtre des Associés conserva ce privilége jusqu'à la Révolution, qui renversa tous les priviléges, et permit à tous les théâtres de jouer indifféremment le drame,

la tragédie, la comédie, l'opéra ou le vaudeville.

Si nous en croyons l'*Almanach des Spectacles de* 1792, le théâtre ne gagna pas à ce nouvel état de choses.

« Le Théâtre des Associés, — dit ce recueil, — ayant expulsé les comédiens de bois, se trouva en quelque sorte le second Théâtre-Français existant à Paris. Lui seul eut la jouissance anticipée de ce que les décrets ont accordé depuis aux autres théâtres. Il jouait les pièces de tous les répertoires ; et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il est aussi le seul qui ait perdu au nouvel état de choses : car il avait trouvé le moyen de représenter, sans réclamations, les pièces des auteurs vivants, ce qu'il ne peut faire aujourd'hui. »

*
* *

A la Révolution, le Théâtre des Associés avait encore perdu son nom; il s'appelait désormais le *Théâtre Patriotique*!

Le sieur Sallé mourut en 1795.

*
* *

Le nouveau directeur fut Prévost. Il avait joué sur ce théâtre, et, quelques années auparavant, il avait, sur ce même boulevard du Temple, montré un spectacle de curiosités.

A l'arrivée de Prévost, le Théâtre Patriotique quitta son nom pour celui de *Théâtre sans prétention*.

Prévost cumulait, ou plutôt il faisait tout par lui-même; il était directeur, auteur, ac-

teur, répétiteur, régisseur, souffleur, décorateur, buraliste, lampiste, machiniste, etc.

*
* *

Prévost attachait une grande importance à ses œuvres dramatiques; c'étaient cependant de pauvres productions, écrites dans une langue impossible.

Dix-sept de ses pièces, — et c'est bien assez! — ont été imprimées; elles portent toutes que l'auteur en poursuivra les contrefacteurs, — comme s'il était possible, dit un de ses contemporains, de contrefaire un style et des conceptions semblables.

*
* *

Voici les titres de quelques-unes de ses œuvres :

Victor ou l'Enfant de la forêt ; — *l'Unité du divorce* ; — *l'Aimable vieillard* ; — *la Marchande d'amadou* ; — *les Deux contrats* ; — *les Femmes duellistes* ; — *le Gras et le Maigre* ; — *la Crânomanie* ; — *le Retour d'Astrée* ; — *le Jacobin espagnol* ; — *Repentir et générosité*, — *le Valet à trois maîtres* ; — *la Ribotte du savetier* : — *les Victimes de l'ambition* ; — *la Vengeance inattendue* ; — *un Tour de carnaval.*

*
* *

Dans la salle du Théâtre sans prétention, le public pouvait lire une pancarte ainsi conçue :

« Les personnes qui veulent se procurer des exemplaires des pièces du citoyen Prévost, peuvent s'adresser aux ouvreuses de loges. »

Sur l'affiche placée à la porte, il faisait autant que possible *mousser* ses œuvres ainsi, il annonçait :

« *Victor, ou l'enfant de la Forêt*, mélodrame en cinq actes, du citoyen Prévost, le premier qui ait traité ce sujet, d'après le roman du citoyen Ducray-Dumesnil. »

*
* *

Enfin, dans ses préfaces, Prévost cherchait surtout à défendre ses pièces sous le point de vue de la morale :

« Si l'on plaisante mes ouvrages, disait-il dans l'une de ces préfaces, on ne peut cependant me reprocher d'avoir corrompu les mœurs par des pièces licencieuses, et il ne restera après moi aucune trace d'inconduite ; ni que je me sois dérangé dans mon ménage, ni aucun écrit qui puisse prouver mon immoralité, et qui ait jamais dénigré personne ; ainsi, l'on ne me verra pas obligé de faire au lit de la mort amende honorable comme le fameux La Harpe !... »

*
* *

Lesprincipaux acteurs du Théâtre sans prétention étaient :

MM. Dugy, Rivière, Auguste, Josquin, Leroy, Lefranc, Henry, Mériel, Dumas, Ri-

chardi, Blivet, Carnel, Sallé (fils de l'ancien directeur des Associés);

Mmes Prévost, Lautier, Émilie, Josse, etc.

*
* *

Après des alternatives de succès et de chutes, le Théâtre sans prétention fut fermé en 1807, en vertu du décret impérial du 9 août 1807, que nous avons cité dans le chapitre précédent.

*
* *

Prévost fut ruiné, mais il ne voulut rien faire perdre à personne, et il fit placarder sur les murs de Paris une affiche que Brazier

a reproduite et qui mérite d'être conservée :

« Les personnes à qui le citoyen Prévost est redevable de quelque chose, peuvent se présenter à la caisse tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures. »

Les faits de cette nature ne sont pas si communs pour qu'on les passe sous silence.

*
* *

En 1820, le directeur du Théâtre sans prétention montrait une petite lanterne magique dans le jardin Marbœuf; en 1830, il mourut dans la plus affreuse misère, laissant au moins une réputation de parfait honnête homme.

*
* *

Quelques auteurs dont le nom retentit plus tard sur des scènes plus élevées, débutèrent sur ce petit théâtre dont la salle resta fermée jusqu'en 1809.

A cette époque, elle rouvrit sous le titre de *Café d'Apollon;* le parterre était garni de tables, ainsi que les loges, et, moyennant une consommation, le public écoutait une romance, une scène comique, ou assistait à une pantomime-arlequinade à trois personnages seulement.

* * *

Le Café d'Apollon disparut en 1815. Alors Mme Saqui obtint le privilége et le droit d'en faire une salle de spectacle.

* * *

Aux termes de son privilége, Mme Saqui ne devait faire paraître que des danseurs et des sauteurs, ou faire jouer des pantomimes-arlequinades.

Après s'être conformée d'abord aux exigences de ces clauses, Mme Saqui empiéta peu à peu sur le genre de ses voisins, et fit représenter de grandes pantomimes, des comédies, des opéras et des vaudevilles.

En 1830, la révolution de juillet donna aux théâtres une liberté dont ils usèrent largement.

*
* *

Cette année-là, Mme Saqui vendit son privilége au sieur Roux, dit Dorsay, qui avait été acteur au Théâtre Molière, et qui joua aussi sur son théâtre, auquel il donna le

nom de *Théâtre du Temple*. Ce Dorsay, fort mauvais acteur, jouait, cela va sans dire, les premiers rôles comiques.

Ce théâtre, où l'on interprétait tous les genres — excepté la tragédie — ferma ses portes le 30 juin 1841.

Démoli et réédifié, il rouvrit ses portes comme nous l'avons dit plus haut, le 6 octobre de la même année, sous le titre de *Délassements-Comiques*.

*
* *

Maintenant que nous avons, aussi exactement que possible, retracé l'histoire des Délassements-Comiques depuis leur fondation jusqu'à nos jours, il nous reste à faire des vœux pour la prospérité de cet inté-

ressant théâtre. Nous les faisons ardents et sincères : nous lui souhaitons une longue série de succès, la fortune et la gloire.

15 mai 1862.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. VALLÉE et Ce, rue Breda, 15.

7e Année

FIGARO - PROGRAMME

Théâtre, Littérature, Beaux-Arts, Finance

SEUL JOURNAL DE THÉATRE DONNANT LE COURS DE LA BOURSE

—

Rédacteur en chef : JULES NORIAC

21, rue de Provence

—

ABONNEMENT : PARIS

Un mois.	5 fr.
Trois mois	12
Six mois.	24

SOUS PRESSE :

LES THÉATRES DE PARIS

LE CIRQUE. — LA GAITÉ. — LE THÉATRE-LYRIQUE.
LES FOLIES-DRAMATIQUES

PARAITRONT ENSUITE :

L'AMBIGU-COMIQUE. — LA PORTE-SAINT-MARTIN. — LE GYMNASE. — LES VARIÉTÉS. — LE VAUDEVILLE. — LE PALAIS-ROYAL. — L'OPÉRA. — LE THÉATRE-FRANÇAIS. — L'OPÉRA-COMIQUE. — LES BOUFFES-PARISIENS. — LE THÉATRE-ITALIEN — L'ODÉON.

Paris. — Imp. VALLÉE et Ce, rue Breda, 15



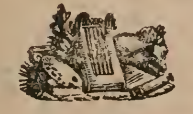
MONSIEUR POINTU

OU

UN MÉNAGE FRANSQUILLON,

Comédie-vaudeville en trois tableaux,

PAR M. LÉONARD.



BRUXELLES.
NEIRINCKX ET LARUEL, LIBR.-ÉDIT.,
GRANDE PLACE, SOUS L'HÔTEL-DE-VILLE.

—

1836.

Les livraisons

1re livraison : I
TION, comédie hi
CIER. Cette livraiso
représentant le p

2e livraison : I
et en prose, par

3e livraison : FR
ville en cinq acte

4e livraison : I
deux actes, par M

5e livraison : G
opéra historique
ment ornée d'un

6e livraison : I
TIVITÉ, mélodra
tableaux, précé
prologue; par
BOURGEOIS.

7e livraison : L
deville en 2 acte

8e livraison : I
2 actes, par M. I

ON S

CHEZ D. NE

GRANDE P

ET CHEZ LES

MONSIEUR POINTU

OU

UN MÉNAGE FRANSQUILLON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN TROIS TABLEAUX,

PAR M. LÉONARD.



BRUXELLES.
NEIRINCKX ET LARUEL, LIBRAIRES-ÉDITEURS
DE LA BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE,
GRANDE PLACE, SOUS L'HÔTEL-DE-VILLE.

1836.

PERSONNAGES.

POINTU, professeur.
ÉDOUARD, tailleur et amant d'Eugénie.
MARGUERITE, couturière.
EUGÉNIE, fille de Marguerite.
SUZANNE, choriste.
UN HUISSIER.
UN CLERC D'HUISSIER.
UN VALET.
UN ENFANT.

La scène se passe dans une ville de Flandre.

IMPRIMERIE DE J.-B. LARUFI.

PRÉFACE.

Au dire de la plupart de mes Souscripteurs, il faut une préface à mon Pointu; mais ces messieurs raisonnent et jugent en personnes qui ignorent que cet objet m'embarrasse plus que n'a fait la composition de toute la pièce. Je voulus en vain la commencer, jamais je ne pus parvenir à lier mes idées; non pas que je n'aie rien à dire au lecteur, au contraire, c'est justement parce que j'ai beaucoup à dire que je ne sais avec quoi débuter, et je crois que MM. les exigeans eussent du s'en passer si, heureusement pour eux, ne m'eut indiqué à peu prés la marche que j'avais à suivre. Malgré cela, je crains encore de m'embrouiller, et, pour éviter un désordre inutile, je vais, lecteur, tâcher de me rappeler notre entretien, pour vous en faire part; mais en le lisant ayez toujours en vue que si je vous ennuie, c'est parce qu'on la voulu.

Que faire, lui demandai-je, chacun veut une préface à Pointu? — Contenter tes souscripteurs et en composer une. — C'est bientôt dit, mais moi, je ne sais par où l'entamer. — Comment! tu penses donc qu'il n'y a

dans ta pièce rien dont on puisse te demander compte ? Moi d'abord, je réclame de toi l'explication du titre *un ménage fransquillon* ; qu'entends-tu par ce terme ? — J'interprête ce mot comme tout le monde : un fransquillon est tel rebut de la France dont la forfanterie et le charlatanisme, trop bien connus dans son pays, le contraint de s'expatrier ; quelquefois c'est un échappé des mains de la justice et le plus souvent un maître-chevalier d'industrie. Alors les contrées voisines ont à supporter ses excursions, ses escroqueries ; mais il choisit de préférence tel pays qui lui offre une protection, un soutien certain, et la trop confiante Belgique est son refuge favori. C'est là, que par un nouveau tissu de duperies, il signale sa présence, et mal arrive à l'audacieux qui ose lui faire face, l'une ou l'autre défaveur vient aussitôt lui apprendre qu'un fransquillon a toujours un ami puissant qui, pour prix de sa protection, reçoit l'encens du protégé. — Envisages-tu de cet œil tous les Français qui habitent la Belgique ? — Dieu m'en garde, j'estime l'honnête homme de quelque pays, de quelque secte qu'il puisse être, et un probe Français, loin des lieux qui l'ont vu naître, je le respecte d'autant plus que l'espèce en est rare. Néanmoins, tout Français, qui n'est point charlatan et qui n'est point contraint de fuir son pays par raison de dépravation de conduite, n'a nullement besoin de le quitter, vu que le talent réel y est apprécié au moins tout autant qu'il pourrait l'être ailleurs. — A quelle classe appartient celui dont tu vas nous offrir le portrait? — Je voudrais qu'il appartînt à la seconde, mais il appartient à la première. — Tu n'as certainement pas confondu avec ton Pointu deux individus qui tiennent pension, l'un rue Terre-Neuve, l'autre rue Vieux-bourg. — Je n'en ai point parlé, malgré qu'ils soient amis de certain fransquillon qui s'est attendu à voir paraître son portrait avant que de le connaître, et que le proverbe dise : *qui s'assemble se ressemble* ; ces deux personnes me font pitié : l'une se souvient trop de son *principalat ad — in-*

terim qu'elle trame à ravoir, l'autre est assez sotte pour ne pas voir qu'en dépit du crédit dont jouissent les fransquillons, son établissement ne fera pas grande fortune, car tôt ou tard le charlatanisme en sera découvert. — Qu'as-tu dit d'un ex-professeur de mathématiques supérieures et de mécanique céleste, membre-président de la gent-fransquillonne. — Son incapacité, sa nullité complète n'est que trop bien connue pour que je veuille lui sacrifier quelques lignes, il n'a du talent que pour se faire dôter de quelque bonne douzelle. — Toutes ces questions m'éloignent du point principal; que signifie ta pièce ? — Quand tu l'auras lue tu me le diras. — Fais alors ta préface comme tu l'entends. — Ah ! tu veux m'aider à la faire ? dans ce cas, je me rends. Le fond de la pièce est historique, le troisième acte surtout ne ment mot; le domestique qui y paraît est le même que j'ai envoyé à M. Pointu pour m'assurer s'il habitait avec Suzanne. — Quel est ton but ? — De présenter au public le portrait d'un petit chevalier d'industrie pour le mettre en état de découvrir plus aisément les grands qui sont sous la protection de la police. — Tu parles de la police comme si tu avais à t'en plaindre. — Parbleu, je n'ai point à m'en louer. Ayant vu disparaître toutes les affiches qui annonçaient la prochaine apparition de mon petit ouvrage, j'adressai une plainte, munie de quelques noms et témoins, au commissaire de mon quartier qui me promit une prompte satisfaction, mais depuis ce temps je n'en ai plus ouï parler. Ce n'est point là le seul désagrément que j'aie dû endurer; j'ai eu le chagrin de voir des Belges se fransquillonniser. — Pour ceux-là, je te conjure, dans l'intérêt de ta pièce, de les laisser tranquilles; c'est plutôt la crainte de se voir figurer à côté de M. Pointu qu'un empressement amical qui les a fait agir. — Ainsi, tu ne veux pas que je cite ceux qui ont contribué à corrompre mon premier imprimeur ? — Non, quand tu voudras les attaquer, plus tard tu trouveras toujours assez de matière. — C'est bon, je ne dis plus mot. — Comment vas-tu faire ta préface ? — Ne

m'en demande plus rien. —Soit, fais comme bon te semble.

Voilà à peu près, lecteur, ce que je puis me rappeler de notre entretien, au moyen duquel il ne me reste plus grande chose à vous dire. Quelques personnes m'en voudront peut-être, pour avoir fait de mon Pointu un homme employé à l'instruction publique, et m'accuseront de causer de l'immoralité, mais, si des individus semblables remplissent une pareille charge, ce n'est point à moi qu'on doit s'en prendre. Et vous, lecteur, qui me direz que je ne vous offre qu'un portrait imparfait de fransquillon, j'approuverai votre raison, mon excuse sera, que j'ai voulu m'arrêter particuliérement à quelques aventures arrivées á Pointu. Cependant, si cet essai est bien accueilli, je m'empresserai de réparer mon tort; je fis l'année dernière une petite pièce qui n'a point parue, et en refondant les personnages j'aurai un fransquillon complet, sortant de la crotte par un forfait et se maintenant dans son élévation par les mêmes moyens qui l'y ont élevé; mais, il faut que je vous dise franchement que les frais d'impression sont des frais que je paie peu volontiers.

MONSIEUR POINTU

OU

UN MÉNAGE FRANSQUILLON.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur d'une maison de communs bourgeois. Au fond est la porte d'entrée, à droite deux petites chambres.— Au lever du rideau Marguerite et Eugénie travaillent à des objets de couture.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, EUGÉNIE.

ENSEMBLE.

AIR :

Le soir nous rappelle à l'ouvrage,
Prenons encor l'aiguille en main.
Au plaisir le travail engage,
Et chantons maint joli refrain.
Puisque le temps coule sans cesse,
En profiter c'est en jouir.
Le soir convient à la tendresse,
Ce moment il faut le choisir.

EUGÉNIE.

A propos, ma mère, vous m'avez promis de me manifester aujourd'hui votre opinion de ce que je vous dis hier.

MARGUERITE.

De quoi ?

EUGÉNIE.

Ne vous ai-je pas parlé des vues d'Édouard ?

MARGUERITE.

C'est encore de tes folies que tu viens me rompre la tête ?

EUGÉNIE.

Comment, ma mère, vous appelez folie, se marier.

MARGUERITE.

A ton âge, oui. Il te serait beaucoup mieux de songer au travail qu'à un mari.

EUGÉNIE.

Ainsi, vous croyez n'avoir pas agi sagement en vous mariant jeune ?

MARGUERITE.

Non ; le mariage, ce lien après lequel on soupire avec tant d'ardeur, finit par être à charge aussitôt qu'on y est une fois engagé. Mais feu ton père m'offrait une de ces occasions dont il est bon de profiter ; il avait beaucoup d'esprit et surtout, de la fortune.

EUGÉNIE.

Édouard exerce un bon métier et est honnête homme.

MARGUERITE.

Je prétends bien qu'il le soit pour avoir entrée chez moi.

EUGÉNIE.

Il me semble que je l'aimerai toujours. Il est si gentit, si bon, si doux !

MARGUERITE.

Voilà bien les illusions d'amans. Au premier coup d'œil ils ne voient que grâces, que beautés ; mais quelquefois par la suite, et pour leur malheur, ces mêmes qualités se changent en vices.

EUGÉNIE.

Oh ! ma mère! Édouard ne changera jamais !

MARGUERITE.

Je le souhaite pour ton repos ; tu sais d'ailleurs que je t'aime trop pour empêcher ton bonheur, et tu sais aussi, qu'à présent je ne puis songer à t'unir à qui que ce soit. Voilà déjà six mois que nous avons un quartier à louer sans que personne d'honnête ne se soit présenté ; puis l'ouvrage rapporte si peu, que je ne sais pas comment nous pouvons encore subsister.

EUGÉNIE.

Il est vrai, ma mère, que durant cinq ans, depuis la mort de mon père, nous avons enduré bien des revers, mais, par mon union avec Édouard tout pourrait changer.

Air :

Il est rangé, doux, économe ;
Toujours il garde la maison.
Pour son travail on le renomme,
On n'en trouve point à foison,
Qui, dans son métier, le surpassent,
Tout seul il achève un habit.
Richesses, biens, chez lui s'entassent,
Il règle tout avec esprit.

Si sa conduite est déjà telle,
Que ne sera-t-elle avec moi.
Mon exemple animant son zèle,
De la paix, nous suivrons la loi.
Le samedi, chaque semaine,
Il m'apportera son argent.
Tous les trois, nous vivrons sans gêne,
Et notre cœur sera content.

MARGUERITE.

Encore un peu de patience ma fille, si le temps nous devient plus prospère je n'entraverai plus tes désirs.

SCÈNE II.

Les Mêmes, SUZANNE.

MARGUERITE.

Voilà déjà madame Suzanne. (*A Suzanne.*) Je ne m'attendais pas à vous revoir de sitôt.

SUZANNE.

J'ai eu plus tôt fini que je ne croyais. La répétition générale de *Robin des Bois* n'a pu avoir lieu, vu l'indisposition du 1er ténor; cela fait, qu'on n'a répété que les chœurs.

MARGUERITE.

Quand doit-on représenter cette pièce ?

SUZANNE.

Dans peu de jours.

EUGÉNIE.

Que signifie-t-elle donc ? j'en ai bien ouï parler quelquefois, mais je ne l'ai jamais vue.

SUZANNE.

Comment!.. ce n'est déjà plus une nouveauté.

MARGUERITE.

Ma fille sort si rarement.

SUZANNE.

Oh! c'est toute beauté! A la musique près, elle surpasse *Robert-le-Diable*.

EUGÉNIE.

Je me rappelle encore cette scène du cimetière : la résurrection et la danse des nonnes, dans laquelle vous avez brillé. Puis, j'ai entendu différens jeunes gens se dire : comme cette choriste danse gracieusement, quelle tournure ravissante! je vous assure que je jouissais d'un vif plaisir à entendre ces éloges de vous.

SUZANNE.

Vraiment, mademoiselle, je vous remercie du compliment que vous m'adressez.

EUGÉNIE.

Madame, je ne fais que rendre justice à votre mérite.

MARGUERITE.

Revenons à *Robin des bois*.

SUZANNE.

La pièce est très belle; le second acte surtout, abonde en sublimes horreurs.

EUGÉNIE.

Quoi! qu'y voit-on?

SUZANNE.

AIR :

On y voit mainte figure,
Qui vous saisit de frayeur;
Mais dont la noble tournure,
Vient bientôt chasser la peur.
On y voit de grands diables,
Puis, des monstres infernaux,
Dont les traits abominables
Vous offront divers tableaux.

On y voit fondre des balles,
Dont le pouvoir enchanté,
Illustré par les annales,
Pour un prodige est cité.
On y voit, je crois, un homme,
Dont l'ame est à ce démon,
Que Robin, partout l'on nomme,
Des chasseurs il est patron.

Oh! c'est magnifique!

EUGÉNIE.

Eh bien, madame, ces choses-là ne me plaisent pas. C'est justement en quoi les *petites Danaïdes* et *Robert-le-Diable* me déplaisent.

SUZANNE.

Mademoiselle, je suis fâché de devoir vous le dire, vous avez le goût bien mauvais.

EUGÉNIE.

Le compliment n'est pas flatteur; néanmoins, il me semble qu'un auteur doit avoir la cervelle bien endiablée pour nous entretenir sans cesse de l'enfer et de la sorcellerie. Parler du diable, passe encore; mais du commerce avec l'enfer! Fi donc, c'est absurde. Il y a des siècles, si de telles pièces eussent été jouées, j'en louerais les auteurs, parce que j'y verrais des tentatives d'abolir de faux préjugés, qui, heureusement, ont disparu de notre globe, et je crois, qu'en occuper le public aujourd'hui, c'est vouloir faire renaître des erreurs dont une personne sensée n'oserait parler.

SUZANNE.

A votre raisonnement on entend bien que vous n'avez jamais fait qu'enfiler l'aiguille.

EUGÉNIE.

Il est vrai, madame, que l'aiguille est et sera toujours mon gagne-pain, mais cela n'empêche pas qu'on peut avoir parfois le jugement plus sain que ceux qui croient l'avoir bon.

SUZANNE.

Allons! vous vous connaissez en théâtre comme en amour.

EUGÉNIE.

Il est vrai que tout le monde n'est pas fait pour captiver les cœurs.

SUZANNE.

Vous ferez belle mine avec votre grand nigaud Édouard.

EUGÉNIE.

Étrange chose dans la vie que l'envie doit toujours se mêler de tout.

SUZANNE.

Il faudrait avoir la tête bouleversée pour vous envier votre idiot.

EUGÉNIE.

Madame, ce n'était point à vous que j'adressais ces paroles, car, ne croyez pas que je vous en veuille pour lui avoir fait, pendant quelque temps, les yeux doux ; soyez persuadée que je vous plains assez d'avoir perdu votre temps.

SUZANNE, *se levant.*

Impertinente !

MARGUERITE, *se levant.*

Ma fille te tairas-tu ? Je n'ai rien dit parce que je voulais voir à quoi vos propos aboutiraient. (*A Suzanne.*) Ne vous fâchez pas, madame, ma fille est une sotte, une bavarde, elle ne sait ce qu'elle dit.

SUZANNE.

C'est... c'est... c'est... (*Allant à Eugénie.*) Si je ne craignais de m'emporter, je t'arracherais les cheveux !

MARGUERITE, *se mettant entre deux.*

(*A Eugénie.*) C'est toi qui as encore causé tout ce vacarme. (*à Suzanne.*) Madame, c'est une enfant.

SCÈNE III.

LES MÊMES, POINTU.

POINTU, *frappant à la porte.*

Holà ! quelqu'un !

EUGÉNIE.

Entrez !

MARGUERITE, *allant onvrir.*

Il faut ouvrir d'abord. (*Pendant ce temps, Suzanne cherche à se remettre.*)

POINTU (1) *entrant.*

Pardon, mesdames, je viens peut-être vous déranger.

(1) Pointu est habillé d'une redingotte gris-blanchâtre, d'un mauvais pantalon et de bottes un peu déchirées, il porte à la main un mouchoir, noué à un bâton, contenant quelques nippes.

MARGUERITE.

Du tout, monsieur. (*Pointu dépose ses effets sur une chaise.*) Puis-je savoir quel sujet vous amène ici ?

POINTU.

Est-ce à la maîtresse de la maison que j'ai l'honneur de parler ?

MARGUERITE.

Oui, monsieur, pour vous servir.

POINTU.

Vous avez un quartier à louer.

MARGUERITE.

Et qui est trés gentil.

POINTU.

Pourriez-vous vous accommoder de moi pour locataire?

MARGUERITE.

Avec plaisir monsieur; désirez-vous le voir ?

POINTU.

Il n'en est pas besoin, on m'en a dit assez.

MARGUERITE.

Cependant monsieur, il ne serait pas convenable de...

POINTU.

C'est inutile, vraiment; dites-moi votre prix.

MARGUERITE.

Eh bien, monsieur, puisque vous êtes aussi accommodant, nous nous entendrons aisément, et dès ce moment je vous envisage comme une personne de la maison.

POINTU

J'en suis, madamé, on ne peut plus charmé.

MARGUERITE.

Je vous présente ici ma fille, (*Bas à Eugénie.*) salue donc, il faut toujours qu'on te le dise (*Haut.*) la seule enfant que je possède ; puis madame Suzanne attachée au grand-théâtre et qui depuis longue date habite avec nous.

POINTU, *à Suzanne.*

Madame est attachée au grand-théâtre ?

(*La mère parle bas à Eugénie.*)

SUZANNE.

Oui, monsieur.

POINTU.

Je me crois heureux que le hasard me procure votre connaissance, car j'aime les belles lettres.

SUZANNE.

Vous avez peut-être de l'intérêt à les aimer.

POINTU.

Air :

Depuis vingt ans je les pratique,
Et même je suis professeur.

SUZANNE.

Monsieur l'état est magnifique,
Il offre plus d'une douceur.

POINTU.

Mais surtout lorsque la nature,
Vous accorde divers talents;
Qu'elle vous comble sans mesure,
De ses dons les plus excellents.

SUZANNE.

C'est vraiment un grand avantage,
Chacun ne le possède pas.

POINTU.

Je ne veux point me rendre hommage,
Je trouve ce métier trop bas.
On en voit peu de mon mérite,
Personne ne m'a surpassé.

SUZANNE.

A le croire point je n'hésite,
Votre extérieur l'annonce assez.

POINTU.

J'aime fort la modestie.

SUZANNE.

Je ne la hais pas.

POINTU.

Sur ce point, comme en tout, je vois que nous nous accorderons parfaitement.

SUZANNE.

Il vaut mieux de s'entendre que de ne pas le faire.

MARGUERITE, *bas à Eugénie.*

Ce monsieur me paraît aimable.

POINTU, *à Suzanne.*

Il n'est rien que je déteste autant que ces êtres qui ne s'occupent que d'eux.

SUZANNE.

Ils sont insupportables.

EUGÉNIE, *bas à Marguerite.*

Il se familiarise assez vite.

POINTU, *à Suzanne.*

J'aurai le plaisir de vous voir souvent ?

SUZANNE.

Pourquoi pas, puisque nous serons voisins.

MARGUERITE.

Pardon, monsieur, si j'interromps votre conversation; n'êtes-vous pas Français ?

POINTU.

Si fait, madame, je suis d'Arras.

AIR :

Oui, je suis natif de la France ;
J'ai là, coulé mes premiers jours.
Après, par goût de la science,
Je voulus voir d'autres séjours.
C'est de mes voyages la source,
Mais puisqu'assez j'ai réussi,
Je veux finir ma longue course
Et m'établir en ces lieux-ci.

MARGUERITE.

Nous sommes alors compatriotes.

POINTU.

Cela me procure d'autant plus de plaisir ; mais, pardon, je dois encore m'absenter pour quelques instans ayant des courses à faire en ville que je terminerai le plus tôt possible pour venir vous retrouver.

MARGUERITE.

Je serais peinée de vous voir déranger pour nous, on vous ouvrira à l'heure qu'il vous plaira.

POINTU.

Je ne tarderai pas long-temps à revenir ; mesdames, je ne vous dis pas adieu.

MARGUERITE.

A tantôt, monsieur... j'ai déjà oublié votre nom.

POINTU.

Je ne crois pas vous l'avoir dit ; je m'appelle Pointu. Au revoir mesdames.

MARGUERITE.

Au revoir, M. Pointu.

SCÈNE IV.

SUZANNE, MARGUERITE, EUGÉNIE.

MARGUERITE, *à Eugénie.*

Vas apprêter la chambre d'ici à côté, pour qu'à sa rentrée, ce monsieur trouve le tout en ordre. (*Eugénie sort.*) (*à Suzanne.*) Eh bien, madame, que dites vous de notre nouveau locataire ?

SUZANNE.

Je le trouve galant.

MARGUERITE.

Il m'a l'air d'un honnête homme.

SUZANNE.

Je crois qu'il l'est en effet.

MARGUERITE.

Étant passablement instruit, ses conversations pourront abréger l'ennui de nos longues soirées d'hiver.

SUZANNE.

Sa compagnie me sera fort agréable.

MARGUERITE.

Et si je ne me trompe, vous avez déjà su lui plaire.

SUZANNE.

Il est vrai qu'il m'a parlé pendant quelques instans, mais je vous assure que c'était avec la plus grande indifférence.

MARGUERITE.

L'eau, avant qu'elle ne s'échauffe, est toujours froide.

SUZANNE, *souriant.*

Vous voulez dire qu'il pourrait se prendre d'amour pour moi.

MARGUERITE.

C'est chose possible.

SUZANNE.

Au fait, se voir la femme d'un professeur n'est pas si désagréable.

(*Eugénie rentre et se met à l'ouvrage.*)

MARGUERITE, *avec étonnement.*

Il est professeur !

SUZANNE.

Oui, d'aprés ce qu'il m'a dit.

SCÈNE V.

Les Mêmes, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *entrant.*

(A part.) Encore cette choriste ! j'ai beau l'éviter, je la trouve toujours sur mes pas. (*Regardant Eugénie.*) Qu'elle est belle ainsi ! surprenons-la. (*Il lui frappe sur l'épaule.*) Hé !

EUGÉNIE.

Oh ! (*Édouard passe de l'autre côté de la scène.*)

MARGUERITE.

Qu'as-tu ma fille ?

EUGÉNIE.

Rien... rien... je... je viens de me piquer au doigt.

MARGUERITE.

C'est que tu as la tête ailleurs qu'à ton ouvrage. (*Apercevant Edouard.*) Quoi, vous ici !.. et comment y êtes vous venu.?

ÉDOUARD.

Eh bien, dam !.. par la porte.

MARGUERITE.

Et pour quoi faire ?

ÉDOUARD.

Tiens! la demande est belle. Bonsoir, madame Suzanne.

SUZANNE.

Je suis charmée d'avoir le plaisir de vous voir. (*A part.*) Tâchons de nous venger.

EUGÉNIE, *à part.*

Tu vas de ce côté-là ? tu t'en repentiras.

SUZANNE.

A quel heureux hasard devons nous sitôt le charme de votre présence.

ÉDOUARD.

Ayant rempli ma tâche un peu plus tôt qu'à l'ordi-

naire, je me disais que ce que j'avais de mieux à faire était de rendre visite à (*Il regarde Eugénie, puis ajoute*) à ces dames.

SUZANNE.

On vous est bien reconnaissant de votre empressement.

ÉDOUARD.

Tenez, madame Suzanne, je suis content d'une chose, c'est que vous me recevez mieux aujourd'hui que de coutume; depuis certain temps, je croyais que vous m'en vouliez.

EUGÉNIE, *à part.*

Oui, traître, parce que tu étais moins complaisant qu'aujourd'hui.

SUZANNE.

Vous vous êtes trompé.

AIR :

Je suis toujoure la même,
Que j'étais autrefois;
Vous voulez qu'on vous aime,
Je l'ai fait mainte fois;
Mais votre cœur rebelle,
Jamais ne me comprit.
Une flamme fidèle,
Pour vous seul me remplit.

EUGÉNIE, *à part.*

Des déclarations!.. Et je verrai qu'on me supplante en ma présence? non ce ne sera pas. (*Elle se lève.*)

SUZANNE, *à part.*

Elle se tourmente, et j'en triomphe.

EUGÉNIE.

Certainement monsieur, madame vous a, en tout temps, voulu beaucoup de bien, mais vous avez l'esprit tellement de travers que vous ne vous en êtes pas fort soucié.

EDOUARD, *embarrassé.*

Hum! Que dis-tu? monsieur! (*Il rencontre le regard courroucé d'Eugénie. A part.*) Ne voila-t-il pas que ma maîtresse se fâche maintenant.

MARGUÉRITE, *à part.*

Prévoyons de nouvelles hostilités. (*Haut.*) Trève de bagatelles. (*A Edouard*). Tu as habité Paris.

ÉDOUARD.

Je le crois, si l'on peut obtenir ce titre après dix ans de séjour.

MARGUERITE.

Y as-tu connu certain monsieur... monsieur... Comment s'appelle-t-il donc?

SUZANNE.

Poin... Pointu, si je ne me trompe.

MARGUERITE.

C'est cela même, madame, votre mémoire vaut le double de la mienne.

ÉDOUARD, *pensif.*

Pointu... Pointu... Je ne me rappelle pas d'avoir jamais entendu prononcer un nom pareil. Mais peut-être si je le voyais le remettrais-je, car on ne se connaît quelquefois que de vue. Pourquoi me faites-vous cette demande?

MARGUERITE.

Parce qu'il vient de louer la chambre que nous avions vacante.

ÉDOUARD.

Que fait-il?

MARGUERITE.

Comment, que fait-il?

ÉDOUARD.

Oui, quel métier exerce-t-il? Est-il tailleur, cordonnier, etc.?

SUZANNE.

Il est professeur.

ÉDOUARD.

Professeur! je ne connais pas de telles gens.

(*On frappe à la porte du fond.*)

MARGUERITE.

On frappe, c'est probablement lui. (*Elle va ouvrir.*)

ÉDOUARD, *bas à Eugénie.*

Eugénie je...

EUGÉNIE, *de même.*

Va monstre!

ÉDOUARD, *à part.*

Monstre! Hein, que c'est doux pour un amant de recevoir de pareilles caresses.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, POINTU.

POINTU, *il a changé de bottes et de pantalon.*

Me revoici, mesdames; je vous avais dit que je n'aurais pas tardé à revenir et je vous ai tenu parole.

MARGUERITE.

Nous parlions justement de vous; voici un jeune homme qui a habité long-temps Paris, peut-être le connaîtrez-vous?

POINTU.

C'est possible. (*à part, l'examinant*) C'est un tailleur. (*haut, avec préméditation.*) Mais oui... je ne me trompe point... quelle ressemblance... Allons c'est lui. (*Allant à Edouard.*) Ne me remets-tu plus?

ÉDOUARD, *stupéfait.*

Je ne me rappelle pas...

POINTU.

Tu as mauvaise mémoire.

AIR :

Je ne suis plus, ami, dans ta mémoire,
Et ton oubli me cause du chagrin.
Oh! non jamais, je n'eusse pu le croire,
Qu'à ce défaut, je dus te voir enclin.
Le verre en main les bosquets l'ont vu naître,
Ce lien si doux, qui m'est encor connu.
Mais je le vois, tu ne veux me connaître,
Et ta fierté bannit l'ami Pointu.

ÉDOUARD, *à part.*

Puisqu'il veut que je le connaisse, profitons de son erreur; il se peut que notre amitié me sera utile auprès de la mère. (*Haut.*) J'ai quelqu'idée confuse...

POINTU, *lui donnant la main.*

Parbleu, je m'y attendais bien; tu oublies bien vite tes amis.

SUZANNE, *bas à Marguerite.*

Qu'il est sensible à l'amitié!

POINTU, *à Édouard.*

Que fais-tu à présent?

ÉDOUARD.

Toujours la même chose, manier l'aiguille.

POINTU.

Dis donc, tu pourras m'être utile; mes effets n'arriveront pas de sitôt, et *(S'examinant.)* il me faudrait un habit. Où demeure ton maître?

ÉDOUARD, *bas à Marguerite.*

Le mènerais-je à ma boutique?

MARGUERITE, *de même.*

Ne loge-t-il pas chez moi? et n'est-ce pas assez pour mériter la confiance?

ÉDOUARD.

C'est vrai, c'est vrai, je n'y pensais pas. *(Haut à Pointu.)* Si vous le désirez, demain je viendrai vous prendre pour vous y conduire.

POINTU.

On ne pourrait parler mieux; tope-là excellent ami. *(A Marguerite.)* Madame, étant un peu fatigué, je ne serais pas fâché de me retirer.

MARGUERITE.

Très bien, monsieur. Eugénie donne une lumière à monsieur Pointu.

POINTU, *à Suzanne.*

Madame, je suis peiné de ne pouvoir jouir plus longtemps de votre aimable présence, mais le repos me réclame.

SUZANNE.

Que je ne vous en retienne pas monsieur.

MARGUERITE, *à Pointu.*

Voici un flambeau et je vais vous montrer votre appartement où vous trouverez tout ce qu'il vous faut.

POINTU.

Mille remercîmens madame.

MARGUERITE.

Ne prendrez-vous pas votre petit paquet?

POINTU.

Ah! j'allais l'oublier. *(Le regardant.)* Il est de peu

de valeur, cependant il m'est fort cher. Bonsoir, mesdames.

MARGUERITE.

Bonne nuit, monsieur.

SUZANNE.

Je ne sais ce que je ressens, je suis plus accablé que les autres jours et il me prend envie d'imiter l'exemple de mon nouveau voisin.

MARGUERITE.

Nous ne tarderons pas à en faire autant.

ÉDOUARD, *à part.*

Il paraît que, hormis moi, tout le monde à tôt sommeil aujourd'hui !

SUZANNE.

Dans ce cas, je vais vous y précéder. (*Elle prend un flambeau.*) Jusqu'à demain. (*Elle entre dans sa chambre.*)

ÉDOUARD, *à part.*

Je serai donc forcé de m'en aller sans avoir fait ma paix avec Eugénie; maudite soit la femme qui l'a fâchée.

MARGUERITE.

Eh bien, Édouard, vas-tu passer la nuit ici ?

ÉDOUARD.

Non, je m'en vais. (*Bas à Eugénie.*) Un mot Eugénie?

EUGÉNIE, *de même.*

Pas un.

ÉDOUARD, *de même.*

Un seul mot.

EUGÉNIE, *de même.*

Demain et va-t'en.

ÉDOUARD, *de même.*

J'obéirai.

MARGUERITE.

Que fais-tu encore là ?

ÉDOUARD.

Rien... je m'en vais. (*Il va pour sortir.*) Qu'aucun songe pénible ne vienne troubler votre repos. (*Il sort.*)

(*Le rideau tombe.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

(Mêmes décors.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, EUGÉNIE, *assises, travaillant devant une table.*

MARGUERITE.

Quoique tu me dises, ma fille, je ne puis encore me consoler du départ de madame Suzanne. Elle nous était si attachée ! Nos intérêts étaient les siens. Encore, si elle avait pu m'alléguer quelques raisons ; mais partir sans savoir pourquoi, c'est ce qui me chagrine.

EUGÉNIE.

Vous avez tort, ma mère ; elle ne pouvait pas toujours habiter avec nous, il fallait un jour en venir là.

MARGUERITE.

Je conçois aisément que son absence ne te fait point autant de chagrin qu'à moi.

EUGÉNIE.

Elle m'en ferait davantage si je connaissais moins son caractère léger et inconstant.

MARGUERITE.

Tu lui en veux encore, d'avoir voulu te ravir Édouard.

EUGÉNIE.

Oh ! ma mère, vous me croyez donc bien folle !

MARGUERITE.

Rien d'aussi naturel ; si tu es jalouse, c'est parce que tous les amans le sont, à moins qu'ils ne s'aiment pas.

EUGÉNIE.

Il n'y a, ma mère, ni rancune, ni jalousie ; depuis certain temps déjà je me suis aperçue d'un changement en madame Suzanne.

MARGUERITE.

Lequel ?

EUGÉNIE.

Que plus elle se liait d'intimité avec monsieur Pointu, plus elle se montrait indifférente envers nous.

MARGUERITE.

En es-tu bien sûre, Eugénie?

EUGÉNIE.

Que trop ma mère.

MARGUERITE.

Non, non, je ne puis croire qu'elle ait été autre qu'aimable envers lui.

EUGÉNIE.

Vous vous plaisez à vous tromper.

MARGUERITE.

Si tes pensées étaient justes, ce serait une raison de plus pour ne pas nous quitter.

EUGÉNIE.

Vous connaissez mal madame Suzanne.

AIR :

Elle est d'une humeur très coquette,
Légère et leste à s'enflammer;
Son cœur est une girouette,
Qui ne se lasse point d'aimer.
Tous les hommes savent lui plaire,
Je dis tous, pas un d'excepté.
Mais je le vois il faut me taire
Et vous cacher la vérité.

MARGUERITE.

Si pourtant je savais que ce monsieur lui a manqué....

EUGÉNIE.

Qu'eussiez-vous fait?

MARGUERITE.

J'eusse préféré le faire partir et conserver Suzanne.

EUGÉNIE.

Vous auriez eu tort, que nous importe à nous, si c'est l'appartement de Suzanne ou le sien qui est à louer.

MARGUERITE.

Il m'importe pour autant que j'aime cette dame.

EUGÉNIE.

Cependant il aurait été irraisonnable que l'un souffrit des humeurs bizarres de l'autre. Abandonnons ce chapitre. Vous m'avez dit que vous avez mal passé la nuit.

MARGUERITE.

Je l'ai passée dans une agitation continue, et pour

comble de disgrâces, un songe affreux est venu m'assaillir avant mon réveil.

EUGÉNIE, *riant.*

Il ne vous arrive pas souvent d'en avoir.

MARGUERITE.

Tu en ris ma fille, mais je gagerais que quelqu'aventure malencontreuse nous est réservée.

EUGÉNIE.

AIR :

Toujours avec vos présages,
Vous venez me fatiguer ;
Et vous croyez aux images,
Sans jamais les distinguer.
Dans la vie assez de misères,
Assaillent l'homme à chaque instant ;
Et sans se nourrir de chimères,
Son malheur est déjà constant.

MARGUERITE.

A ton âge, je pensais comme toi, mais le temps et l'expérience ont apporté bien du changement dans mes idées.

EUGÉNIE.

Vous n'étiez que plus raisonnable alors.

MARGUERITE, *apercevant que la porte de la chambre de Pointu est ouverte.*

Que veut dire ceci ?.. M. Pointu serait-il déjà sorti ?

EUGÉNIE.

Il est probable.

MARGUERITE.

Cependant il n'a pas l'habitude de sortir d'aussi bonne heure, et qui sait si...

EUGÉNIE.

Allons ! pour vous tranquilliser je vais voir. Ah mon Dieu ! je ne vois plus d'effets !

MARGUERITE, *se levant.*

Plus d'effets !

EUGÉNIE.

Plus rien !

MARGUERITE.

Voilà déjà mon songe réalisé.

EUGÉNIE.

Qu'en pensez-vous ?

MARGUERITE.

Qu'il sera parti.

EUGÉNIE.

Parti !

MARGUERITE.

Et avec mes quatre mois de loyer !

EUGÉNIE.

Peut-être nous les paiera-t-il, vous vous alarmez trop vite.

MARGUERITE.

S'il avait eu l'intention de me les payer ne m'aurait-il pas averti de son départ.

EUGÉNIE.

Cependant sa qualité de professeur ne nous permet pas de douter de sa probité.

MARGUERITE.

Oui , s'il se souciait davantage d'un rang qu'il déshonore. Il sait blaguer , et voilà tout.

EUGÉNIE.

C'est cependant cette même langue encenseresse qui vous en a imposé.

MARGUERITE.

Qui ne s'y méprendrait pas ? plus d'un en sera dupe.

AIR :

Il a l'abord favorable,
Son ton même est enchanteur ;
Mais sous ce dehors aimable,
Se cache un fourbe trompeur.
Lorsque le masque se lève ,
On voit un homme petit,
Vil , rampant. Point je n'achève ,
Je ne le puis de dépit.

EUGÉNIE.

Eh bien , ma mère , depuis long-temps j'ai remarqué tout cela ; à son premier aspect , sa trop grande familiarité ne m'inspira pas fort bonne opinion de sa personne, et j'ai jugé juste.

MARGUERITE.

Pourquoi as-tu tardé à m'avertir ? tu ne parles jamais à temps.

EUGÉNIE.

Vous ne m'eussiez point crue alors ; il vous faut voir, éprouver, et malgré toutes vos expériences vous ne resterez pas moins aveugle.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Bonjour madame Marguerite... bonjour Eugénie. (*A part.*) Pas de réponse ! j'ai donc encore mal choisi mon temps ! que ne suis-je mouche ou moucheron, je saurais quand je peux venir me présenter ici. Faisons notre commission et partons. (*Bas à Eugénie, lui montrant un papier.*) Eugénie, je voudrais... vois-tu...

MARGUERITE.

Que barbottes-tu là, Édouard ?

ÉDOUARD, *cachant son papier.*

Rien, madame... rien... je viens seulement vous donner le bon jour et puis...

MARGUERITE.

Et puis quoi ?

ÉDOUARD.

AIR :

Mon maître est un drôle,
Personne il ne croit ;
De tout mauvais rôle,
(*A part.*) Il me sait adroit,
(*Haut.*) Sans cesse il me charge.
De tous ses rebuts,
Trop il me surcharge
Et je n'en veux plus.
Ce n'est point pour rire.

MARGUERITE.

Mais explique toi?
Que veux-tu me dire?

ÉDOUARD.

Il n'a rien de moi,
Car j'ai confiance,
Même en un fripon
Et la défiance
Ne m'est point un don.

MARGUERITE, *s'impatientant.*

Cela ne me rend pas plus sage.

ÉDOUARD.

Ne vous fâchez pas, madame, je ne viens pas de mon chef, mon maître m'envoie, car pour moi je.... je ne vous en aurais jamais parlé.

MARGUERITE.

Je te dis que je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

ÉDOUARD.

Je le vois, madame... aussi, c'est mal de sa part, je le lui ai dit assez souvent, mais toutes mes rémontrances n'ont rien pu sur son cœur inhumain pour ses créanciers.

MARGUERITE, *se fâchant.*

Enfin parleras-tu, idiot ?

ÉDOUARD, *tremblant.*

Oui... oui... c'est que vous voyez... mon maître m'a chargé de vous remettre ce petit... ce petit compte pour monsieur Pointu qui monte à cent et quelques francs. (*Marguerite le lui prend. Édouard, à part.*) Ouf! m'en voilà débarrassé! elle l'a pris.

MARGUERITE.

Tu attendras longtemps ton argent.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce à dire?

EUGÉNIE.

Qu'il est parti.

ÉDOUARD, *étonné.*

Parti!..

MARGUERITE.

Et sans me payer.

ÉDOUARD, *courant à la chambre de Pointu.*

Alors, je vais saisir ses effets.

EUGÉNIE.

Il n'y en a plus.

ÉDOUARD, *y regardant.*

Plus rien! et les fenêtres ouvertes!

EUGÉNIE.

Eh bien, cela n'atteste pas grand chose.

ÉDOUARD.

Si fait, beaucoup.

EUGÉNIE.

Que penses-tu ?

ÉDOUARD.

Qu'il aura démenagé par la fenêtre.

EUGÉNIE *et* MARGUERITE.

Par la fenêtre !

ÉDOUARD.

Oui, cela se fait parfois.

MARGUERITE.

Quelle conduite pour un professeur !

ÉDOUARD.

C'est le cas de dire, jamais en partant un artisan ne laisse un sou de dette.

MARGUERITE.

Cependant il était de tes amis.

ÉDOUARD.

De mes amis!.. Erreur, je ne l'ai connu qu'ici.

MARGUERITE.

Et cette cordialité lorsque vous vous vîtes?

ÉDOUARD.

N'était rien.

AIR :

Cet homme-là, d'honneur je vous l'assure,
M'est inconnu, je ne le vis jamais.
Il vous a dit, mais c'est une imposture,
Que nous étions tous deux amis parfaits.
Puisqu'il voulait faire ma connaissance,
Que je vous vis à ce lieu applaudir,
Je lui donnai la main par complaisance,
Croyant qu'un jour il pourrait me servir.

MARGUERITE.

Faut-il être scélérat !

ÉDOUARD.

Il n'est guères moins.

EUGÉNIE.

Maintenant que faire ?

ÉDOUARD.

Tâcher de le trouver.

MARGUERITE.

Et comment y parvenir?

ÉDOUARD.

Il faut que vous cherchiez à connaître son nouveau domicile, et alors moi, j'irai saisir tout ce qu'il y a dans la maison.

MARGUERITE.

Auras-tu assez d'énergie pour le faire?

ÉDOUARD.

N'en doutez pas, à présent que vous m'encouragez, je me sens un courage de lion.

MARGUERITE.

Bon, reste un moment ici, je vais m'imformer dans le voisinage si l'on n'a point de ses nouvelles.

ÉDOUARD.

J'attendrai votre retour.

SCÈNE III.

EUGÈNIE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *à part.*

Enfin me voilà tête-à-tête avec mon amante; que de belles choses je vais lui dire! (*Haut.*) Eugénie, je... je...

EUGÉNIE, *froidement.*

Eh bien, je t'écoutes.

ÉDOUARD.

Je... (*à part.*) Me voilà à quia, et j'avais tantôt tant de belles phrases dans l'esprit! (*Haut.*) Je t'aime. (*à part.*) Le grand mot est lâché.

EUGÉNIE.

Air :

Il faut bien à la fin te croire,
Tu me le dis assez souvent.
Tu le graves dans ma mémoire
Et t'en sers à chaque moment.
A ce mot ta bouche indiscrète
Ote ses charmes, ses appas.

ÉDOUARD.

Tous les jours je te le répète
Pour que tu ne l'oublies pas.

EUGÉNIE.

Ou plutôt pour ne pas devoir le penser.

ÉDOUARD.

Tu peux être assurée de la certitude de ce que je te dis ; quand j'aime quelqu'un, j'y pense même en travaillant.

EUGÉNIE, *ironiquement.*

Que madame Suzanne était heureuse, le temps que vous vous occupiez d'elle, puisque vous avez le cœur si tendre.

ÉDOUARD.

Oh, Eugénie ! c'est mal à toi d'insulter ainsi à mon amour. Moi, aimer une autre que toi, penser à Suzanne, fi donc !.. Si parfois je lui ai fait l'aimable, c'était, soit pour complaire à ta mère, soit pour m'en débarrasser. Témoin ce certain soir, que tu ne voulus pas seulement me regarder ; si je ne lui eus adressé la parole, ta mére ne m'eût-elle pas mis à la porte ?

EUGÉNIE.

Je me le rappelle. Nous avions eu quelques instans auparavant des mots, une dispute même à l'égard de toi.

ÉDOUARD.

Et tu prenais mes intérêts ?

EUGÉNIE.

Elle avait l'air de te mépriser, elle t'appelait idiot ; puis après je la vis te faire la cour, des déclarations ! crois-tu que j'avais sujet d'être satisfaite ?

ÉDOUARD, *lui baisant la main.*

Oh, non ! Je bénis mon malheur, puisqu'il m'a fourni une preuve de ton attachement.

EUGÉNIE.

Ma mère me dit quelquefois que je t'aime trop et elle n'a pas toujours tort.

ÉDOUARD.

Je conviens que j'ai fait des folies, mais tout mon désir est de les réparer.

EUGÉNIE.

Je pense qu'il en est temps.

ÉDOUARD.

Tiens, sans la désertion subite de ce gueux de Pointu, je serais dans peu de temps premier ouvrier tailleur ;

mon maître m'a promis de m'accorder cette place aussitôt que je lui aurai remis le montant de sa note, et alors nous pourrons très bien nous marier.

EUGÉNIE.

Nous marier !

ÉDOUARD.

Oui, nous marier.

AIR :

Nous ferons bon ménage ;
Du matin jusqu'au soir,
Nous serons à l'ouvrage.
Ce lien fait mon espoir.
Partout de ma maîtresse,
Le souvenir me suit ;
Et j'y pense sans cesse,
Je n'en dors pas la nuit.
Si l'hymen nous accorde
Quelque beau rejeton,
Nous verrons la concorde,
Nous unir par ce don.
A côté de ma table,
Voir placé le berceau
M'offre un sort agréable,
L'avenir le plus beau.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, MARGUERITE, ÉDOUARD.

MARGUERITE, *entrant.*

Ha ! ha ! ha !

ÉDOUARD, *à part.*

Elle rit, c'est un bon signe.

EUGÉNIE.

Que vous a-t-on donc appris ?

MARGUERITE.

Je ris de colère.

EUGÉNIE.

Et pourquoi ?

MARGUERITE.

On m'a assuré que, depuis le départ de Suzanne, Pointu est allé la voir journellement et qu'enfin ils habitent ensemble.

ÉDOUARD.

Ensemble!

MARGUERITE.

Oui, la même maison, le même quartier.

ÉDOUARD, *riant.*

Oh! oh! oh! la belle vie pour un professeur! Cela veut enseigner la morale, les bonnes mœurs, et c'est dépravé jusqu'à la moëlle de l'os. Confiez vos enfans à de pareilles gens pour recevoir une bonne éducation, ils apprendront l'art de vivre avec les femmes et de ne point payer leurs créanciers.

MARGUERITE.

C'est vrai, c'est vrai, mais avec tout cela je n'ai pas mon argent.

ÉDOUARD.

Ni moi le mien.

MARGUERITE.

Tu peux y aller.

ÉDOUARD, *avec dessein.*

Moi!.. je n'oserais.

MARGUERITE.

Pourquoi non?

ÉDOUARD, *embarrassé.*

Parce que... parce que... je ne veux pas me battre.

MARGUERITE.

Tu es donc poltron?

ÉDOUARD.

Je ne sais, je ne connais pas le terme de mon courage.

MARGUERITE.

Eh bien! si tu n'y vas, tu ne mettras plus le pied chez moi.

ÉDOUARD, *à part.*

Profitons des circonstances. (*Haut.*) J'y vais, à une condition.

MARGUERITE.

Laquelle?

ÉDOUARD.

La main d'Eugénie.

MARGUERITE.

Non, pas à ce prix.

ÉDOUARD.

Alors, je n'y vais pas.

MARGUERITE.

Que penses-tu ? As-tu de quoi vivre? pourrais-tu donner du pain à ta femme, à tes enfans quand tu en aurais?

ÉDOUARD.

Belle demande ! ne vit-on pas toujours quand on est diligent et qu'on a de l'énergie. Puis, mon maitre m'a promis de me faire passer premier ouvrier, c'est que des sujets comme moi ne pavent pas les rues.

MARGUERITE.

Sot! tu es épris de toi-même.

EUGÉNIE.

Il se rend justice.

MARGUERITE.

Eh bien, soit, quand tu le seras.

ÉDOUARD.

D'accord, je n'exige rien de plus. Où demeure-t-il notre individu ?

MARGUERITE.

Je ne le sais pas au juste, mais je vais te l'expliquer à peu près. Au bout de la place où fut anciennement le couvent des Récollets il y a un petit pont.

ÉDOUARD.

Oui.

MARGUERITE.

Et puis une petite rue.

ÉDOUARD.

Que je connais.

MARGUERITE.

Il doit y demeurer.

ÉDOUARD.

Suffit, je trouverai bien son logis.

MARGUERITE.

Vas-y donc tout de suite.

ÉDOUARD.

J'y cours à l'instant même. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

MARGUERITE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Je ne reviens pas encore de ce que vous venez de dire.

MARGUERITE.

Ni moi encore moins.

EUGÉNIE.

Voilà de ces vertus scrupuleuses qu'on ne peut examiner que de loin de crainte d'en apercevoir les difformités. Que dites-vous maintenant de votre amie, de votre idole ?

MARGUERITE, *embarrassée.*

Je dis... je dis qu'elle m'a payé.

EUGÉNIE.

Et que sa conduite est infâme, vous ne le dites pas, mais peut-être ne le pensez-vous pas moins ?

MARGUERITE.

Je conviens que pour elle je ne m'y attendais guères.

EUGÉNIE.

Votre habitude de juger les autres d'après vous-même, vous trompe assez souvent.

MARGUERITE.

Que veux-tu, quand on est honnête, on se plait à croire que chacun l'est, et si parfois on est dupée, ce n'est pas une raison de changer.

EUGÉNIE.

Mais de devenir plus clairvoyante.

MARGUERITE.

Il te convient bien d'en parler à toi, qui ne rêves que chimères.

EUGÉNIE.

Lesquelles donc, s'il vous plait ?

MARGUERITE.

Hé ! ton mariage avec Édouard dont tu ne cesses de t'occuper.

EUGÉNIE.

Il est bien juste que j'y songe, plus tard ça ne me sié-

rait plus, et je préfère le faire de goût aujourd'hui, que demain de gré.

MARGUERITE.

Contes que cela!

EUGÉNIE.

Ce n'est point la première fois que vous me le dites, je me suis déjà faite à l'entendre; mais ce qui est singulier, c'est que vous vous rebellez tant contre une action que vous-même cependant vous avez faite.

MARGUERITE.

Ce lien n'est raisonnable que lorsqu'on est riche.

EUGÉNIE.

AIR :

C'est en vain, que dans la fortune
On voudra chercher le bonheur;
Il ne fait point cause commune
Avec l'éclat et la splendeur.
Il n'habite que la chaumière
Et le toit de l'artisan;
Le luxe ne lui convient guère,
La paix est son seul partisan.

SCÈNE VI.

EUGÉNIE, MARGUERITE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *portant un paquet, tout essoufflé.*

Ouf!.. ouf!.. me revoici!

MARGUERITE.

Déjà!.. quel est le résultat de ta démarche?

ÉDOUARD.

Je... je vais vous dire... voyez-vous... je... laissez-moi reprendre haleine, puis vous saurez tout.

EUGÉNIE.

Tu as couru, mon ami, tu es fatigué.

ÉDOUARD.

Je le pense.

EUGÉNIE, *lui donnant une chaise.*

Tiens, repose-toi.

MARGUERITE.

Que contient ce paquet.

ÉDOUARD.

Des hardes.

MARGUERITE.

(Avec surprise.) Tu as pris tout cela !..

ÉDOUARD, *froidement.*

Il n'y avait pas plus dans la maison.

MARGUERITE.

Enfin, explique nous ce que tu as fait ?

ÉDOUARD, *se levant.*

Me voilà remis... me voilà remis... je vous disais donc.

MARGUERITE.

Quoi ?

ÉDOUARD.

Que vous m'interrompez.

MARGUERITE.

Eh bien, parle.

ÉDOUARD.

En partant d'ici, je me rendis chez mon maître ; il m'a repris ses papiers pour en charger un homme de la loi ; et moi, qui me disais qu'un tiens vaut mieux que deux tu auras, j'ai été trouver notre homme, j'ai empoigné tout ce que j'ai trouvé, et je vous l'apporte.

MARGUERITE, *ouvre le paquet et examine les effets.*

Voilà bien tous ses habits ; mais que mettra-t-il pour aller à ses leçons ?

ÉDOUARD.

Je ne m'en embarrasse pas, il n'a qu'à garder la maison si bon lui semble.

MARGUERITE.

Non, cela ne convient pas, il faut lui reporter cette redingotte ; je veux agir moins rudement pour me faire payer.

ÉDOUARD.

Vous n'avez qu'à la lui envoyer, car pour moi, je n'en ferai rien.

MARGUERITE.

Si pourtant je le voulais.

ÉDOUARD.

J'aurais le chagrin de vous désobéir.

MARGUERITE.

Soit, je la lui enverrai.

ÉDOUARD.

Et à quand le mariage ?

MARGUERITE.

Lorsque tu seras premier ouvrier et que j'aurai mon argent.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

AIR :

Vous ne pouvez vous en défendre,
Attendez cet heureux moment.
De lui votre sort va dépendre,
Aimez-vous toujours constamment.

ÉDOUARD, EUGÉNIE.

Nous ne pouvons nous en défendre,
Attendons cet heureux moment.
De lui notre sort va dépendre,
Aimons-nous toujours constamment.

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un chambre ayant une porte au fond, à droite un lit, à gauche une armoire, une table et quatre chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, POINTU.

SUZANNE.

Tu conviendras, mon ami, de ce que cet appartement est charmant.

POINTU.

Il ne pourrait être mieux pour deux cœurs qui s'aiment.

SUZANNE.

Qui s'aiment, je le crois, car nous nous aimons.

POINTU.

Et nous nous aimerons toujours, j'espére.

SUZANNE.

Il ne tiendra qu'à nous.

POINTU.

Pour le faire long-temps, nous aurons garde de nous marier.

SUZANNE.

Je préfère être ta maîtresse que ta femme.

POINTU.

C'est bien ainsi que je l'entends.

SUZANNE.

Tu ne sais pas une idée qui m'est venue hier.

POINTU.

Laquelle ?

SUZANNE.

Il y a quelques mois, lors d'une représentation dramatique que donna une société particulière, j'ai rempli dans le *Bouffon du Prince*, le rôle de Suzanne, gouvernante de maître Hugot, et je n'eusse jamais cru alors devenir un jour celle d'un professeur.

POINTU.

Je me le rappelle, car j'y étais.

Air :

Ce rôle t'allait à merveille,
Pour toi, je crois il était fait ;
Et cette adresse sans pareille
Me fît, à te parler tout net,
Une impression vive et profonde ;
Là, je vis naître mon amour.
Une flamme en désirs féconde
M'unit à toi depuis ce jour.

SUZANNE, *souriant.*

Vraiment.

POINTU, *d'un air de mépris.*

Mais quel est donc ce blond à l'air sournois, qui fait partie de cette société ?

SUZANNE.

C'est un jeune homme assez intéressant. Il a joué malheur l'année dernière avec un vaudeville dont il est auteur et qu'il n'a pu faire représenter nulle part.

POINTU.

Lui, faire un vaudeville !.. je n'en crois rien, quand on le voit quelque part il ne dit jamais mot.

SUZANNE.

Il ne faut pas être savant pour parler beaucoup.

POINTU.

Eh bien, si cela est, son début ne fut point honorable, car c'était alors à lui que l'administration de Mezeray fit un jour un affront public.

SUZANNE.

Bien à tort, elle fit en cela preuve d'ignorance; puisqu'on l'avait annoncé et répété trois fois on devait le représenter.

POINTU.

On l'a jugé indigne de voir le jour et le public éclairé en a été satisfait.

SUZANNE.

Dam! ça ne prouve rien; si ce même public eût été moins aveugle cette fois, il ne se fût point contenté de l'opinion partiale de quelques acteurs, il eût voulu juger lui-même.

POINTU.

Tu connais donc la pièce?

SUZANNE.

Ce n'est point un chef-d'œuvre, mais elle démontre que l'auteur possède de ces talents, qui, s'ils étaient encouragés, pourraient briller un jour.

POINTU.

Pour quelle raison l'a-t-on donc rejetée?

SUZANNE.

Eh bien, parce qu'il ne sait pas ramper, qualité à la mode aujourd'hui, mais qui ne convient qu'à un esprit bas et vil.

POINTU.

Je ne sais, il m'a l'air un peu malhonnête.

SUZANNE.

Il le paraît à ceux qui ne le connaissent pas.

AIR :

Il est franc, sincère et fidelle
A ceux qui sont de ses amis.
Dans sa malheureuse cervelle,
Se gravent tous ses ennemis.
Il est rancuneux en diable,

Retient le mal comme le bien ;
Sauf ce défaut il est aimable ;
Au vice il ne pardonne rien.

POINTU.

Ce don lui sera plus nuisible qu'avantageux.

SUZANNE.

Assez parlé d'autrui, revenons à nous. Que veux-tu que je fasse de ces papiers que tu m'apportas hier ?

POINTU.

Bah ! c'est l'ouvrage de mes élèves.

SUZANNE.

Ah ! je comprends ; que tu vas corriger, n'est-ce pas, mon ami ?

POINTU.

Parbleu ! je m'en garderai bien, la ville ne me paie pas pour de pareilles bêtisses.

SUZANNE.

Qu'en faut-il donc faire ?

POINTU.

Les vendre quand tu en auras un tas.

SUZANNE.

Et si tes supérieurs parviennent à le savoir ?

POINTU.

Ne t'en inquiète pas, fais ce que je te dis.

SUZANNE.

C'est bon, je le ferai. Sais tu bien que je dois aller au marché ce matin ?

POINTU.

Vas-y, je ne te retiens pas.

SUZANNE.

Oui, mais avec quoi ?

POINTU.

Belle demande !.. avec ton chapeau, ton châle et ton panier, comme à l'ordinaire.

SUZANNE.

Et de l'argent.

POINTU.

Tu auras crédit.

SUZANNE.

Pas pour un sou.

POINTU.

Où est ma redingotte... je m'en vais.

SUZANNE.

Donne-moi d'abord de l'argent, pour que je puisse te faire à diner.

POINTU.

Je... je ne dine pas aujourd'hui.

SUZANNE.

Cela ne m'empêchera pas à moi d'avoir faim.

POINTU.

M'aimes-tu ?

SUZANNE.

Je le pense.

POINTU.

Eh bien! quand on aime on vit d'amour.

SUZANNE.

Alors, je préfère ne pas aimer.

POINTU.

Au fait, soit, dînons, que nous feras-tu ?

SUZANNE.

Tout ce que tu voudras.

POINTU.

Tu nous feras... tu nous feras... un bon potage... un rôti de veau... un pigeonneau... une côtelette de mouton... puis quelques légumes bien assaisonnées, et puis...

SUZANNE.

Et puis continue, tu parles en homme qui se propose de ne pas dîner.

POINTU.

Un professeur peut manger de tout cela.

SUZANNE.

Donne-moi donc de l'argent?

POINTU, *fouillant ses poches.*

Voilà... voilà... (*A part.*) Où ai-je mis mon argent ? Ah! je le trouve. (*Haut.*) Voilà un franc.

SUZANNE.

Un franc!.. tu mérites que je te le jette à la figure.

POINTU.

Tout doux, tout doux, ma petite femme, je te donne ce que j'ai.

SUZANNE.

Tu parles en grand seigneur et agis en pauvre sire.

POINTU.

Ta, ta, ta, ma petite bonne, ne te fâche pas... Vas au marché.

SUZANNE.

J'y vais, mais tu mangeras ce que je t'apprêterai. Et toi, qui étais tout-à-l'heure si pressé de partir, tu restes.

POINTU.

J'ai tout le temps.

SUZANNE, *prend son châle, son chapeau et son panier.*

A tantôt donc, mon ami. (*Elle va jusqu'à la porte et revient.*) Tu ne demanderais seulement pas à m'embrasser.

POINTU.

Je t'en ai déjà tant donnés de baisers, que je n'y pensais pas; que je t'applique bien celui-ci sur le front... là... es-tu contente maintenant?

SUZANNE.

Oui. (*Elle lui presse la main et sort.*)

SCÈNE II.

POINTU, *seul.*

Enfin, me voilà un moment seul; j'en ai grand besoin, car depuis hier je n'ai point encore eu un instant de repos. (*Il s'assied à une table.*) Continuons mon extrait de la revue pittoresque de la Belgique, pour que je puisse le remettre à mes élèves... Non, dressons ma feuille de route pour mon voyage.

AIR :

Ce voyage qui m'occupe,
Un jour pourra m'illustrer;
De ma fourbe mainte dupe,
D'honneurs viendra m'entourer.
Jamais d'humaine mémoire,
On n'a vu tour plus adroit;
Je m'acquerrai de la gloire,
Copier est un exploit.

(*Après un instant de méditation.*) Non... je ne le veux pas, ce serait trop mal... pourtant si... pourquoi ne me serait-il pas autant permis de publier un mémorial pittoresque dont je ne suis point auteur, qu'à d'autres de vouloir faire imprimer, sous leur nom, des traités judiciaires auxquels ils n'ont point touché. — Revenons à mon voyage... j'irai en diligence, c'est fort commode... non, à pied, c'est moins coûteux et convient mieux à un savant. D'ici je me rendrai à Bruxelles ;.. non, d'abord à Anvers, puis à Bruxelles, à Liége, et puis à... (*Édouard au dehors.* « Il n'est pas besoin de l'appeler, madame, je vais m'assurer par moi-même s'il est chez lui. ») Ha !.. Édouard qui vient sans doute réclamer son argent ;.. j'entends déjà ses pas ;.. où me cacher ?.. là, sur le lit ;.. derrière les rideaux. (*Il se jette sur le lit et ferme les rideaux.*)

SCÈNE III.

ÉDOUARD, POINTU, *sur le lit.*

ÉDOUARD.

Personne ,.. l'armoire ouverte ,.. les effets de Pointu là ,.. c'est ce qu'il me faut; puisque le sort nous favorise, saisissons vîte et partons. (*Il prend les effets de Pointu, les met dans un essuie-mains qu'il trouve sur une chaise.*)

POINTU, *à part.*

Et je te verrai me dérober mes plus beaux habits sans souffler mot ! Que n'ai-je du courage ! je t'assommerais, je t'étran...

ÉDOUARD.

N'ai-je pas entendu quelqu'un? (*Il écoute.*) Non, rien.

POINTU, *à part.*

Heureusement, il ne m'a pas compris.

ÉDOUARD.

Pourtant ce murmure, d'où viendrait-il ?.. Ne perdons pas de temps et partons. (*Il revient.*) Cependant écrivons lui un mot pour qu'il sache que j'ai été.

POINTU, *à part.*

Je ne le sais que trop traître !

ÉDOUARD, *écrit.*

« Quand vous viendrez payer à madame Marguerite ce que vous lui devez, elle vous rendra vos effets. » Voilà qui est bien. Maintenant en route. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

POINTU, *sautant du lit.*

M'en voilà débarrassé. Voyons, que m'a-t-il pris ?.. Tout !..

AIR :

En vérité, moi j'enrage
De n'avoir pas de courage ;
Je vois quand on est poltron,
Que rien on ne fait de bon.
En tout temps on doit se taire,
A chacun il faut complaire,
S'abaisser, sans dire mot,
Quelquefois devant un sot.

Que mettrai-je pour aller à mes leçons ?.. plus de redingotte, plus d'habit !.. que dira Suzanne ?.. Il ne faut cependant pas qu'elle sache... Quel enragé démon peut lui avoir dit que je logeais ici !.. et je ne suis parti que d'hier.

SCÈNE V.

POINTU, SUZANNE.

SUZANNE.

Tu es encore ici, mon ami ?

POINTU.

Comme tu vois.

SUZANNE.

Pourquoi as-tu ouvert cette armoire ? Que signifie ceci ? où sont tes habits ?

POINTU.

Cela signifie que... (*à part.*) que vais-je lui dire ? (*Haut.*) Je m'étais mis sur le lit pour sommeiller un instant, on est venu les prendre.

SUZANNE.

Qui ?

POINTU.

Édouard.

SUZANNE.

Pour quelle raison?

POINTU.

Tiens, lis. (*Il lui remet le billet d'Édouard.*)

SUZANNE.

Et tu dois à madame Marguerite?

POINTU.

Peu de chose, une bagatelle.

SUZANNE.

Je vais y aller.

POINTU, *à part.*

Diable! si elle allait apprendre que j'ai déménagé par la croisée. (*Haut.*) Non, reste ici.

SUZANNE.

Pourquoi?

POINTU.

Parce que je le veux.

SUZANNE.

Il faut n'avoir pas de cœur pour se laisser ainsi dépouiller par un poltron.

POINTU.

Il est poltron?

SUZANNE.

Je ne l'ai jamais connu autrement.

POINTU, *à part.*

Que ne l'ai-je su, je l'eusse étrillé comme il faut (*Haut.*) Je leur parlerai ce matin.

SUZANNE.

Que mettras-tu pour sortir?

POINTU.

Je n'y pensais pas. Comment me rendre à mon poste; je devrais y être déjà.

SUZANNE.

Si tu y étais allé, lorsque l'idée t'en est venue, tu y serais.

POINTU.

Il ne fallait pas me parler d'argent; pour me rendre malade on n'a qu'à m'en demander.

SUZANNE.

Alors tu le seras souvent, car il en faut beaucoup pour entretenir un ménage.

POINTU.

Voyons! qu'as-tu acheté?

SUZANNE, *lui montrant un lapin.*

Regarde, la jolie bête.

POINTU.

Un lièvre! c'est charmant; ils sont donc à bon compte les lièvres à présent.

SUZANNE.

Sot, ne vois-tu pas que c'est un lapin.

POINTU.

Un lapin... Et tu oses me l'apporter?

SUZANNE.

Pour un franc on ne peut avoir rien de plus.

POINTU.

Quel ragoût pour un professeur!.. Comment l'accomoderas-tu? au vin?

SUZANNE.

En as-tu?

POINTU.

On peut s'en procurer.

SUZANNE, *tendant la main.*

Oui, avec de l'argent.

POINTU.

Encore de l'argent!.. ma qualité de professeur ne suffit-elle pas pour avoir du crédit. (*Une voix au dehors.* « Montez, M. Pointu est chez lui. »)

SUZANNE.

On te demande.

POINTU.

Ce sont des amis qui viennent me chercher; dis-leur que je n'y suis pas.

SUZANNE.

Ils te verront.

POINTU.

Je... je vais me cacher... me cacher dans cette armoire. (*Il entre dans l'armoire.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN HUISSIER, UN CLERC.

L'HUISSIER.

Madame, M. Pointu n'est-il point ici?

SUZANNE.

Je ne viens que de rentrer et j'ai trouvé mon mari sorti; mais si c'est quelque chose que je puis lui communiquer, vous pouvez me le dire, parce que je ne sais où vous le trouveriez à présent.

L'HUISSIER.

On m'a pourtant bien persuadé qu'il était chez lui.

SUZANNE, *regardant l'armoire.*

Je... je vous assure qu'il n'y est pas.

L'HUISSIER.

Alors, veuillez lui dire qu'il doit se rendre, demain à neuf heures, chez le juge de paix.

POINTU, *à part.*

Encore une affaire fâcheuse sur les bras.

L'HUISSIER, *au Clerc.*

En même temps, faisons l'inventaire de ce qui se trouve dans cette chambre. (*A Suzanne.*) C'est le seul appartement que votre mari et vous occupez, madame.

SUZANNE.

Oui; mais pour quelle raison agissez-vous ainsi?

L'HUISSIER.

Au nom de la loi.

POINTU, *à part.*

Au nom de la loi!..

L'HUISSIER, *au Clerc.*

Écrivez; une table, quatre chaises, un lit et accessoires. (*Apercevant l'armoire.*) Ah! voici une armoire bien carrée, si le contenu répond à l'extérieur, nous ferons de bonnes affaires. (*Il va pour ouvrir l'armoire.*)

POINTU, *à part.*

Carré, il ne l'est pas, car je suis bien maigre.

SUZANNE, *fermant de l'une main l'armoire et de l'autre arrêtant l'huissier.*

Je ne permettrai pas, monsieur, qu'on fouille mes effets.

LE CLERC, *la retirant.*

Madame, nous sommes ici au nom de la loi.

L'HUISSIER, *à part.*

Ceci cache un mystère, qu'il me tarde de découvrir. (*Il ouvre l'armoire.*) Comment, vous là!..

POINTU, *sortant.*

(*A part.*) Tonnerre! me voilà morfondu!

ENSEMBLE.

AIR :

POINTU *et* SUZANNE.

Malgré cette ruse nouvelle,
Je n'ai / Il n'a } donc pu leur échapper.
En vain y { mettra-t-il / mettrai-je } du zèle,
Je ne pourrai / Il ne pourra } pas les tromper.

L'HUISSIER *et* LE CLERC.

Oui, vraiment la ruse est nouvelle;
Ainsi l'on ne peut m'échapper.
Malgré votre ardeur et votre zèle,
Vous ne pouvez point me tromper.

L'HUISSIER, *ironiquement.*

Madame, hein, hein, votre mari n'est point chez lui.

SUZANNE.

Vraiment, monsieur, je vous assure que j'ignorais que...

L'HUISSIER.

Je gage que monsieur ne le savait non plus.

POINTU.

Je... je... (*à part.*) Monsieur l'huissier, je voudrais vous voir, vous et ceux qui vous envoient, à cent milles sous terre.

SUZANNE, *à part.*

Tâchons de le remettre. (*Haut.*) Ah! tu voulais me jouer un tour et me faire croire que tu étais sorti.

POINTU.

C'est cela même, ma petite femme, je voulais te réserver une surprise. (*à part.*) Me voilà tiré d'affaire.

L'HUISSIER, *à Suzanne.*

Bien! mais une autre fois je vous engage à mieux choisir votre temps. Quant à vous, monsieur, vous êtes invité à comparaître, demain à neuf heures, devant le juge-de-paix, et je vous remets un double de la signification.

POINTU, *le prenant.*

C'est bon, monsieur,... je m'y conformerai.

L'HUISSIER.

Madame, je suis peiné d'avoir dérangé vos petits jeux de cache-cache. (*à Pointu.*) Sans adieu. (*Il sort avec son clerc.*)

SCÈNE VII.

SUZANNE, POINTU.

(*Ils se regardent pendant quelques instans.*)

POINTU.

Je suis encore tout stupéfait.

SUZANNE.

Ce sont donc là tes amis ?

POINTU.

Non, je te jure ! de telles gens, je les déteste.

SUZANNE.

Tu as encore fait des tiennes, puisque tu es cité devant le tribunal.

POINTU.

C'est, vois-tu... ne t'alarme pas, ma petite femme, ce n'est rien.

SUZANNE.

Pour agir ainsi, il faut que ce soit quelque chose d'importance.

POINTU.

C'est pour une petite somme que mon bottier prétend me faire payer à tort.

SUZANNE.

Tu dois donc à tout le monde.

POINTU.

Oh, non ! Je ne suis redevable qu'à lui (*à part, sou-*

pirant.) de quatre-vingts francs, passé les cent à mon tailleur, et quatre mois de loyer à Marguerite.

SUZANNE.

Et pour quelle raison, explique-le moi ?

POINTU.

- Pour une paire de bottes que j'ai refusées.

SUZANNE.

Pour cela seulement, je m'attendais à quelque chose de plus. A propos, quand iras-tu donner tes leçons ?

POINTU.

Sans habit, n'est-ce pas ?

SUZANNE.

Que veux-tu que j'y fasse moi.

POINTU.

Faire dire que je suis malade, que le médecin m'a ordonné de garder la chambre.

SUZANNE.

Tu ne mentiras pas fort.

UN ENFANT, *portant un paquet.*

Monsieur, madame Marguerite vous envoie ceci.

SUZANNE, *le prenant.*

Merci, mon enfant. Fais-lui bien des complimens de ma part. *(L'enfant sort, Suzanne ouvre le paquet.)* C'est ta redingotte.

POINTU.

Elle est plus honnête que je ne croyais.

SUZANNE.

Je m'attendais à cet acte de loyauté.

POINTU.

Donne vîte, pour que je m'en aille.

SUZANNE.

Je t'aiderai à la mettre... là... te voilà équipé.

POINTU, *à part.*

Pourvu que le bruit de mon aventure ne soit point parvenu jusqu'aux oreilles de mes élèves.

SUZANNE.

Que te faut-il encore ?

POINTU.

Mon chapeau.

SUZANNE.

Tiens, le voici. Pars, maintenant.

POINTU.

Tu es pressée.

SUZANNE.

Je crains qu'il ne survienne encore quelque fâcheux.

POINTU.

Tu as raison. Sans adieu.

SUZANNE, *le rappelant.*

Écoute donc. J'ai mis ton habit, la récompense.

POINTU.

Un baiser.

SUZANNE.

A la bonne heure; je ne te retiens plus à présent.

POINTU.

Tu auras soin du lièvre?

SUZANNE.

Du lapin veux-tu dire.

POINTU.

Soit, du lapin.

SUZANNE.

Ne t'en inquiète pas.

SCÈNE VIII.

SUZANNE, *seule.*

Enfin, il est parti! je ne dois plus craindre de le voir importuné aujourd'hui. (*Elle s'assied.*) En venant habiter ce quartier, je me promis bien du plaisir, mais si cela continue, j'aurai plus de chagrin. C'est désagréable de se voir sitôt entouré de créanciers exigeans, et moi, qui me proposai de couler des jours paisibles et heureux!.. Il faut donc qu'il ait beaucoup de dettes,.. qu'il soit mauvais payeur;.. je lui connais peu d'ordre, cependant je n'eusse jamais cru qu'il fut négligent à ce point... je lui sais mauvais gré d'avoir mal agi envers madame Marguerite, elle est si bonne, si honnête! il faut avoir l'ame perverse pour vouloir la duper. (*Se levant.*) Ne dirait-on pas que je m'attriste.

AIR :
C'est vraiment sot à mon âge,
De vouloir se chagriner.
Jeune on s'arme de courage
Et vieille on peut raisonner.
Quoique déjà je sois veuve
Et que j'aie eu des enfans,
A l'amour mon ame est neuve,
Je suis belle à quarante ans.

Cherchons à nous distraire; il y a sur cette table des livres... du papier... peut-être y trouverai-je quelque chose de gai, de lubrique. Pointu est ami de cette matière. (*Voyant le papier sur lequel Pointu a écrit.*) Qu'est-ce ceci!.. un projet de voyage;.. aurait-il envie de me quitter!.. Assurons-nous si mes yeux ne m'ont point trompée... Non, j'ai bien vu. Le traître, le scélérat!.. abuser ainsi de ma bonne foi,.. vouloir!.. Ah! j'ai peine à contenir ma colère!.. si je le tenais comme je tiens ce papier, je lui briserais les reins,.. je l'a...

SCÈNE IX.

SUZANNE, POINTU.

POINTU, *tout défiguré, une chanson à la main.*

Oh, l'infâme! (*La regardant.*) Je n'en reviens pas encore!

SUZANNE, *la lui arrachant.*

Tu viens encore me tromper.

POINTU.

Vous tromper!.. depuis quand vous permettez-vous de pareilles expressions?

SUZANNE.

Ne deviez-vous point être à vos leçons?

POINTU.

Il n'y a pas eu moyen de les donner, mes élèves se sont rebellés contre moi... On n'a pu les contenir...

SUZANNE.

Et pourquoi? qu'y a-t-il eu?

POINTU.

Du désordre que vous-même vous avez causé, madame.

SUZANNE.

Moi, de quelle manière?

POINTU.

Regardez le papier que vous m'avez arraché des mains.

SUZANNE.

Allons, ruse nouvelle !.. pour me quitter il faut un prétexte, mais celui-ci ne m'est point suffisant !

POINTU.

Vous quitter !.. je voudrais ne vous avoir jamais vue.

SUZANNE.

Tout doux, tout doux, s'il vous plaît !

POINTU.

N'ai-je pas mes raisons ? (*Ramassant le papier que Suzanne a laissé tomber.*) Tenez, assurez vous en vous-même.

SUZANNE.

Une chanson !

POINTU.

AIR :

Point je ne plaisante,
C'est une chanson ;
Et même on la chante ;
J'en ai le frisson.
Au bas de la feuille
Mon nom est écrit ;
Partout on l'accueille,
J'en perds mon crédit.

SUZANNE, *l'examinant.*

C'est affreux ! qui en est l'auteur, le connais-tu ?

POINTU.

Non, mais j'ai mes soupçons.

SUZANNE.

Ne te chagrine pas, mon ami, il y a peut-être un remède.

POINTU.

Oui, de me voir l'un jour ou l'autre mis à la porte du collége.

SUZANNE.

Cela n'arrivera pas, mon ami; tu as des amis trop puissans. Dis-moi, qui soupçonnes-tu ?

POINTU.

Ce même blond dont nous avons parlé ce matin.

SUZANNE.

Lui !..

POINTU.

Lui-même.

SUZANNE.

Pour quelle raison t'en veut-il ?

POINTU.

Écoute, je vais te l'expliquer. On m'a rapporté qu'un jour il avait dit que probablement mon poste m'aurait été ôté. Aussitôt que je l'ai su, je m'en suis plaint aux autorités, aux curateurs, même au chef de l'institution où il est employé, et tu conçois que je n'ai pas parlé à son avantage.

SUZANNE.

Quel était ton but ?

POINTU.

De le priver de son emploi et de le mettre hors d'état de me nuire.

SUZANNE.

Ah, c'est joliment embrouillé cela ! il sera difficile de te tirer de ce pas, je n'y vois qu'un remède.

POINTU.

Lequel ?

SUZANNE.

La régence ajoute-t-elle foi à tes paroles.

POINTU.

Pardieu, je le crois bien !

AIR :

Il n'en faut déjà plus douter,
Ce que je veux je fais accroire
A ceux que je vais visiter ;
Même il suffit, tu peux m'en croire,
Qu'un projet provienne de moi,
Pour qu'aussitôt on l'exécute.
Moi je ris de leur bonne foi,
Car jamais rien on ne discute.

SUZANNE.

Et lorsqu'un autre soutient le contraire ?

POINTU.

Ils ne croient que moi.

SUZANNE.

Alors, nous sommes sauvés! Vas-y de ce pas, dis-leur que tu ne m'as jamais vue, ni connue.

POINTU.

Consens-tu à ce que je dise pareille chose.

SUZANNE.

Si j'y consens! il n'est pas besoin qu'ils connaissent les liens qui nous attachent l'un à l'autre.

POINTU.

Tu as raison.

SUZANNE.

Vas-y donc, que tardes-tu? Accuse d'infamie l'auteur de la chanson.

POINTU.

Tu n'as pas besoin de me le recommander, je l'eusse fait sans ton conseil.

SUZANNE.

Mais reviens le plus tôt, parce que je serai ici dans une inquiétude affreuse, ta destinée est la mienne.

POINTU.

A tantôt ma bonne. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

SUZANNE, *seule.*

N'aurai-je donc jamais de repos? les calamités m'assiégeront-elles sans cesse? A peine échappé d'un revers, qu'un nouveau vient toujours m'accabler, et Dieu sait quelle sera pour moi la fin de cette journée. Ce matin des créanciers, maintenant une chanson, il faut un courage sans bornes pour résister à tout cela. Mais, voyons cette chanson, que dit-elle? Je ne l'ai pas encore bien examinée. Où l'ai-je donc mise? (*La voyant sur la table.*) Ah! la voici. (*Elle s'assied et l'examine.*) Je connais cet air-là... Tâchons de nous le rappeller. (*Elle fredonne.*) Je loge au quatrième étage... C'est cela même. Essayons d'en chanter quelque chose... Le premier couplet ne m'intéresse pas;... le second me paraît mieux.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*
Je n'aime point le mariage,
Ce lien trop etroit me fait peur ;
Garçon, je sais dans mon ménage
Puiser le plus parfait bonheur.

Cela n'est pas si mal... voyons plus loin.

Souvent lorsqu'un désir me presse,
Je lui dis, lui tendant les bras :
Viens donc objet de ma tendresse,
Je veux jouir de tes appas.

Ma foi! si l'auteur avait été témoin oculaire de nos plaisirs, il ne pourrait les connaître mieux. Le quatrième parle de créanciers, je déteste pareille matière. Que dit le cinquième?

Nous faisons assez bon ménage,
Habitant le même quartier,
Nous buvons un mousseux breuvage
Au dépit de maint créancier.

Ma femme jamais n'est jalouse,
Librement je preuds mes ébats.

Ceci me paraît un peu outré, car, jalouse je le suis à l'excés.

Que de l'amour la chaîne est douce,
Je veux jouir de ses appas.

Je dois convenir que c'est assez bien. C'est méchant, mais ce qu'il dit est vrai. Je vois qu'il sera plus difficile de se soustraire à ses poursuites qu'à celles de la régence. Pour elle, elle croira ce que mon mari lui dira; mais pour lui, il ne s'en tiendra pas là. Même je crains, qu'à celui qui prendra cette affaire à cœur et voudra chercher à lui faire du tort, il ne fasse à son tour la chasse, vu que ce jeune homme retient tout autant le mal que le bien qu'on lui fait. (*On frappe à la porte.*) Qui serait-là. (*Elle va ouvrir.*)

SCÈNE XI.

SUZANNE, UN VALET.

LE VALET.

Madame, je voudrais parler à monsieur Pointu.

SUZANNE.

Mon mari est sorti et ne rentrera pas ce matin.

LE VALET.

Lui remettriez-vous bien ce billet?

SUZANNE, *le prenant.*

De qui est-il ?

LE VALET.

D'une personne qui a quelques enfans à élever et qui voudrait s'aboucher avec lui pour leur donner des leçons.

SUZANNE.

Ne pourriez-vous revenir un peu plus tard.

LE VALET.

Je reviendrai demain matin.

SUZANNE.

Venez à huit heures, vous le trouverez ici.

LE VALET.

C'est bon, madame. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

SUZANNE, *seule.*

Voilà des nouvelles plus agréables au moins. Des leçons, par ce moyen il y a de l'argent à gagner. Je voudrais déjà le voir rentré :... je le surprendrai agréablement... il sera content de moi lorsque je lui remettrai ce billet. Je vois que la fortune veut enfin nous favoriser. Au fait, mon mari a du talent, à ce qu'il dit, car moi je ne puis l'apprécier, je ne me connais pas en instruction ; il mérite l'intérêt qu'on lui porte.

SCÈNE XIII.

SUZANNE, POINTU.

SUZANNE.

Mon ami, on t'a demandé.

POINTU.

Qui ?

SUZANNE.

Oh ! ce n'est pas un créancier, il y a au contraire de l'argent à gagner.

POINTU.

Dis-moi qui ?

SUZANNE.

Un valet m'a remis ce billet. Tiens, lis.

POINTU.

(*Lisant bas.*) Veuillez-vous rendre ce soir à l'estaminet de... (*A part.*) suffit, j'en ai vu assez; je n'irai pas parce que le bourgeois de cette maison m'a cherché querelle pour avoir fait les yeux doux à sa femme. (*Haut.*) Qu'as-tu dit à cet homme?

SUZANNE.

Il viendra chercher la réponse demain matin. Qu'en dis-tu?

POINTU, *contrefaisant le fâché.*

Que c'est un piége qu'on me tend, on veut s'assurer si j'habite réellement avec toi.

SUZANNE.

Le penses-tu?

POINTU.

Je ne le vois que trop clairement.

SUZANNE, *à part.*

Changeons de conversation. (*Haut.*) Que t'a-t-on dit à la régence?

POINTU.

On m'a demandé si le bruit qui se propage en ville est vrai; j'ai répondu, non.

SUZANNE.

T'a-t-on cru?

POINTU.

Je le crois parbleu bien! Même on n'en a pas le moindre doute.

SUZANNE.

Et tu garderas ta place?

POINTU.

Il n'y a pas d'apparence de me l'ôter, je suis en faveur mieux que jamais. Entre autres nouvelles, j'en ai appris une qui m'a charmé.

SUZANNE.

Laquelle?

POINTU.

Tu sais que *Méphistophelès* nous, je dis nous parce qu'il y avait plusieurs de mes confréres, nous a traité, il n'y a pas longtemps, d'une manière ignominieuse,

qu'il nous a donné le beau titre de Fransquillon, eh bien ! il a changé d'opinion.

SUZANNE.

Changé !

POINTU.

Oui, à notre avantage.

SUZANNE.

Comment le sais-tu ?

POINTU.

Plusieurs lettres lui avaient été adressées à mon égard, il n'a pas voulu les insérer dans ses méchantes colonnes, et il vient enfin de les renvoyer toutes à l'auteur de la chanson.

SUZANNE.

C'est charmant cela.

POINTU.

Je ne m'attendais pas à ce trait de sa part, surtout qu'il nous avait attaqués d'une manière peu indulgente et nous ne nous attendions à rien moins, qu'à nous voir figurer à l'article des boutades. Je suis tenté de croire que lesa utorités s'en sont mêlées, puisqu'il n'a plus fait mention de nous.

SUZANNE.

Il est probable.

POINTU.

Si je ne redoutais les railleries, je lui écrirais pour l'en remercier.

SUZANNE.

Rien ne t'empêche de le faire.

POINTU.

Je le ferai demain.

SUZANNE.

Que je suis contente de voir que tout a tourné à notre avantage ! Tu ne me quitteras jamais, n'est-ce pas ? Embrasse-moi donc. *(Elle lui saute au cou.)* Tu ne m'aimes pas.

POINTU.

Si fait, beaucoup. Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète.

SUZANNE.

Quoi ?

POINTU.

C'est que, vois-tu, on m'a fait entendre : si vous habitiez avec une femme, ce serait impardonnable, mais que vous ayez une petite maîtresse en cachette, ce n'est rien, pourvu que le public n'en soit pas mêlé.

SUZANNE.

Eh bien ! que veux-tu dire par-là ?

POINTU.

Que j'en ai conclu, qu'il est prudent que nous nous séparions momentanément.

SUZANNE, *se fâchant.*

Nous séparer !.. nous séparer !.. dis donc, est-ce moi qui t'ai séduit, t'ai-je demandé à demeurer avec toi ?

POINTU.

Non, c'est moi.

SUZANNE.

Et tu oses me parler de séparation ?

POINTU.

Je le prétends.

SUZANNE.

Je ne le veux pas.

POINTU.

Je l'exige.

SUZANNE.

Elle n'aura pas lieu.

POINTU, *regardant les meubles.*

Il faudra faire le partage des meubles.

SUZANNE.

Je les briserai, je les pulvériserai plutôt.

POINTU.

Suzanne es-tu folle ? Je te dis que nous ne nous séparerons que momentanément, jusqu'à ce que le bruit occasioné par cette maudite chanson ait cessé.

AIR :

Il faut tromper ma chère
Pendant quelques instans,
D'un public trop sévère,

Les regards pénétrans.
Déjà l'on nous surveille,
A temps on doit agir ;
Et je vois qu'il s'éveille,
Il faut le rendormir.

SUZANNE.

Il faut une couche de vernis pour couvrir ta fourberie. Tu veux agir avec moi comme tu agis avec tout le monde, mais cette fois tu ne réussiras pas.

POINTU, *se fâchant.*

Sais-tu bien que tu m'ennuies!

SUZANNE.

Je ne le sais que trop, et tu crois peut-être que parce que je suis femme je ne me vengerai pas. Détrompe-toi, j'irai divulguer partout tes secrets les plus cachés, j'attesterai que tout ce qu'on dit de toi n'est que trop vrai.

POINTU, *à part.*

Elle est capable de le faire, il faut l'en empêcher. (*Haut.*) Tu perds la tête; si je parais vouloir te quitter pour quelques jours, ce n'est que parce qu'il y a nécessité absolue. Nous louerons un quartier non loin d'ici, ce logement-ci je ne le garderai que pour la forme, et, le soir, je viendrai épancher dans ton sein le chagrin que m'aura causé ton absence.

SUZANNE, *se radoucissant.*

Qui me sera garant de tes paroles?

POINTU.

Mes effets que tu peux emporter.

SUZANNE.

Tu n'en a plus.

POINTU.

Ma foi de professeur et les obligations que je t'ai, suffisent pour m'attacher éternellement à toi.

SUZANNE.

Soit, j'y consens.

ENSEMBLE.

AIR :

Puisque le besoin nous y force
Séparons-nous pour quelque temps ;
Mais entre nous point de divorce
Tu m'aimeras, je le prétends.
Tous les jours, après le spectacle,
Je viendrai te) donner le bras,
Tu viendras me)
Vers notre asile, sans obstacle,
Alors (je conduirai tes) pas.
(tu conduiras mes)

FIN.

ERRATA.

A la première page de la préface de cette pièce, ligne 10, il y a : *si, heureusement pour eux, ne m'eut indiqué*, etc.; lisez : *si, heureusement pour eux*, UN AMI *ne m'eût indiqué*, etc.



CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Depuis le 1er janvier 1835, il paraît régulièrement une pièce de théâtre toutes les semaines. Le prix de chacune est de 25 cmes, pris au bureau ; de 27 cmes, portées à domicile ; et de 35 cmes, envoyées *franco* dans les provinces.

Les pièces suivantes ont paru en 1835.

1 Pinto, etc., com.
2 L'Ambitieux, c.
3 Frétillon, etc. v.
4 Le Ramoneur, v.
5 Gustave III, opér.
6 Latude, drame.
7 La fille de l'Avare.
8 La Lectrice, vaud.
9 Le Chalet, opéra.
10 Le Tapissier, com.
11 La Juive, opéra.
12 L'ami Grandet, c.
13 La Nonne sangl.te
14 Les Pages de Bass.
15 Être aimé, etc. v.
16 Chatterton, drame
17 Glenarvon, drame
18 Le cheval de br.
19 Angelo, drame.
20 Les gants jaunes.
21 L'Italienne à Alger
22 Ferdinand Alvarez
23 La traite des Noirs
24 Jeanne de Flandre
25 Une camarade, etc
26 Une Chaumière, v.
27 Don Juan, opéra.
28 Mathilde, etc. v.
29 L'ombre du Mari.
30 Le Porte-Faix, op.
31 Ango, drame.
32 Karl, etc. drame.
33 Discrétion, vaud.
34 Est-ce un rêve, v.
35 Dominique, etc.
36 Jacques II, drame
37 Ma Femme, etc.
38 La berline de l'ém.
39 Clotilde, drame.
40 Les deux Reines.
41 Les Boudeurs.
42 Un roi en vacances
43 Cornaro, parodie.
44 Don Juan d'Autе.
45 Le pauvre Jacques
46 Le Gueux de mer.
47 Plus de Jeudi, v.
48 Émile Laroncière.
49 Jeanne Vaubernier
50 Charles VII, dr.
51 Madelon Friquet.
52 Margte de Quélus.
Il y a 16 Ans.—Le Tartufe, Robert-le-Diable

RÉPERTOIRE

DE LA

SCÈNE FRANÇAISE.

NIZZIDA,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. EUGÈNE MARCHAND.

BRUXELLES:
J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,
RUE DES PIERRES, N° 46.
GERUZET, LIBRAIRE, RUE DES ÉPERONNIERS.

—

1840



NIZZIDA,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS.

IMPRIMERIE DE J. A. LELONG,
RUE DES PIERRES, 46.

NIZZIDA,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

M. EUGÈNE MARCHAND.



BRUXELLES,

J.-A. LELONG, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES PIERRES, N° 46.

—

1840



PERSONNAGES.

LADISLAS, roi de Naples et de Hongrie.
VARGIANI, pêcheur.
LÉONARDO.
ORALLA.
RUGIANO.
NIZZIDA.
LÉONORA.
THÉAGINE, mère de Vargiani.
UN HOMME.
RELIGIEUSES.
JEUNES PÊCHEURS, JEUNES FILLES.
HOMMES D'ARMES.

A Naples. — 1414.

I.

LE SOIR DES NOCES.

PERSONNAGES.

LADISLAS.
VARGIANI.
LÉONARDO.
ORALLA.
RUGIANO.
NIZZIDA.
THÉAGINE.
UN HOMME.
JEUNES FILLES, JEUNES PÊCHEURS DE NAPLES.

NIZZIDA,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTE I.

Au bord de la mer. — A droite, la maison du pêcheur Vargiani; à gauche, des arbres. Au fond, le Golfe de Naples. On découvre dans le lointain, le mont Vésuve et d'autres montagnes qui ferment le tableau.

SCENE Ire.

LADISLAS, *en manteau*, UN HOMME.

(*La maison de Vargiani est fermée; un banc de pierre est près de la porte et des filets sont suspendus aux arbres. — Le jour baisse. On voit fumer le Vésuve. — Ladislas et l'Homme arrivent par le fond, à droite.*)

L'HOMME.

Oui, monseigneur, ils sont sous les arbres, là-bas;
Autour du mai de noce ils prennent leurs ébats.

LADISLAS.

Quoi?... ce Vargiani...

L'HOMME.

Seigneur, il se marie
Avec la Nizzida.

LADISLAS.

Lui?...

L'HOMME.

Par sainte Marie!
Je dis vrai.

LADISLAS, *brusquement.*

C'est assez!

(*Lui jetant une bourse.*)

Allez, voilà pour vous.

L'HOMME.

Dieu garde monseigneur.

(*Il sort à gauche.*)

SCENE II.

LADISLAS, *seul.*

Il est donc son époux !
Lui, ce Vargiani, l'époux de cette femme,
Dont l'apparition fit renaître en mon âme
Un sentiment profond que je croyais éteint,
L'amour ! — cet amour pur, cet amour enfantin,
Plein de fécilité, qu'à seize ans l'on éprouve:
Au fond d'un cœur blasé, cet amour se retrouve !
Nizzida ! Nizzida ! souvenir qui me suit ;
Penser de chaque jour, rêve de chaque nuit !
Je ne vois plus rien qu'elle, et je n'entends plus [qu'elle;
Partout, depuis six jours, son image si belle
Me suit comme mon ombre et se montre en tous [lieux;
Je la vois toujours, là, debout devant mes yeux...
Et lui, lui, son époux !—Mais, après tout, qu'im- [porte?
Je suis le maître, ici : ne puis-je faire en sorte
Que, malgré le lien qui les unit tous deux,
Nizzida soit à moi ? — Je l'aime et je la veux.
Il faut qu'avant demain cette enfant m'appartien- [ne ;
Par la ruse ou la force il faut que je l'obtienne !

(*Il appelle à droite.*)

Messeigneurs !... messeigneurs, avancez donc ici!

SCENE III.

LADISLAS, ORALLA, RUGIANO.

ORALLA.

Nous attendions votre ordre.

LADISLAS.

Or, écoutez ceci :

(*Indiquant la maison de Vargiani.*)

Ce logis est celui qu'habite notre belle ;
Dès ce soir, à tout prix, il faut s'emparer d'elle
Et l'emmener sans bruit, sur le premier bateau.

(*A Oralla.*)

Nous la déposerons, comte, à votre château.
C'est un lieu sûr, discret ; un mystérieux gîte.
— Surtout, que tout cela s'exécute au plus vite ;
Le plus petit retard me serait douloureux :
On est impatient quand on est amoureux,
Et j'aime cette enfant. Ce que je sens pour elle,
C'est de la passion, c'est une ardeur réelle ;
Ce n'est pas seulement un caprice d'un jour,
Mais un amour puissant comme un premier amour!

RUGIANO.

Eh ! quoi ?... monseigneur, vous qui, dans votre [jeune âge,
Pour les dames de cour étiez presque sauvage,
— Hors pour Léonora, — maintenant vous voici
Subjugué par les yeux d'une vassale, ici ?

LADISLAS.

Je ne me connais plus. Depuis que je l'ai vue,
D'idée et de raison ma tête est dépourvue...
Jamais femme sur moi n'a produit tant d'effet.
— Le jour où j'aperçus cet ange si parfait,
Il me sembla qu'un songe abusait ma paupière.

(*Indiquant le banc.*)

Tenez, elle était là, sur ce siége de pierre,

Auprès de sa famille, — un jeune homme, un
[vieillard, —
D'elle je ne pouvais détacher mon regard.
Je me tenais caché, là, derrière un tronc d'arbre,
Immobile, muet, comme un homme de marbre,
Absorbé tout entier par l'admiration,
Prêt à m'agenouiller en adoration.
Je l'entendais parler, je la voyais sourire...
Ce que je ressentais, je ne saurais le dire;
Elle avait dans la voix quelque charme puissant,
Qui faisait dans mon cœur bouillonner tout mon
ORALLA. [sang.
Monseigneur, monseigneur, vous aimez comme
[on aime
Quand on a dix-huit ans, — c'est, pardieu! tout de
LADISLAS. [même.
Et comme à dix-huit ans, encor, je suis jaloux.
RUGIANO.
Vous, monseigneur, jaloux?... de qui?...
LADISLAS.
De son époux.
RUGIANO.
Elle n'est donc plus libre?
LADISLAS.
On vient de me l'apprendre;
C'est pour cela qu'il faut au plus vite la prendre;
Il en est temps encor; ce n'est que d'aujourd'hui
Qu'elle a donné sa main.
ORALLA.
Mais quel est donc celui
Qui vous ose enlever tout-à-coup cette femme,
Sans craindre qu'à Satan nous envoyions son âme?
LADISLAS.
Je l'ai vu... ce n'est rien... un rustre... un malheu-
[reux,

Qui, depuis fort longtemps, ose en être amoureux;
Mais, moi, je ne veux pas qu'une femme adorable
Végète sous un toit obscur et misérable,
Et consacre ses nuits aux plaisirs d'un pêcheur,
Tandis qu'un souverain l'aime du fond du cœur.
Pour vivre sous le chaume, elle est trop belle fille!
Je veux qu'au premier rang, à ma cour, elle brille,
Et que son nom aimé soit entouré d'honneurs,
Et que vous tous, barons, marquis, ducs, grands
[seigneurs,
Veniez à son lever lui rendre vos hommages,
Comme l'on fait partout, suivant les vieux usages,
Pour la reine et le roi.

RUGIANO *et* ORALLA, *s'inclinant.*

Tout ce qu'il vous plaira.

LADISLAS.

Tout est donc convenu. Sitôt qu'arrivera
Le couple, messeigneurs, nous saisissons la belle
Et nous nous éloignons par la mer avec elle;
C'est le plus sûr chemin, car il ne garde pas,
Comme ceux de la terre, un long tracé de pas.

ORALLA.

Quand vous possèderez cette nouvelle amante,
Et qu'au royal manoir brillera la charmante,
Que ferez-vous, seigneur, de la Léonora?

LADISLAS.

Je ne veux plus la voir. — Pardieu! la belle aura
Des couvents à son choix. — Ou bien, si bon vous
[semble,
Vous irez quelque part vous établir ensemble.
(*D'un ton moqueur.*)
Je sais que vous l'aimez d'un ineffable amour
Et que, depuis longtemps, vous lui faites la cour!

ORALLA, *un peu déconcerté.*

Pour elle... je suis loin... d'avoir la moindre haine;

Mais celle qui joua le rôle d'une reine
Et vécut si longtemps sous un royal manteau,
Ne voudrait pas mourir dans mon humble château.

LADISLAS.

Alors, dans un couvent, qu'elle aille en pénitence.

RUGIANO.

Mieux vaut encor, je crois, qu'elle aille à la po-
Elle se vengera... c'est un serpent maudit. [tence.

LADISLAS, *vivement et sévèrement.*

Comte Rugiano! ce que vous avez dit
Ne vous honore point. Vous haïssez la dame,
Mais ce n'est pas ainsi qu'on parle d'une femme.
D'ailleurs, je ne veux point recevoir de conseils,
Et vous trouve hardi d'en donner de pareils!
Messeigneurs conseillers, lorsqu'un roi vous écoute
Et suit tous vos avis, je sais ce qu'il en coûte!
Souvent, pour satisfaire à vos ambitions,
Vous lui poussez la main aux viles actions;
Et quand s'est accompli votre projet sinistre,
Le roi supporte seul la faute du ministre.

(*Il se fait un moment de silence. Rugiano passe lentement derrière Ladislas et remonte quelques pas vers le fond, en faisant un geste de dépit.*)

ORALLA.

Cependant, monseigneur, craignez Léonora;
C'est une femme fière, elle se vengera.

LADISLAS.

Messeigneurs, messeigneurs, vous pensez, sur [mon âme,
Que je suis au dessous d'une haine de femme!

ORALLA.

Elles sont quelquefois plus à craindre que nous.
Je connais à la cour, les minois les plus doux
A qui, pour se venger, tous les moyens convien- [nent...

(*On entend en dehors, des chants qui se rapprochent peu-à peu.*)

LADISLAS.

Chut!... paix!... j'entends chanter... ce sont nos
[gens qui viennent.
Éloignons-nous un peu.— Nous reviendrons bien-
[tôt.

ORALLA, *à Rugiano, en remontant la scène.*

Venez, en attendant, préparer le bateau.

(*Ils sortent à droite.*)

SCENE IV.

VARGIANI, NIZZIDA, LÉONARDO, THÉAGINE, LA NOCE.

(*La noce entre en scène par le côté gauche. Vargiani et Nizzida en robe blanche, le bouquet de mariée au côté, paraissent les premiers; viennent ensuite plusieurs couples de jeunes gens en habits de fête. Léonardo et Théagine ferment la marche. Arrivés au milieu du théâtre, les jeunes gens forment un rond et tournent autour des nouveaux mariés, en chantant. Théagine et Léonardo viennent se placer à gauche, sur l'avant-scène. — Il fait nuit.*)

CHOEUR, *des jeunes gens.*

Le temps qui fuit sans cesse,
Emporte nos beaux jours;
Aimons dans la jeunesse,
Aimons, aimons toujours!
Tout disparaît, tout tombe
Dans la nuit du passé;
De la vie à la tombe
On a bientôt passé.
— Le temps qui fuit sans cesse,
Emporte nos beaux jours;
Aimons dans la jeunesse,
Aimons, aimons toujours!

LÉONARDO, *à Théagine.*

Voyez, qu'ils sont heureux! Voyez, ces folles têtes!

THÉAGINE.

Il n'est pas chez les rois d'aussi joyeuses fêtes.

LES JEUNES FILLES.

La rose la plus rose
Ne brille pas longtemps,
Si chaque jour n'arrose
La reine du printemps.
Les gouttes d'eau nouvelles,
Pleurs du matin si doux,
Sont, pour la fleur des belles,
Ce qu'est l'amour pour nous.
— Le temps qui fuit sans cesse,
Emporte nos beaux jours;
Aimons dans la jeunesse,
Aimons, aimons toujours!

LES JEUNES HOMMES.

Au front de ses archanges,
Dieu mit l'éclat du jour,
Mais, ici-bas, nos anges
Ont, pour briller, l'amour.
L'amour! céleste flamme,
Ravissante liqueur,
Qui nous enivre l'âme
Et réchauffe le cœur.
—Le temps qui fuit sans cesse,
Emporte nos beaux jours;
Aimons dans la jeunesse,
Aimons, aimons toujours!

TOUS.

Puisque le ciel efface
Toute chose à jamais;
Puisque tout ce qui passe
Est perdu désormais;
Puisque tout vent qui roule
Nous emporte au désert;
Puisque tout flot qui coule

Doit tomber à la mer ;
Puisque le temps, sans cesse,
Emporte nos beaux jours,
Aimons dans la jeunesse,
Aimons, aimons toujours !

(*On entend dans l'éloignement la cloche du couvre-feu.*)

LÉONARDO.

Mes enfans, c'est assez de jeu pour aujourd'hui ;
Voici le couvre-feu, retirez-vous sans bruit.
Demain, vous reprendrez vos jeux et votre danse.

(*Deux jeunes filles donnent la main à Nizzida et la conduisent jusqu'à la porte de la maison de Vargiani. Théagine en ouvre la porte. Nizzida, après avoir salué ses compagnes, entre avec Théagine.*)

UNE JEUNE FILLE, *à son amant.*

Ce sera bientôt nous !...

LE JEUNE HOMME.

C'est ma seule espérance.

LES JEUNES GENS.

Adieu ! Vargiani.

VARGIANI.

Mes bons amis, adieu !
Demain, revenez tous m'attendre dans ce lieu.

TOUS.

Nous n'y manquerons pas.

PREMIER JEUNE HOMME, *lui montrant le ciel.*

Vois-tu, la lune brille...

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

C'est la lune de miel !...

VARGIANI.

Bientôt, pour vous, ma fille.

(*Les jeunes gens s'éloignent en riant et en chantant.*)

TOUS, *à demi-voix.*

Le temps qui fuit sans cesse,

Emporte nos beaux jours ;
Aimons dans la jeunesse,
Aimons, aimons toujours !
(*Ils sortent à gauche.*)

SCENE V.

LÉONARDO, VARGIANI, *puis* NIZZIDA.

LÉONARDO.

Eh bien ? Vargiani, voilà donc tous tes vœux
Réalisés, enfin.

VARGIANI.

Oh ! je suis bien heureux !

LÉONARDO.

Tu la chéris donc bien, ta Nizzida ?...

VARGIANI.

Je l'aime,
Ou plutôt, je l'adore ainsi que Dieu.

LÉONARDO, *souriant.*

Blasphême !

VARGIANI.

C'est mon idole, à moi ! mon ange ! mon bonheur !
Je l'aime, enfin, autant que peut aimer un cœur.
Mais, vous le savez bien. Dans notre premier âge,
Nous vous avons souvent parlé de mariage.

NIZZIDA, *sortant de la maison sur les derniers mots de Vargiani.*

Et nous sommes unis !...
(*Elle n'a plus son bouquet de mariée ; ses cheveux sont dénoués sur son épaule.*)

VARGIANI, *lui tendant la main.*

Un ange prend mes jours
Et me donne les siens.

LÉONARDO.

Ils seront beaux toujours :
De bonheur et de paix le ciel vous environne.

—Oh ! mes pauvres enfans ! puisqu'enfin Dieu [couronne
Votre ineffable amour, et vous ouvre un chemin
Où vous allez marcher en vous tenant la main,
Ecoutez : — Nizzida, ceci c'est ton histoire,
Il faut à tout jamais en garder la mémoire ;
Je vais te rappeler comment je te trouvai,
Afin que dans ton cœur ce fait soit mieux gravé.
(*Vargiani et Nizzida se rapprochent de Léonardo; la jeune femme s'appuie sur l'épaule de son mari.—Ils écoutent.*)

LÉONARDO.

C'était un soir d'été. La mer était tranquille,
Nos filets repliés, nous regagnions la ville,
Joyeux et satisfaits de la pêche du jour,
Et n'aspirant à rien qu'au sommeil du retour.
— Oh ! mes enfans, c'était une belle soirée !
Par le vent le plus doux la mer était moirée ;
Et le soleil couchant qui rougissait les airs,
Semblait un grand brasier s'éteignant dans les [mers !
On le voyait glisser sur la pente des nues
Et tomber lentement aux plages inconnues,
Colorant l'occident d'un long ruban de feu.
On croyait voir briller l'auréole de Dieu,
Et le ciel s'entr'ouvrir sur un immense abime !
Moi, pour mieux admirer ce spectacle sublime,
J'avais été m'asseoir sur l'avant du bateau,
Contemplant tour-à-tour, le ciel, la terre et l'eau.
Mais, tandis que, les yeux sur cette mer sans va- [gues,
J'abandonnais mon cœur à mille pensers vagues,
Je me sentis trembler, ébranlé par un choc,
Comme si notre barque eût donné sur le roc.
Un canot, que la brise éloignait du rivage,

Avait heurté du bout notre nef au passage ;
Et, là, dans ce canot sans voile, sans nocher,
Qui courait se briser sur le premier rocher,
Un enfant nouveau-né sommeillait sur les planches,
Recouvert à demi de quelques nippes blanches...
Cet enfant, Nizzida, cet enfant, c'était toi :
Quand tu rouvris les yeux nous étions sous mon toit.
Tu te pris à pleurer. D'une voix faiblissante
Tu semblais appeler une mamelle absente ;
Tu demandais du lait, je n'avais que du pain...
Je ne pouvais donc rien pour apaiser ta faim !
Il fallait, pour calmer tes souffrances amères,
Choisir une nourrice entre nos jeunes mères.
Théagine venait de mettre un fils au jour ;
Je fus lui demander son lait et son amour
Pour ma fille adoptive. — Elle te prit, ravie,
Comme à Vargiani te fit boire la vie,
Et voulût, par ses soins, nourrir et conserver
Des jours que j'avais eu le bonheur de sauver.
Et puis, lorsqu'il fallût, pour laver l'anathème,
Répandre sur ton front l'eau sainte du baptême
Et te choisir un nom, elle encor décida
Que l'on t'appellerait du nom de Nizzida.
— Depuis, elle veilla toujours sur ton enfance
Et, comme si son flanc t'eût donné la naissance,
Partagea son amour entre son fils et toi :
— Enfin, tu lui dois plus, mille fois plus qu'à moi.

NIZZIDA.

Je vous dois, à tous deux, chaque jour de ma vie :
Par vous je fus sauvée et par elle nourrie...
Oh ! que le ciel vous rende en bénédictions
Ce que vous avez fait de saintes actions,
En recueillant chez vous cet enfant du mystère
Qui ne connaît que vous de parens sur la terre.

LÉONARDO.

Ce que nous avons fait, c'était notre devoir ;
Ce que le ciel envoie il faut le recevoir.

NIZZIDA.

Je ne vous en dois pas moins de reconnaissance.

VARGIANI.

N'est-il aucun écrit indiquant sa naissance ?
N'avez-vous rien trouvé ?

LÉONARDO, *tirant une petite croix avec un cordon.*

Si... cette croix de fer,
Que l'un de nous faillit laisser choir dans la mer.

NIZZIDA.

Oh ! donnez. — Cette croix, c'est ma mère, sans
Qui l'a mit sur mon cœur... [doute,

LÉONARDO, *la lui donnant.*

Peut-être. — Mais, écoute :
Garde bien cet objet, il pourra te servir
A retrouver le nom qu'on t'a voulu ravir.
Qui sait ? — Peut-être es-tu d'une illustre nais-
Le nom de tes parens... [sance,

NIZZIDA.

Si d'eux j'ai connaissance,
Ils ne passeront pas avant vous dans mon cœur ;
Je leur dois le jour, mais à vous...

LÉONARDO.

Quoi ?

VARGIANI *et* NIZZIDA.

Le bonheur.

LÉONARDO.

Votre bonheur, enfans ! c'est le mien, c'est ma joie.
Pour que je sois content, il faut que je vous voie
Plus satisfaits que moi. — Je vous ai vus tous deux
Commencer dans ce monde un chemin hasardeux;
Mêlant vos heureux jours, dès votre adolescence,
Vous éprouviez d'amour la douce effervescence...

Vous vous aimiez, — d'abord comme un frère et
[sa sœur ;
Plus tard, un autre amour calme et plein de dou-
[ceur,
Sans chasser le premier, descendit dans vos âmes
Et couva vos deux cœurs sous ses ailes de flam-
[mes !...
— Enfans, aimez-vous bien toujours comme cela,
Soyez toujours unis ainsi que vous voilà !
(*A Nizzida.*)
Ma fille, tu seras aimante et généreuse.
(*A Vargiani.*)
Toi, mon Vargiani, sache la rendre heureuse.
Le ciel me confia cet ange abandonné,
Et moi je te remets ce que Dieu m'a donné.
C'est un trésor sacré qu'en tes mains je dépose !
Pour tout son avenir, sur toi je me repose ;
Songe que tu juras de protéger ses jours,
De n'aimer jamais qu'elle et de l'aimer toujours !
VARGIANI, *montrant le Vésuve.*
Léonard, voyez-vous cette sombre montagne
Dont le sommet de flamme éclaire la campagne ?
Voyez-vous s'échapper cette gerbe de feu
Qui semble s'élever jusqu'au trône de Dieu ?
Parfois, ce grand volcan, éternelle fournaise,
Après de grands éclats pour quelque temps s'apaise,
Mais, ne s'éteint jamais. Le feu qui reste au fond
Couve, non moins ardent, sous l'abîme profond.
C'est ainsi qu'est l'amour que Dieu me mit dans
[l'âme ;
C'est un autre volcan qui jette aussi sa flamme,
Brasier, qui fait bouillir mes veines de vingt ans,
Qui brûle avec ardeur et brûlera longtemps !
L'amour ! — C'est le seul bien que le pauvre possède
Et que jamais son cœur à ses maîtres ne cède ;

C'est notre seul trésor ; c'est la plus belle fleur
Qui jette son parfum, dans le champ du malheur !
Lorsque Dieu nous créa par sa toute-puissance,
Il nous donna le corps pour sentir la souffrance,
Et l'âme pour aimer ! — L'amour, ce don du ciel,
Ce baume qui du cœur anéantit le fiel ;
Ce sentiment inné qui fait vivre ou qui tue,
Et ferait palpiter une froide statue,
Ce feu divin, en moi jamais ne s'éteindra,
Tant que battra mon cœur, mon cœur le contiendra!

LÉONARDO.

C'est bien, Vargiani ; je t'aime et je t'estime.
Ton père fut pour moi l'ami le plus intime ;
J'ai bien pleuré sa perte à ses derniers momens,
Mais je retrouve en toi les nobles sentiments
Que j'honorais en lui. — Tu portes sa belle âme
Et feras comme lui le bonheur de ta femme...
— Mais, j'y songe... il est tard et bien temps de
Il faut nous séparer. [partir.

VARGIANI.

Je ne puis consentir
A ce que vous partiez seul par cette nuit sombre.
Le chemin est glissant et dangereux dans l'ombre;
Je veux vous reconduire.

LÉONARDO.

Eh bien ! soit ! j'y consens :
Ton bras pourra m'aider à porter mes vieux ans.
(*Embrassant Nizzida.*)
Adieu, ma belle enfant.

NIZZIDA.

Dieu vous garde, bon père.
Vous reviendrez demain, n'est-ce pas ?

LÉONARDO.

Je l'espère.

SCENE VI.

LES MÊMES, THÉAGINE.

THÉAGINE, *à Léonardo, du seuil de la porte.*
A demain.

LÉONARDO, *lui faisant un signe d'adieu.*
A demain.

VARGIANI.
Mère, en quelques instans
Je serai de retour.

THÉAGINE.
Va, mon fils, je t'attends.

(*Vargiani prend le bras de Léonardo, et tous deux sortent à gauche.*)

SCENE VII.

NIZZIDA, THÉAGINE.

THÉAGINE.
En attendant qu'il vienne, asseyons-nous, ma fille.

(*Elles vont s'asseoir sur le banc près de la porte de la maison. Depuis quelque temps, Nizzida est devenue mélancolique, rêveuse. — La nuit est très-sombre.*)

Tiens, vois-tu le volcan qui s'allume et qui brille?...
On dirait de l'enfer qui dégorge là-bas !...
Regarde, mon enfant ! — Mais, tu n'écoutes pas,
Qu'as-tu donc ?

NIZZIDA.
Je ne sais. Je me sens tout émue...
Un noir pressentiment m'agite, me remue...
Il me semble qu'il va m'arriver un malheur !

THÉAGINE.
Un malheur?... près de moi ?... — Pourquoi cette
[frayeur ?

NIZZIDA.

Je ne sais.

THÉAGINE.

Mon enfant, chasse cette chimère.

NIZZIDA.

Théagine !

THÉAGINE.

Eh bien ! quoi ?

NIZZIDA.

Je voudrais voir ma mère...
— Si je savais son nom !

THÉAGINE.

Je le voudrais pour toi,
Mais ta mère qui t'aime, ô mon enfant ! c'est moi.

NIZZIDA.

Il en est une encor, qui, peut-être, à cette heure
Se rappelle sa fille et dans l'ombre me pleure !...
Celle qui me porta si longtemps dans son flanc;
Celle qui fit couler dans mes veines son sang ;
Celle, enfin, qui souffrit en me donnant la vie,
Et de qui la tendresse, hélas ! me fut ravie
Avant que ma main faible ait pu la caresser ;
Oh ! je voudrais la voir, je voudrais l'embrasser !
(*Ladislas, Oralla et Rugiano paraissent au fond, à droite.*)

THÉAGINE.

Espère, mon enfant ! tu la verras peut-être :
Prie, afin que le ciel te la fasse connaître,
Et...

NIZZIDA, *l'enterrompant.*

Voyez, qui vient là !...

THÉAGINE.

Des étrangers.

NIZZIDA.

J'ai peur !

THÉAGINE.

Chasse donc loin de toi ce vertige trompeur.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LADISLAS, ORALLA, RUGIANO.

THÉAGINE, *se levant.*

Soyez les bien-venus.

(*A Ladislas.*)

Que vous faut-il, messire?

LADISLAS, *brusquement.*

Il me faut cet enfant!

(*Il indique Nizzida.*)

THÉAGINE.

Maître, veuillez redire
Ce que vous avez dit?

LADISLAS.

N'as-tu pas entendu?...
Il me faut cet enfant; cette fois, comprends-tu?

THÉAGINE.

Qu'osez-vous demander?...

LADISLAS, *impérieux.*

Il me faut cette femme!

THÉAGINE.

Maître! si vous veniez me demander mon âme,
Peut-être l'auriez-vous, pour la vendre à Satan;
Mais vous donner ma fille, oh! non, jamais!

(*Bas à Nizzida.*)

Va-t'en!

(*Nizzida reste immobile, colée contre Théagine.*)

Elle est tout mon espoir. Le ciel me l'a donnée,
Quand des parens sans cœur l'avaient abandon-
Ne me l'enlevez pas, seigneur; laissez-la moi, [née;
Et je prierai pour vous.

LADISLAS.

Il me la faut, tais-toi!

THÉAGINE.

Par grâce !

LADISLAS.

Non, je veux...

THÉAGINE *et* NIZZIDA.

Pitié ! pitié !

LADISLAS.

Silence !

THÉAGINE, *suppliant.*

Ne me ravissez pas ce trésor d'innocence !

LADISLAS.

Femme, retire-toi !

(*Il veut s'approcher de Nizzida, mais Théagine l'arrête.*)

THÉAGINE, *terrible.*

Vous n'y toucherez pas !
Malheur ! malheur à vous, si vous faites un pas!
—Ah ! vous jouez le tigre ? — Eh bien ! je suis [l'hyène;
Que celui de vous tous qui veut l'enlever vienne :
Nous verrons s'il pourra m'arracher mon enfant !

NIZZIDA.

O mon Dieu !

THÉAGINE, *à Nizzida.*

Ne crains riens, ta mère te défend.

LADISLAS.

Main-forte, messeigneurs.

RUGIANO *et* ORALLA.

Qui ? nous?... contre des femmes?...

LADISLAS.

Il le faut... aidez-moi !

(*Les seigneurs s'avancent; Théagine prend Nizzida dans ses bras.*)

THÉAGINE.

Je vous défie, infâmes !

Pour serrer mon enfant, mes deux bras sont de fer,
Et j'ai le ciel pour moi, si vous avez l'enfer !
(*Lutte.*)

LADISLAS.

Femme, cède et tais-toi !

THÉAGINE.

Jamais ! jamais !

NIZZIDA, *éperdue.*

Ma mère,
Mon Dieu... défendez-moi !

THÉAGINE, *défendant Nizzida.*

Misérables, arrière !

LADISLAS.

Silence !

THÉAGINE *et* NIZZIDA.

Du secours !

LADISLAS.

Taisez-vous ! taisez-vous !

THÉAGINE.

A moi !

NIZZIDA, *se sentant enlever.*

Vargiani !

LADISLAS.

Silence !

RUGIANO, *enlevant Nizzida des bras de Théagine.*

Elle est à nous !
(*Il l'entraîne à droite aidé d'Oralla.*)

NIZZIDA.

A moi ! ma mère, à moi !

THÉAGINE, *bondissant.*

Oh ! le tigre a sa proie!...
(*Lasdislas la contient.*)
Arrière donc, démon ! arrière ! ou je te broie...
— Il me faut mon enfant...

LADISLAS, *la retenant.*

Arrête...

THÉAGINE, *se débattant.*

Laisse-moi.

NIZZIDA, *en dehors.*

Vargiani !... ma mère!...

THÉAGINE, *éperdue.*

Oh ! du secours !

LADISLAS.

Tais-toi!

THÉAGINE.

Sauvez-là !... du secours !...

LADISLAS, *levant son poignard.*

Tu te tairas, peut-être.

THÉAGINE, *reculant.*

Tu ne l'oseras pas !...

(*Ladislas la frappe et s'enfuit.*)

Ah !... misérable... traître !

(*Elle tombe sur le seuil de la porte.—En ce moment, le Vésuve jette de grandes flammes dont les lueurs éclairent la scène.*)

SCENE IX.

VARGIANI, THÉAGINE.

VARGIANI, *paraissant à gauche.*

Il m'a semblé, là-bas, que j'entendais des cris...

(*Il appelle.*)

Ma mère !... Nizzida !...

THÉAGINE, *d'une voix faible.*

Vargiani... mon fils...

VARGIANI.

Oh ! que vois-je ?... Grand Dieu ! ma mère assas-
[sinée !...

(*Il appelle encore.*)

Nizzida !... Nizzida !...

THÉAGINE.

Las ! ils l'ont entraînée
Ta Nizzida !...

VARGIANI.

O ciel !... mais qui ?

THÉAGINE.

Là-bas... là-bas...
Il en est temps encor, cours arrêter leurs pas.

VARGIANI, *s'élançant à droite pour sortir.*

Oh! les démons! il faut qu'à mes pieds je les foule...
Je vais...

(*Il fait quelques pas, puis s'arrête et revient précipitamment vers sa mère qu'il soulève dans ses bras.*)

Mais tout ce sang... mais tout ce sang qui coule!...

THÉAGINE.

Ne songe pas à moi, mon enfant... Oh ! va... cours!

VARGIANI, *troublé.*

Que faire ?

THÉAGINE.

La sauver.

NIZZIDA, *en dehors.— Voix éloignée.*

Au secours ! au secours !

VARGIANI.

O ciel !

THÉAGINE.

Écoute...

NIZZIDA, *plus loin.*

A moi, Vargiani !

VARGIANI.

C'est elle !

THÉAGINE.

L'entends-tu ? l'entends-tu ?...

VARGIANI, *égaré.*

C'est sa voix...

THÉAGINE.

Qui t'appelle.

VARGIANI.

O mon Dieu !

THÉAGINE.

Malheureux ! va donc la secourir !

VARGIANI.

Et vous, ma mère... vous ?

THÉAGINE.

Ah ! laisse-moi mourir !

VARGIANI.

Mourir... mourir... oh ! non. — C'est horrible ! —
[Que faire ?...

THÉAGINE.

Il est déjà trop tard.

VARGIANI, *désespéré.*

Oh ! ma mère ! ma mère !
Je vous sauve, du moins...

THÉAGINE, *mourant.*

Mon dernier jour a lui;
Tout est fini, mon fils. — Mais je connais celui
Qui te prive de mère et t'arrache ta femme...
Je l'avais déjà vu.

VARGIANI.

Son nom ! son nom... l'infâme !

THÉAGINE, *avec effort.*

Venge-toi ! venge-moi !

VARGIANI.

Son nom !...

THÉAGINE, *à l'agonie.*

C'est... c'est...
(*Sa voix s'éteint dans un soupir.*)
Hélas !...
(*Elle tombe.*)

VARGIANI, *brisé.*

Oh! morte... et pas de nom!...

THÉAGINE, *se réveillant puis retombant tout-à-fait morte. — D'une voix strangulée.*

C'est le roi Ladislas.

FIN DU PREMIER ACTE.

II.

COLOMBE ET SERPENT.

PERSONNAGES.

LADISLAS.
ORALLA.
NIZZIDA.
LÉONORA.

ACTE II.

(Une salle gothique au palais de la Vicaria, à Naples. Au fond, une grande porte ogive, ouvrant par une portière, sur une galerie latérale. A droite, une autre porte. A gauche, une troisième porte basse et étroite. — Au milieu du théâtre, un fauteuil et quelques escabeaux.)

SCENE Ire.

ORALLA, LÉONORA.

(Ils entrent par la porte du fond.)

LÉONORA.

Et vous dites, seigneur, que cette jeune femme
Fut, cette nuit, ravie à sa mère ?

ORALLA.

Oui, madame.
La jeune fille est là, dans cet appartement.
(Il indique la porte à droite.)

LÉONORA.

Et le roi va venir la voir ?

ORALLA.

Dans un moment.

LÉONORA.

Pourquoi donc choisit-on cette chambre isolée
Pour cacher cette enfant comme en un mausolée ?
Ladislas voudrait-il me la cacher, à moi ?...

ORALLA.

Oui, madame, c'était l'ordre formel du roi ;
Il m'avait défendu de vous faire connaître
Ces nouvelles amours.

LÉONORA, *souriant.*

C'est pour cela, peut-être,
Que vous m'avez tout dit.

ORALLA.

Oh ! mais, Léonora,
J'espère que le roi jamais ne le saura !

LÉONORA, *à elle-même.*

Et moi, j'espère aussi !...

ORALLA.

Quoi donc?

LÉONORA.

Comte.

ORALLA.

Madame.

LÉONORA.

Hier, vous me disiez : Je damnerais mon âme
Pour votre bon plaisir.

ORALLA, *galamment.*

Je ne retracte rien.
Parlez, qu'exigez-vous ?

LÉONORA.

Un service.

ORALLA.

Fort bien.

LÉONORA.

Je veux voir cette enfant commise à votre garde.

ORALLA, *embarrassé.*

Mais si le roi venait ?...

LÉONORA.

Oh ! nous y prendrons garde
Et je me cacherai. — Refusez-vous ?

ORALLA.

Non, non.
Quand je devrais y perdre et ma tête et mon nom,
Je vous laisserai voir la belle prisonnière,
Puisque vous le voulez. En aucune manière
Je ne vous déplairai. — Venez.

(*Au moment où ils vont franchir la porte de droite, Oralla s'arrête et écoute du côté du fond.*)

ORALLA.

O ciel !... des pas...
C'est le roi.

LÉONORA.

Quoi, déjà ?...

ORALLA.

Ne l'entendez-vous pas ?
Il est là... Cachez-vous.

LÉONORA.

Mais, où donc?

ORALLA, *éperdu.*

Eh ! n'importe !

LÉONORA, *de même.*

Si je pouvais sortir !...
(*Courant à la porte basse.*)
Ah ! quelle est cette porte ?

ORALLA.

Un retrait ténébreux.

LÉONORA, *ouvrant la porte.*

Fermez, je reste ici.

ORALLA, *refermant la porte sur elle.*

Enfin !
(*Il revient précipitamment sur le devant de la scène.*)
Il était temps !...
(*Ladislas paraît au fond.*)

SCENE II.

LADISLAS, ORALLA.

LADISLAS, *richement habillé.*

Ah ! comte, vous voici !...

ORALLA.

N'avais-je pas reçu l'ordre de vous attendre ?

LADISLAS.

Nous sommes seuls, ici ?

ORALLA.

Nul ne peut nous entendre.

LADISLAS.

Et cette jeune fille ?...

ORALLA, *indiquant la porte à droite.*

Elle est là, monseigneur.

LADISLAS.

Avez-vous bien veillé sur elle ?

ORALLA.

En tout honneur.

LADISLAS.

Faites-la donc venir et nous laissez ensemble.

ORALLA.

J'obéis.

(*Il entre à droite.*)

SCENE III.

LADISLAS, *seul.*

O mon Dieu ! d'où vient donc que je tremble ?
Au moment de la voir, je sens bouillir mon sang...
Je suis intimidé comme un adolescent...
— Terrible passion, je te croyais éteinte !

SCENE IV.

LADISLAS, NIZZIDA, *conduite par* ORALLA.

NIZZIDA, *pâle, tremblante.*

Où me conduisez-vous ?

LADISLAS.

Approchez-vous sans crainte.

NIZZIDA.

Cet homme !... encor cet homme !

LADISLAS, *à part.*

Oh ! que je sens d'émoi !...

(*Haut, à Oralla.*)
Laissez-nous.

(*Oralla sort à droite.*)

LADISLAS, *doucement.*

Mon enfant...

NIZZIDA, *sans le regarder.*

Arrière !... Laissez-moi !

LADISLAS.

Pourquoi donc repousser un homme qui t'adore ?
Ange, tu me hais donc ?

NIZZIDA, *de même.*

Eh bien ! oui, je t'abhorre,
Démon !

LADISLAS.

Enfant, tais-toi, tu me ferais mourir.
Oh ! si tu comprenais combien me font souffrir
Tous ces mots de mépris qui tombent de ta bouche,
Et de tes yeux si beaux ce regard si farouche ;
Si tu pouvais sentir ce que je sens pour toi,
Ton cœur s'amollirait, se remplirait d'émoi,
Et tu verrais alors qu'il est vrai que je t'aime...
Je voulais étouffer cet amour en moi-même ;
Mais, plus je le voulais, moins je me sentais fort
Pour faire sur mon âme un si pénible effort...

NIZZIDA, *un peu émue.*

Ah ! puisque vous avez l'âme si généreuse,
Pourquoi donc voulez-vous me rendre malheureu-
[se?

LADISLAS.

Te rendre malheureuse ! enfant, trésor d'amour !
Toi pour qui je perdrais mon honneur et le jour ;
Toi que j'aime, en un mot ; se peut-il que tu croies
Que je veux ton malheur ? — Oh ! non. Tes moin-
[dres joies
Sont les miennes aussi. Je veux ce que tu veux,
Et je mets mon bonheur à servir tous tes vœux.

Je te donnerai tout, au gré de ton envie,
Honneurs, plaisirs, richesse et mon sang et ma vie...
Parle, — veux-tu de l'or ? — je t'en apporterai.
Des joyaux, des palais ? — je te les donnerai.
Veux-tu que ton beau nom de grandeur s'envi-
[ronne ?
On te fera marquise, ou comtesse ou baronne :
Ces titres et mon cœur sont devant tes genoux.

NIZZIDA.

Je veux plus que cela.

LADISLAS.

Mais quoi donc ?

NIZZIDA.

Mon époux !
Mon époux, monseigneur, celui-là qui me pleure,
Tandis que votre voix d'un vain éclat me leurre.
Rendez-moi, rendez-moi mon bon Vargiani,
Rendez-moi mon bonheur, et vous serez béni !

LADISLAS.

Ton bonheur est ici, près de moi, mon bel ange ;
Reste donc près de moi. — Ne crains pas que je
[change :
Je t'aimerai toujours ainsi que tu le vois ;
Je serai ton époux et ton frère à-la-fois...
Va, ne me parle plus de ce vil prolétaire,
Qui ne saurait t'offrir que les maux de la terre...

NIZZIDA.

Et l'amour, monseigneur.

LADISLAS.

Bien souvent, sous son toit,
Il laisserait la faim pénétrer jusqu'à toi...

NIZZIDA.

Je l'aime, monseigneur.

LADISLAS.

Pour toute subsistance,

Il mendie à la mer quelque maigre pitance
Qu'il n'obtient pas toujours, — plus souvent c'est [ainsi.

NIZZIDA.

Je l'aime, monseigneur.

LADISLAS.

Mais moi, je t'aime aussi !
Je t'aime, ô belle enfant ! d'une amour insensée,
Et je veux que tu sois par moi seul encensée
Ainsi qu'une madone attachée à ce lieu :
Pour n'adorer que toi, je renîrais mon Dieu !
— Ce que je te dis là, c'est un affreux blasphême,
Mais, que m'importe, à moi ! que m'importe ! — [je t'aime !

NIZZIDA.

Taisez-vous, taisez-vous, serpent adulateur !
Le blasphême est trop grand pour paraître flatteur,
Et vous insultez Dieu, par ce langage étrange.

LADISLAS.

Oh ! j'avais oublié que vous êtes un ange,
Et qu'offenser le ciel c'était vous offenser ;
J'ai dit un mot impie, hélas ! sans y penser,
Car je suis si troublé que ma raison chancelle...
C'est que je t'aime tant !... tu me parais si belle,
Avec ton front d'enfant, ta grâce, ta candeur...
— Oh ! reste près de moi, reste dans la grandeur :
C'est ici qu'est ta place. Ici, mon adorée,
Par de nobles seigneurs tu seras honorée :
Ils t'obéiront tous ; ta bouche fera loi ;
La puissance et l'amour marcheront avec toi.
Enfin, tu brilleras au milieu des richesses,
Et tu verras ramper à tes pieds des duchesses.
— N'est-ce point assez beau ? — Sais-tu que je pour- [rais
Te donner, dès ce soir, si tu le désirais,
Pour prix de tes faveurs, une couronne même !...

NIZZIDA, *fièrement.*

Je porte sur mon front un autre diadême,

Que devrait respecter votre bouche, seigneur ;
Vargiani m'a dit qu'on l'appelait — l'honneur.
Monseigneur, celui-là vaut, pour moi, plus qu'un [autre,
Et je ne voudrais pas le changer pour le vôtre ;
Car s'il est sans éclat, il n'en est pas moins beau,
Et j'espère avec moi l'emporter au tombeau.
Mais ce que je voudrais, —la faveur n'est pas gran- [de,
Vous pouvez l'accorder,—par pitié, qu'on me rende
Mon bon Vargiani, qui pense à moi, là-bas,
Et qui se désespère et m'appelle tout bas...
De grâce, monseigneur, au nom de votre mère,
Délivrez nos deux cœurs d'une torture amère ;
Près de mon bien-aimé laissez-moi revoler,
Pour le rendre à la vie et pour le consoler !

LADISLAS.

Mais, tu l'aimes donc bien ?

NIZZIDA.

Je l'aime comme il m'aime,
Du plus profond du cœur. Il en sera de même,
Autant que dureront mes heures et mes jours :
J'ai juré devant Dieu de le chérir toujours.
Nos cœurs se sont liés jadis, dans notre enfance ;
Jamais de nous aimer on ne nous fit défence,
Car de nous marier l'on formait le projet.
Il s'était accompli. Nous n'avions pas sujet
De nous plaindre du ciel qui bénissait nos têtes ;
Quand vous êtes venu vous jeter dans nos fêtes
Et trancher tout-à-coup le fil de nos amours...
Oh! vous avez détruit notre espoir, nos beaux jours!
Vous avez séparé la feuille d'avec l'arbre,
Et puis vous restez froid comme un homme de mar- [bre,
Quand une pauvre femme est devant vos genoux...

(*Tombant à genoux.*) [époux !
Monseigneur ! monseigneur ! rendez-moi mon
Rendez-moi le seul homme à qui mes destinées,
Par les liens du cœur, resteront enchaînées...
Effacez aujourd'hui le plus honteux forfait
En réparant le mal qu'hier vous avez fait...
Laissez-moi retourner vers ma mère adoptive,
Qui pleure avec son fils, votre pauvre captive;
Laissez-moi retourner près de Léonardo,
Vieillard qui de ma vie accepta le fardeau;
Laissez-moi revoler vers mon Vargiani,
Ma mère, mes amis, et que tout soit fini!

LADISLAS, *se levant impatienté.*

Lui!... toujours lui, toujours!... Il est heureux,
[cet homme,
Tu l'aimes comme Dieu... mais moi, rien, rien...
Si j'étais le démon!... [c'est comme
(*Après une courte pause, se parlant à lui-même.*)
Ce devait être ainsi;
Le véritable amour ne vient jamais ici.
Car du faîte où je suis, tel est le privilége,
On est grand, honoré; l'on aime, l'on protége,
Mais on n'est point aimé. Nous sommes condamnés
A vivre toujours seuls ainsi que des damnés.
La royauté, — ce n'est qu'une roche escarpée
D'où l'on commande à tous, par le sceptre et l'épée:
Sur ce roc envié, l'amitié ne vient pas,
Nous sommes seuls en haut, tout le reste est en bas.
Jamais les sentimens d'amour et de tendresse
Ne montent jusqu'à nous purs de toute bassesse;
Ce qui fait que l'on vient se mettre à nos genoux,
Avec de grands sermens de dévouement pour nous,
Ce n'est point l'amitié ni l'amour, c'est la fourbe,
C'est l'appat des grandeurs qui fait que l'on se cour-
Tous ces hôtes des cours n'ont qu'une passion [be.

Qui dévore leur cœur, — c'est leur ambition.
— Et c'est dans cet enfer que je passe ma vie ! —
Bien souvent, j'ai porté des regards pleins d'envie
Sur ces hommes brisés par le poids du fardeau,
Ces manans au front brun, nourris de pain et d'eau.
Malgré tous leurs labeurs et leurs peines sans nom-
[bre,
Ils me semblent heureux; dans le fond de leur om-
[bre,
Ils ont de vrais amis, leur cœur libre s'ébat ;
L'espérance et l'amour couchent sur leur grabat.
Mais ici, rien ! — Jamais un souffle de tendresse,
S'échappant d'un cœur pur, jusqu'à moi ne s'a-
[dresse...
Je suis haï de tous, oui, même de ma sœur ;
Et le peuple se plaint et m'appelle oppresseur !
Le peuple qui, jadis, m'accueillit sur le faite ;
Le peuple qui venait hier me faire fête,
Ce n'est plus, aujourd'hui, qu'une houleuse mer,
Rejetant contre moi son flot le plus amer !...
—Oh! qui donc m'a tracé cette horrible existence ?
Je ne sais si c'est Dieu qui dicta la sentence
Qui me condamne à boire, à boire jusqu'au fond,
Le calice des maux, ce vase si profond !
— J'ai pris pour m'étourdir le noir chemin des vi-
[ces,
Et j'ai tâché mon nom par de honteux sévices ;
Ce nom de *Glorieux* que j'avais mérité,
Il va tomber terni dans la postérité !...
(*Se penchant vers Nizzida.*)
Tiens, toi, si tu voulais, avec ton cœur de femme,
Du crime et de l'enfer tu sauverais mon âme...
Je me purifierais aux flammes de ton cœur ;
De mon mauvais destin tu me rendrais vainqueur.
— Oh ! je t'adorerai comme un être céleste,

Si tu veux me laisser t'adorer. — Reste, reste !
Je te donnerai tout, pour avoir en retour
Un peu de ta pitié. — c'est presque de l'amour ;
C'est tout ce qu'il faudrait pour adoucir mon âme;
Mes maux s'effaceraient à ton souffle de femme !

NIZZIDA, *qui l'a écouté avec étonnement.*

Mais qui donc êtes-vous, vous qui parlez ainsi ?

LADISLAS.

Je suis... je suis...

LÉONORA, *sortant de la porte de gauche et passant vivement entre eux.*

Satan !

LADISLAS, *se retournant.*

Ciel ! elle était ici !

(*Ladislas saisit Nizzida par la main et la conduit vers la porte, à droite.*)

SCENE V.

LES MÊMES, LÉONORA, ORALLA.

LADISLAS, *ouvrant la porte et appelant.*

Comte !...

(*Oralla paraît.—Ladislas, lui remettant Nizzida.*)

Qu'on la conduise à la blanche tourelle,
Et, surtout, que l'on ait mille respects pour elle...
Et vous m'en répondez sur votre tête.

(*A Nizzida.*)

Adieu !

Ce soir, j'irai te voir.

NIZZIDA, *pleurant.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

(*Oralla l'entraîne. — La porte se referme.*)

SCENE VI.

LADISLAS, LÉONORA.

LADISLAS, *après un moment de silence.*

Comment, dans ce palais êtes-vous introduite,

Madame?

LÉONORA.

J'ai voulu sonder votre conduite...
Je sais tout, j'ai tout vu; mais je ne parlais pas,
Voulant jusqu'à la fin épier tous vos pas.

LADISLAS.

Quel droit vous êtes-vous pour cela ménagée?

LÉONORA.

Le droit que peut avoir une femme outragée;
Le droit... — Que dis-je? non, moi je n'ai pas de
[droit...
Je raillais, je mentais... j'ai tort en cet endroit,
Et vous avez raison... Je suis une jalouse
Sans nulle autorité, n'étant pas votre épouse;
Je suis votre maîtresse, une femme hochet
Qu'on jette et qu'on méprise alors qu'elle déplait.
Voilà tout.

LADISLAS.

Qui vous dit...

LÉONORA, *l'interrompant.*

J'écoutais tout-à-l'heure:
Vous disiez que jamais la royale demeure
N'a recèlé d'amour pur, désintéressé...
Sire! vous avez donc oublié le passé?
Rappelez-vous ces temps où, passant par Pérouse,
Vous m'avez rencontrée. Alors, j'étais l'épouse
D'un médecin fameux dans son pays natal,
A qui ma trahison porta le coup fatal.
J'étaisbienjeune encor,—Quelque dix-huit années;
Vous étiez plus âgé. Vous passiez vos journées
A me parler d'amour; et mon cœur écoutait
Tous les sermens du vôtre; et bien peu m'en coûtait
De mépriser pour vous tous mes devoirs de femme.
Au torrent de l'amour j'abandonnai mon âme;
J'ai tout sacrifié, pour n'être qu'à vous seul,

Laissant à mon mari la honte et le linceul...
— Car à son déshonneur il n'a pas pu survivre. —
J'ai quitté mon pays, mes parens, pour vous suivre;
Cependant j'ignorais encor qui vous étiez,
Vous ne m'aviez pas dit le nom que vous portiez.
Je ne voyais en vous qu'un noble et beau jeune
Se disant chevalier de la cité de Rome... [homme,
— Eh bien! me direz-vous que cette passion
N'était pas de l'amour, mais de l'ambition?

(Avec une ironie amère.)

Oh! je ne t'aimais pas, Ladislas, non, sans doute!
Je cajolais ton cœur pour m'abréger la route
Qui conduit aux honneurs : voilà tout, n'est-ce pas?
Pour monter, je m'étais cramponnée à tes pas?
Peut-être ai-je envié la place souveraine?
— Pourtant, j'ai refusé la couronne de reine,
Quand tu vins me l'offrir comme gage d'amour.
J'ai toujours repoussé les honneurs de la cour,
Vivant seule, humblement comme une paysanne...
Et c'est toi qui m'abaisse au rang de courtisanne!
C'est toi qui, le premier, m'a méprisée ici!...

LADISLAS.

Assez, Léonora, ne parlez pas ainsi.

LÉONORA.

Non, ce n'est pas assez, non! il faut que je parle,
Que je vous dise tout, ô noble fils de Charle!
Je veux me décharger d'un fardeau trop pesant,
Que mon cœur déchiré porta jusqu'à présent...
— Ah! vous avez sitôt oublié les années
Qui viennent de tomber, roulant nos destinées?
Vous avez oublié qu'il existe entre nous
Un secret, qui vous fait tomber à mes genoux?...
Ce secret, c'est un crime... et je fus ta complice,
Mais je ne prendrai pas les deux parts du supplice...
Un jour...

LADISLAS, *altéré.*

Assez! assez!

LÉONORA, *avec emportement.*

Je ne me tairai pas!

LADISLAS, *tressaillant de colère.*

Sortez de ce palais, pour n'y plus faire un pas!
De vous y rencontrer ma vue est trop lassée.

LÉONORA, *déconcertée.*

Ah!...

(*Elle reprend avec colère.*)

Je vais m'éloigner, puisque je suis chassée,
Mais avant de partir, je demande mon bien.

LADISLAS.

Que voulez-vous?

LÉONORA.

L'enfant qui m'appartient. — Eh bien!
Réponds, qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de ma fille?
C'était la tienne aussi, bourreau de ma famille!

LADISLAS.

Grâce, Léonora!

LÉONORA, *très-haut.*

Ma fille! entendez-vous?

LADISLAS.

Paix!

LÉONORA, *de même.*

Je veux mon enfant!

LADISLAS.

Elle n'est plus à nous;
Peut-être même, Dieu lui retira la vie...
Pourquoi me rappeler...

LÉONORA.

Et qui me l'a ravie?
Et qui vint l'arracher du berceau, malgré moi,
Pour la perdre à jamais?

LADISLAS.

Plus bas !... plus bas !... tais-toi.

LÉONORA.

Pour cacher une faute, ah ! vous fîtes un crime,
Et ma fille innocente en fut seule victime...
— Oh ! mais, je dirai tout.

LADISLAS, *suppliant.*

Grâce, Léonora !
Plus un mot.

LÉONORA.

Oui, demain, tout Naples le saura.

(*Ladislas atterré, reste un instant plongé dans ses réflexions; puis, il relève la tête et s'avance fièrement vers Léonora.*)

LADISLAS.

Eh bien ! parlez, parlez, si telle est votre envie !
Vous tenez mon honneur, moi, je tiens votre vie.
—Et d'ailleurs, pensez-vous qu'on vous croirait ici?
Non. — Mais, écoutez moi; faites plutôt ceci :
Laissons sur le passé le voile du mystère;
Allez vous renfermer dans quelque monastère,
Et, là ! — pour vous, pour moi, — chaque jour [priez Dieu :
Nous en avons besoin tous deux.

(*S'inclinant.*)

Madame, adieu.

(*Il sort par le fond.*)

SCENE VII.

LÉONORA, *seule.*

Il raille !... après m'avoir trahie et délaissée !

(*Elle se laisse tomber dans le fauteuil.*)

Oh ! suis-je assez punie, enfin ! — Il m'a chassée,
Moi qui n'avais pour lui qu'amour et dévouement !..
Oh ! j'ai bien mérité ce poignant châtiment.

C'est justice du ciel, que punir une femme
Qui se créa soi-même une existence infâme ;
Et qui, sacrifiant le devoir à l'amour,
Souffrit que l'on perdît son enfant sans retour.
Ma fille!—Elle est perdue à tout jamais, sans doute!
Oh ! si je la trouvais quelque jour sur ma route,
Si je la revoyais, j'obtiendrais son pardon,
Et je ne mourrais pas, seule, dans l'abandon...
Et toi, pauvre Albertus, toi qui m'avais choisie !
J'empoisonnai ton cœur de juste jalousie ;
Tu mourûs de chagrin, par ta femme outragé :
Albertus ! Albertus ! te voilà bien vengé !
A mon tour, maintenant, il faut que je me venge
De celui qui m'a fait un avenir de fange ;
De celui qui, jadis, mit le trouble en mon cœur,
Et me chasse aujourd'hui, triomphant et moqueur.
Après, — comme il l'a dit, — dans quelque mo-
[nastère,
Je changerai ma vie en pénitence austère...
(*Se levant, et sortant.*)
Un couvent, un couvent ! oui, c'est là que j'irai,
Mais avant d'y paraître, oh ! je me vengerai !...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

III.

LE DOIGT DE DIEU.

PERSONNAGES.

VARGIANI.
LÉONARDO.
LÉONORA.
ORALLA.
RELIGIEUSES.
PÊCHEURS *et* LEURS FEMMES.

ACTE III.

Un cimetière. — Au fond, les ruines d'un monastère. Une immense galerie se prolonge dans le lointain à travers les ruines, et se perd dans la nuit. Au milieu de la scène, un peu sur la droite, une grande croix de pierre entourée de cyprès. — Faible clair de lune.

SCENE Ire.

LÉONARDO, VARGIANI, Religieuses, Pêcheurs *et* Pêcheuses.

(*Le rideau se lève dans un profond silence. Vargiani est à genoux à l'endroit où l'on vient d'inhumer sa mère, un peu en avant de la grande croix; les Religieuses, suivies de tous les autres personnages, s'éloignent sous la galerie, d'abord silencieusement; puis elles entonnent un cantique doux et lugubre.*)

CANTIQUE DES RELIGIEUSES.

Notre sœur bien-aimée
Nous a fui pour jamais;
Sa tombe est refermée,
Qu'elle y repose en paix.

La mort, profond mystère,
Sommeil de tous les yeux,
Rend le corps à la terre
Et l'âme pure aux cieux.

Paix éternelle à l'âme
Qui rentre au sein de Dieu!
Paix à la pauvre femme
Qui repose en ce lieu!

Sainte vierge immortelle,
Foyer de la ferveur,

Priez, priez pour elle
Notre divin sauveur.

(*Tout le monde a disparu ; les voix s'éteignent peu-à-peu.*

SCENE II.

VARGIANI, *à genoux;* LÉONARDO, *debout, près de lui.*

VARGIANI.

Tout est fini pour elle... elle est là... Pauvre mè-
[re !...
Que je suis malheureux ! que ma vie est amère !
Mon cœur tout déchiré saigne de deux côtés,
Ses deux plus doux liens, hélas ! lui sont ôtés,
Ma mère, Nizzida, — ma vie...

LÉONARDO.

Espère, espère !
Tu n'es pas orphelin, car il te reste un père.

VARGIANI.

Oh ! oui, je sais qu'en vous je trouverai toujours
La tendresse, le cœur des auteurs de mes jours ;
Je pourrai sans chagrin me rappeler leur cendre...
Mais elle, Nizzida, qui pourra me la rendre ?
De ce trésor perdu trouverais-je le prix ?...
C'est ma vie et mon sang que cet homme m'a pris.

LÉONARDO.

Ah! parle pour nous deux : je pleure aussi sa perte,
Car c'était mon enfant. Ma vieillesse déserte,
Sans elle, n'aura plus de beaux jours sous les cieux;
Je n'aurai pas sa main pour me fermer les yeux !
— Ah ! pourtant, si Dieu...

VARGIANI.

Dieu ?... je n'y crois plus, je doute,
Depuis que j'ai trouvé le malheur sur ma route :

S'il existe ce Dieu juste, comme on le dit,
Moi, moi qui l'adorais, pourquoi suis-je maudit ?

LÉONARDO.

Le désespoir t'égare et ta bouche blasphême :
Enfant, ne cherche pas la justice suprême !
Pour nous conduire à lui le ciel a des chemins
Qui semblent des écueils à nos regards humains.
Les malheurs d'ici-bas ne sont que des épreuves
Par où Dieu fait passer la foi des âmes neuves ;
C'est à nous de savoir jusqu'au bout les porter
Sans perdre l'espérance et surtout sans douter.
Hélas ! au premier coup, faibles comme nous som-
[mes,
Nous renions d'abord le Dieu qui nous fit hommes;
Mais, sitôt que le cœur a jeté tout son fiel,
Nous ressentons en nous la présence du ciel.
Va, mon enfant, espère, et la bonté céleste
Te montrera plus beau l'avenir qui te reste.
Regarde les tombeaux dispersés dans ce lieu,
Ces couches de la mort te parleront de Dieu.

VARGIANI.

Oh ! oui, vous dites vrai ; votre parole sainte
A ranimé ma foi.

LÉONARDO.

Tiens, quittons cette enceinte :
L'aspect de ces tombeaux, cet asile des pleurs,
Alimentent encor tes profondes douleurs.

VARGIANI.

Non, non ; laissez-moi seul à ma mélancolie,
Mon âme, dans ce lieu, sera plus recueillie ;
J'ai besoin de pleurer, j'ai besoin de prier.

LÉONARDO, *s'éloignant.*

Oh ! faites-lui, mon Dieu, la grâce d'oublier.

SCENE III.

VARGIANI, *seul.*

(*Après un long silence.*)

Tout perdre d'un seul coup! — Hier, oh! quand
[j'y pense !
Hier, de tous mes maux j'avais la récompense ;
Tout mon bonheur en moi ne pouvait plus tenir ;
J'étais ivre d'amour ; j'avais un avenir
Serein comme un beau ciel, un avenir sans lar-
Cet homme m'a tout pris !... [mes...

(*Il se lève avec impétuosité.*)

Oh ! des armes ! des armes !
Que je me venge au moins du malheur qu'on m'a
C'est à moi de punir un semblable forfait... [fait...

(*Après un moment de réflexion, sa tête retombe sur sa poitrine ; il reprend tristement.*)

Insensé !... je ne puis me venger de cet homme :
Il est grand, moi petit ; il est puissant ; en somme,
Il est le roi...Mais moi, pas même un hobereau !...
Je suis si bas, comment atteindrais-je si haut ?...

(*Il retombe à genoux.*)

Mon Dieu ! faudra-t-il donc que je traîne ma vie,
Renfermant dans mon cœur ma haine inassouvie;
Dévoré de chagrins, malheureux désormais,
Cherchant à me venger sans le pouvoir jamais !...

(*Il pleure.*)

Comme mes frères en misère,
Je ne suis rien, je ne puis rien ;
L'autour nous étreint dans sa serre,
Nous avons le même lien.
Au bas de l'échelle où nous sommes,
Suons notre sang pour ces hommes

Qui sont nos maîtres et nos rois ;
Et, sur notre tête abattue,
Portons leur sceptre qui nous tue,
Comme le Christ porta sa croix !

Allons! donnons, brebis esclaves,
Notre lait au pasteur puissant ;
Laissons-nous mettre des entraves,
Laissons-nous traire jusqu'au sang!
Pour eux les biens, pour nous la glèbe,
Nous ne sommes que vile plèbe,
A nous les maux et les douleurs :
Pour eux la beauté de nos femmes,
Des vins pour leurs banquets infâmes,
Et nous, buvons, buvons nos pleurs !

Va donc, pauvre peuple! travaille,
Pour ceux-là qui te font souffrir!
Il n'en est pas un qui nous vaille,
Qu'importe ! il faut leur obéir.
Le ciel, quand il fit le partage,
Nous jetta la part d'esclave,
Eux, par l'or, ils sont triomphans.
La liberté, noble chimère,
Ne sera jamais notre mère,
Elle a pris les grands pour enfans !

Passez, passez, torrens des âges !
Nos jours n'en seront pas plus beaux,
Ils ont aujourd'hui des orages,
Demain ils auront des tombeaux !
Peuples, familles périssables,
Nous ne sommes que grains de sables,
Sur qui la grandeur vient marcher;
Mais espérons! Un jour, peut-être,
Pour écraser l'orgueil du maître,
Les grains formeront un rocher.

Oh ! oui ; dans l'avenir, dans l'avenir, sans doute,
Le ciel adoucira notre épineuse route ;

Les tyrans, ces soleils par l'enfer allumés,
Seront, par leur feu même, en entier consumés.
—Mais moi, pour aujourd'hui, que puis-je à cette
[engeance ?
Rien.—Nul ne m'aiderait dans ma juste vengeance,
Il faut y renoncer..., et vivre et pleurer seul ;
Pour essuyer mes yeux, attendre mon linceul !
(*Une pause.*)
Ce que c'est que de nous, de notre destinée !...
Hier, un jour heureux, durant la matinée,
Et le soir, le malheur ! le soir, tout est détruit !
L'étoile du matin s'est éteinte à la nuit.
— Et celui qui m'a fait tout le mal qui m'accable,
Penser que c'est un homme, un homme, mon sem-
[blable !
Et qu'il est entre nous comme un barreau de fer
Que je ne puis franchir plus qu'un seuil de l'enfer !
— Oh ! c'est affreux, de voir ainsi fouler sa vie !
De voir sa mère morte et sa femme ravie ;
De voir, en un seul coup, l'édifice d'amour
Elevé dans vingt ans, renversé dans un jour ;
Et rester seul au monde avec un cœur qui saigne ;
Poursuivre son bourreau sans espoir qu'on l'at-
— Ah ! je voudrais mourir ! [teigne...
(*Il sanglotte.*)
Seul !... ne les voir jamais !...
Ma mère !... Nizzida !.. Oh ! tout ce que j'aimais !
(*Il se courbe sur la tombe de sa mère, cache sa tête dans ses mains et pleure.*)

SCENE IV.

VARGIANI, ORALLA, *paraissant au fond, dans les ruines.*

ORALLA.

J'ai vu Léonora, sous un vêtement sombre,

S'avancer vers ces lieux, triste et seule, dans l'om-
Est-ce le désespoir qui la conduit ici ? [bre ;
A-t-elle des projets ? — Surveillons tout ceci.

(*Il se cache dans les ruines.*)

(*En ce moment on voit paraître au fond de la galerie, une longue figure pâle, qui se détache dans l'ombre et s'avance lentement ; c'est Léonora, en grand deuil.*)

SCÈNE V.

VARGIANI, LÉONORA, ORALLA, *caché.*

(*Léonora marche avec hésitation : arrivée à l'entrée de la galerie, elle s'arrête, promène un instant ses regards autour d'elle, puis s'approche de la croix, sans voir Vargiani caché par les cyprès.*)

LÉONORA, *allant à la croix.*

C'est ici.

VARGIANI, *à part, levant la tête.*

Dieu ! quelqu'un !... une femme, à cette heure ?

LÉONORA, *s'agenouillant.*

Toi dont je viens troubler la mortelle demeure,
Après avoir rempli de malheurs tous tes jours ;
Toi, qu'il fallait aimer et respecter toujours,
Reçois mon repentir.

(*Vargiani écoute attentivement.*)

Albertus, si ton âme
Écoute dans le ciel les regrets d'une femme,
Qui vient, le cœur gonflé de honte et de remords,
Te demander pardon dans l'asile des morts,
Ah ! prends pitié de moi ! — Je me sens bien cou-
[pable ;
Le poids de mes remords est un poids qui m'accable;
J'ai foulé sous mes pieds un serment solennel,
Le serment de t'aimer, fait devant l'éternel ;

Et j'ai sali ton nom par ma trahison lâche,
Nom que j'avais reçu sans souillure, sans tâche;
Par mes fautes, j'ai fait succéder sur ton front
La pâleur de la mort ou rouge de l'affront...
Mais je te vengerai, pour être pardonnée!
L'homme qui m'a poussée au gouffre, abandonnée,
Après m'avoir perdue, oh! je l'immolerai
En ton nom, Albertus, qu'il a déshonoré!
Par le crime, jadis, je tombai dans l'abîme,
Eh bien!... j'en veux sortir aujourd'hui par le [crime!
(*Elle se lève et s'écrie avec rage.*)
De ton nouvel amour tu ne jouiras pas,
Car tu mourras bientôt, monseigneur Ladislas!

VARGIANI, *à part.*

Ladislas?... elle aussi haït cet homme infâme?

LÉONORA, *sans voir Vargiani.*

Mon nom sera vengé. — Je ne suis qu'une femme,
Mais je saurai trouver un bandit montagnard,
Un bras terrible et fort, pour tenir le poignard...

VARGIANI, *lui posant la main sur l'épaule.*

Voilà le mien, madame.

LÉONORA, *frissonnant.*

Ah!

(*Elle se retourne et se trouve face-à-face avec Vargiani qui reste debout, immobile devant elle.*)

LÉONORA, *reculant épouvantée.*

Ciel!

VARGIANI.

Soyez sans crainte.

LÉONORA.

Si tu n'es pas un spectre habitant cette enceinte,
Qui t'amène en ce lieu, dis?

VARGIANI.

J'y suis venu seul.

LÉONORA, *avec inquiétude.*

Et pourquoi?

VARGIANI.

Pour prier sur un nouveau linceul.

LÉONORA, *à part.*

Je respire!

VARGIANI, *avec hésitation.*

Il vous faut, pour punir un coupable,
Un bras terrible et fort... si le mien est capable...

LÉONORA.

Mais je ne comprends pas...

VARGIANI.

Eh bien! écoutez-moi:
Vous parliez à l'instant de vous venger du roi,
Je veut m'unir à vous...

LÉONORA.

Mais d'où vient ta colère?

VARGIANI.

Il ma ravi ma femme, il a tué ma mère.

LÉONORA.

Ta femme... Nizzida?...

VARGIANI.

C'est elle.

LÉONARO, *avec explosion.*

Oh! mais, c'est Dieu
Qui nous a fait venir tous les deux dans ce lieu,
Pour nous y réunir!—Oui, c'est lui qui t'amène!...

VARGIANI, *froidement.*

C'est le démon, plutôt, qui me pousse et m'entraine.

LÉONORA.

Qu'importe!

VARGIANI.

Oui.

LÉONORA.

Tu voudrais te venger?

VARGIANI.

Au plus tôt.

LÉONORA.

Bien.—En toi j'ai trouvé l'instrument qu'il me faut.

VARGIANI.

Et moi, qu'ai-je trouvé?

LÉONORA.

Ma main.

VARGIANI.

Que peux-tu faire?

LÉONORA.

Te conduire partout, t'aider, te satisfaire.

VARGIANI, *avec explosion.*

Oh! ma vie est à toi!

LÉONORA.

Jure-moi par les cieux,
De m'obéir en tout, à toute heure, en tous lieux.

VARGIANI.

Je te le jure au nom de Nizzida que j'aime!
Et d'ailleurs, te venger, c'est me venger moi-même,
Parle donc : à ta voix mon bras obéira.

LÉONORA.

Ton nom?

VARGIANI.

Vargiani. — Le tien?

LÉONORA.

Léonora.

VARGIANI.

Quand serai-je vengé?

LÉONORA.

Bientôt, ce soir, peut-être.
Il ne faut qu'un instant pour atteindre le traître.

VARGIANI.

Où donc le rencontrer?

LÉONORA.

Viens, je te le dirai.

VARGIANI.

Et puis, ma Nizzida !

LÉONORA.

Je la retrouverai.

VARGIANI, *hésitant.*

Mais cet homme est couvert de ses gardes, sans [doute ;
Comment aller à lui?

LÉONORA.

Je t'apprendrai la route.

VARGIANI.

Nous sommes bien petits près d'un être si grand !

LÉONORA.

Deux ruisseaux, c'est assez pour former un torrent!

(*Ils s'éloignent sous la galerie. — Oralla, dans les ruines, se lève et les suit des yeux.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

IV.

LA CROIX DE FER.

PERSONNAGES.

LASDISLAS.
VARGIANI.
NIZZIDA.
LÉONORA.
ORALLA.
HOMMES D'ARMES.

ACTE IV.

L'intérieur de la Blanche Tourelle. — *Petite chambre carrée, voûtée en arc de cloître ; aux quatre coins est un gros pilier gothique, supportant la voûte. A gauche, une porte basse ; au fond, une grande fenêtre ogive, ouvrant jusqu'à l'aire de la chambre ; un barreau de fer traverse latéralement cette fenêtre, à un pied au-dessus du seuil. Sur le devant du théâtre, une petite table et un escabeau. — Il fait nuit dehors.*

SCENE Ire.

NIZZIDA, *seule, assise près de la table. Elle est triste et abattue.—La fenêtre est ouverte.*

A ce soir, a-t-il dit ! — Il va bientôt venir,
Cet homme de malheur !—Que vais-je devenir?...
Que ferai-je ?... comment échapper au supplice?...
Faut-il que mon malheur tout entier s'accomplisse!
— J'espère encore en vous, en vous seul, O mon [Dieu !
Vous pouvez me tirer de cet horrible lieu...
— Il m'a fait plus de mal que je ne saurais dire,
Cet homme ; cependant, je ne puis le maudire,
Ma haine contre lui ne peut pas s'allumer...
Hélas ! c'est que mon cœur n'a jamais su qu'aimer !
(*Longue pause.*)
Pauvre Vargiani ! que fait-il à cette heure ?...
— Près de Léonardo, près de sa mère il pleure
Et m'appelle, sans doute... — O mon Dieu ! ne [pouvoir
Aller le consoler, l'embrasser, le revoir !
Oh ! le revoir, voilà tout ce que je demande ;
Je puis mourir après, si le ciel le commande.
Si je pouvais sortir de ce cachot d'enfer !...
Mais non. Un homme, en bas, tout habillé de fer,

Veille, la lance au poing, sur le seuil de la porte;
Et cet homme au cœur dur ne veut pas que je
Il faut attendre, ici, sans pouvoir l'éviter, [sorte.
Le supplice... l'horreur... que l'on va m'apporter !
(*Elle reste un moment plongée dans la consternation, puis elle se lève et reprend avec force.*)
Non, je n'attendrai pas qu'il vienne, l'homme hor-
Ma résolution est prise. Elle est terrible. [rible !
Puisque de cette tour je ne saurais sortir,
Qu'elle soit mon tombeau. Je puis encor mourir
Pure de tout affront.
(*Une pause.*)
Oh ! mourir... à mon âge !
Pourrais-je avoir jamais cet horrible courage?
Et puis, comment mourir, sans arme ni poison?
Il faudrait me briser au mur de ma prison.
(*Elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine et réfléchit un moment.*)
Ma mère ! — Où donc est-elle? existe-t-elle encore?
La nuit qui me la cache est-elle sans aurore?
Ne pourrai-je donc pas l'embrasser une fois !...
(*Elle tire de son sein la petite croix que Léonardo lui à donnée au premier acte.*)
Pour me la rappeler, je n'ai que cette croix...
Et mon cœur désireux qui toujours rêve d'elle
Et lui conserve au fond un souvenir fidèle !...
— Mais faudra-t-il mourir sans connaître l'amour,
Le nom, les traits de celle à qui je dois le jour !
(*Elle passe la croix à son cou. — Sa tête retombe sur sa poitrine ; elle pleure.*)
Que je souffre, mon Dieu !
(*Elle porte la main à son front. — Après une longue pause, elle se relève vivement agitée, et se dirige vers la fenêtre.*)
Comme la nuit est sombre!

Que de bonheurs cachés dans la paix de cette om-
Que de malheurs aussi !... [bre !
(*Elle regarde en dehors et s'écrie avec terreur :*)
Dieu ! quel gouffre profond !
Quel abîme à mes pieds !... je n'en vois pas le fond.
(*Réfléchissant.*)
Si je voulais pourtant... dans ce gouffre élancée,
Je finirais mes maux...—Grand Dieu ! quelle pen-
[sée !...
Non, non... je n'ose pas... ce serait trop affreux...
C'est peut-être l'enfer ce gouffre ténébreux !...
(*Irrésolue et agitée.*)
Mourir !... mais il le faut... La mort est un bonheur
Quand elle est à choisir avec le déshonneur...
Mourir, c'est mon devoir...je dois, moi pauvre fem-
Préférer la mort pure à l'existence infâme...[me,
(*Résolûment, après une pause.*)
Que tout soit donc fini !
(*Elle s'agenouille et prie d'une voix altérée.*)
Pardonnez-moi, mon Dieu,
Ma résolution ; et portez mon adieu
Jusqu'à Vargiani. Consolez sa demeure ;
Et puis, bénissez-moi, puisqu'il faut que je meure!
Que l'auteur de mes maux ne les porte jamais.
Hier il m'a ravie à tous ceux que j'aimais,
Et le coup de la mort, c'est lui qui me le donne :
Seigneur ! pardonnez-lui comme je lui pardonne !
(*Elle se relève pâle, tremblante, et marche en chancelant vers la fenêtre. Elle va s'élancer dans le précipice, lorsqu'on entend un chant doux, qui vient du dehors.*)

UNE VOIX, *en dehors.*

I.

Oh ! laisse déborder mon âme
Où tu versas tant de bonheur,

Et que cette rosée en flamme
Aille retomber dans ton cœur.

NIZZIDA, *surprise.*

Ciel !... cette voix...

LA VOIX.

II.

Parmi les heures dispensées
Il en est une pour pleurer,
Une pour les tristes pensées ;
Tout le reste pour s'adorer.

III.

Le ciel, qui de bienfaits arrose
Tous les êtres qu'il mit au jour,
Pour les abeilles fit la rose,
Et pour les âmes fit l'amour!

(*La voix se tait.*)

NIZZIDA, *bondissant.*

C'est lui ! c'est lui !

(*Criant à la fenêtre.*)

Vargiani !...

(*Avec une joie délirante.*)

Il vient... c'est donc bien lui... Mon malheur est [fini,
Je suis sauvée, enfin !—C'est le ciel qui l'envoie...
Oh! j'ai peur, maintenant, peur de mourir de joie...

SCENE II.

NIZZIDA, VARGIANI.

VARGIANI, *s'élançant de la porte.*

Nizzida ! Nizzida !...

NIZZIDA, *se jetant à son cou.*

Vargiani !... c'est toi,
C'est bien toi, n'est-ce pas? oh ! bon ami, dis-moi
Que je ne rêve point.

VARGIANI.

Mais non, mais non, cher ange!
Quelqu'un m'a fait venir... c'est une histoire étran-
[ge...
— Oh! viens que je t'embrasse encor... là... sur
[ton front.

NIZZIDA.

Va, tu le peux toujours, car il est sans affront.

VARGIANI.

Bonheur!

NIZZIDA.

Pour échapper à l'infâme torture,
Forte de mon malheur, moi, faible créature,
J'étais prête à mourir, quand j'entendis ta voix...
C'est Dieu qui t'a conduit...

VARGIANI.

Je le vois! je le vois!

NIZZIDA.

Mais, j'y songe, un gardien veillait près de la porte,
Comment donc as-tu fait pour arriver?...

VARGIANI, *tressaillant.*

Qu'importe!
(*Il passe rapidement la main sur son front et jette sur la table un poignard qu'il tenait en entrant.*)

NIZZIDA.

Puisque l'on peut entrer on peut aussi sortir,
Viens, Vargiani, viens; hâtons-nous de partir.

VARGIANI.

Non, pas encor, enfant; il faut que je demeure.
Un homme, dans ce lieu va venir tout-à-l'heure,
Je vais l'attendre.

NIZZIDA.

O ciel!.... non, non, Vargiani,
Ne l'attends pas... sortons.

VARGIANI.

Oh! tout n'est pas fini!

Cet homme m'a brisé par un affreux supplice,
Il faut que ma vengeance à présent s'accomplisse :
J'ai juré d'écraser la tête du serpent.

NIZZIDA.

Non ; ne fais pas cela... plus tard... on se repent...

VARGIANI.

Mais il me faut son sang, ma vengeance est sacrée!

NIZZIDA.

Mais veux-tu donc me voir à tes pieds massacrée?...
Cet homme, avec ses gens, fondra sur moi... sur
Il est puissant. [toi...

VARGIANI, *froidement.*

Je sais. C'est le roi.

NIZZIDA.

Lui !... le roi !...
Ciel !

VARGIANI.

Il faut que sur lui mon bras s'appesantisse !
Punir un meurtrier, n'est-ce donc pas justice ?

NIZZIDA.

Meurtrier?... que dis-tu ?...

VARGIANI.

Mais tu ne sais donc pas
Que, sous ses coups, ma mère a subi le trépas?

NIZZIDA, *douloureusement.*

Théagine !... elle est morte !... — O mon Dieu !

VARGIANI.

Tu vois, femme,
Il est de mon devoir d'immoler l'homme infâme
Qui porta la détresse et la mort sous mon toit;
Ma mère ma crié : venge-moi! venge-toi !

NIZZIDA.

Oh ! non... c'est trop affreux ! — Vargiani, par-
Moi je te le demande et le ciel te l'ordonne.[donne,

VARGIANI.

Pardonner ! — Mais ma mère entr'ouvrant les [tombeaux,
Secouerait sur mon front son suaire en lambaux,
Et crirait dans la nuit : — Sois maudit, fils parjure,
Qui promis la vengeance et maintenant l'abjure ! —
Oh ! je dois obéir. J'attends.

NIZZIDA.

Par le vrai Dieu,
Sortons, sortons d'ici ! l'enfer est dans ce lieu.

VARGIANI.

Mais je ne puis, enfant !...

NIZZIDA, *courant vers la table.*

Ah ! puisque ma prière
Glisse contre ton cœur comme sur une pierre,
Que la nécessité te force à fuir d'ici.

(*Elle saisit le poignard, court à la fenêtre, et le jette en dehors, avant que Vargiani ait pu la retenir.*)

VARGIANI.

Ah ! que fais-tu, grand Dieu !...

NIZZIDA.

C'est mon devoir aussi.

VARGIANI.

Femme, tu m'as perdu !

NIZZIDA.

Je te sauve, au contraire.
Viens, viens, éloignons-nous.

VARGIANI, *irrésolu.*

Que devenir ? que faire ?...

NIZZIDA, *le pressant.*

Rester est un danger ; il faut s'enfuir ; partons.

VARGIANI.

Plus d'arme ! — Eh bien ! viens donc, puisqu'il le [faut ; sortons.

(*Au moment où ils vont sortir, on entend du bruit*

dans l'escalier ; ils s'arrêtent tous deux, et se regardent avec effroi.)

NIZZIDA.

Ciel !... quelqu'un vient !... c'est lui !...

VARGIANI.

Ladislas !—Malheureuse,
Tu m'a désarmé ! — Vois quel abîme se creuse
Par ta main, dessous nous !

NIZZIDA.

Je voulais te sauver.

VARGIANI, *éperdu.*

N'est-il point d'arme, ici ? Ne puis-je rien trouver?
— Cet homme est donc Satan !... c'est l'enfer qui [l'envoie.

NIZZIDA, *tremblante.*

Cache-toi ! cache-toi !

VARGIANI.

Faudra-t-il que je voie...
—Oh! ce serait affreux!—Je veux sortir...

NIZZIDA.

Trop tard !

VARGIANI.

Sortir un seul instant... reprendre mon poignard...
Là... par cette fenêtre...

(*Il court à la fenêtre.*)

NIZZIDA, *se jetant au devant de lui.*

Un affreux précipice !

VARGIANI, *avec désespoir.*

O vierge des pêcheurs, soyez-nous donc propice !

NIZZIDA, *éperdue.*

Il approche... il est là...cache-toi, cache-toi !

VARGIANI

Que va-t-il se passer, mon Dieu, je meurs d'effroi!
(*Il se blottit derrière le pilier du fond, à gauche.*)

SCENE III.

LES MÊMES, LÉONORA.

LÉONORA.

C'est moi.

VARGIANI.

Léonora... je respire !

NIZZIDA, *courant à elle.*

Oh ! madame,
Quelle que vous soyiez, vous êtes une femme
Et vous savez combien nous sentons de douleur
Lorsque sur notre époux plane quelque malheur.

(*Montrant Vargiani.*)

Je voudrais l'éloigner de cette tour funeste,
Lui, lui que j'aime... Eh bien ! malgré mes pleurs,
[il reste.

LÉONORA.

C'est moi qui l'ai conduit près de vous.

NIZZIDA.

Oh ! merci.
Mais joignez-vous à moi, pour l'entrainer d'ici.

VARGIANI.

Mais je ne puis...

LÉONORA.

Enfant, étouffez toute crainte :
Votre époux doit rester, car sa vengeance est sainte:
C'est vous qui devez fuir.

NIZZIDA.

Moi, sans lui, fuir...

LÉONORA.

Oui.

NIZZIDA.

Mais...

LÉONORA.

C'est pour vous emmener que je venais.

NIZZIDA.

Jamais !

Je ne le quitte plus.

VARGIANI.

Pour protéger ta fuite,
Pour qu'on ne lance pas des gens à ta poursuite,
Il faut me laisser seul, un instant, dans ce lieu.

NIZZIDA.

Le danger...

VARGIANI.

Va sans crainte.

LÉONORA.

Oui, venez, venez...

(*Allant prendre la main de Nizzida, elle aperçoit la petite croix de fer qui pend à son cou, et pousse un cri.*)

Dieu !

VARGIANI *et* NIZZIDA.

Qu'avez-vous ?

LÉONORA.

Cette croix... dis, qui te l'a donnée?
Oh ! parle, parle vite.

NIZZIDA.

Enfant abandonnée,
Des gouffres de la mer, un pêcheur me sauva :
Je portais cette croix, alors qu'on me trouva.

LÉONORA.

L'ai-je bien entendu, providence éternelle !

VARGIANI, *étonné.*

Quoi...

LÉONORA, *agitée.*

Je ne rêve point... c'est cela... c'est bien elle...
Je reconnais ses traits... et puis, là... cette croix ;
Ces yeux noirs, que les miens ne virent qu'une fois

(*Avec explosion.*)
Enfant, viens dans les bras de ta mère !

VARGIANI.

Qu'entends-je !

NIZZIDA, *se jetant dans les bras de Léonora.*

Vous... ma mère !...

LÉONORA.

Mais oui, si tu n'es sœur d'un ange.

VARGIANI.

Le seigneur, à la fin, a donc pitié de nous.

LÉONORA.

Il me rend mon enfant.

NIZZIDA.

J'ai tant prié pour vous !...
Il fallait bien qu'un jour Dieu reçût ma prière...
(*Avec entraînement.*)
Oh ! venez sur mon cœur, sur mon cœur... pauvre [mère!

LÉONORA.

Dieu puissant, qui m'eût dit, qu'au fond de mes [malheurs
Je trouverais ma fille, objet de tant de pleurs !
—A genoux, mon enfant, pour que je te bénisse:
Que ta sainte prière à la mienne s'unisse.
(*Religieusement.*)
Seigneur, votre regard jusqu'à moi s'est baissé,
Mon vœu le plus ardent, vous l'avez exaucé ;
Maintenant, à mes yeux un reste d'espoir brille :
Soyez béni, mon Dieu, qui me rendez ma fille !

NIZZIDA.

Mon Dieu, soyez béni !

LADISLAS, *en dehors.*

Quoi, pas de garde ici ?...

TOUS, *tressaillant.*

O ciel !

LÉONORA.

C'est Ladislas, cette fois le voici.

NIZZIDA.

Ah ! nous parlions du ciel et le démon s'avance...
Ma mère, sauvez-moi, sauvez-moi !

LÉONORA.

Du silence,
Ma fille, nous fuirons.

VARGIANI.

Et seul je resterai.

NIZZIDA.

Mais non... tu n'as plus d'arme.

VARGIANI.

Oh ! je le contiendrai.

(*Vargiani et Léonora, se retirent au fond, vers le pilier qui se trouve derrière la porte; Nizzida veut les rejoindre, mais Léonora lui fait signe de rester sur son escabeau.*)

NIZZIDA, *cachant son visage dans ses mains.*

Mon Dieu ! mon Dieu !

(*La porte s'ouvre, et Ladislas paraît. Il n'a pas d'épée.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, LADISLAS.

LADISLAS, *sans voir Léonora et Vargiani.*

Salut, ma belle prisonnière.

LÉONORA, *bas à Vargiani.*

Il est sans arme, vois.

LADISLAS.

Est-on toujours si fière?...

VARGIANI, *passant devant lui.*

Salut à monseigneur !

LADISLAS.

Vargiani !... corps Dieu !

VARGIANI.

Ah ! vous ne pensiez pas me trouver dans ce lieu ?

LADISLAS.

Que viens-tu faire ici... réponds ?

VARGIANI.

J'y viens, mon maître,
Pour reprendre mon bien... et me venger, peut-[être.

(*A part, voyant Léonora sortir furtivement avec Nizzida qui résiste.*)

Ah ! je ne crains plus rien.

LADISLAS.

Sais-tu bien qui je suis ?
Malheureux, connais-tu celui que tu poursuis ?

VARGIANI, *avec une colère croissante.*

Oui, monseigneur, je sais de quel nom l'on vous [nomme
Et que vous tenez plus du démon que de l'homme;
Oui, je sais que tu n'es qu'un méchant duc Hon-[grois,
Arrivé par le crime au trône de nos rois ;
Oui, je sais que ton père a tué notre reine
Jane, pour lui ravir la pourpre souveraine ;
Et toi, digne héritier, digne fils de Durras,
Meurtrier comme lui, comme lui tu mourras.
Voilà ce que je sais.

LADISLAS, *portant la main à son côté comme pour tirer son épée qu'il n'a pas.*

Ose-tu bien ?...

VARGIANI.

Oui, j'ose,
Car seul je suis ici le maître en toute chose.

LADISLAS, *le poussant.*

Arrière donc, manant, que je passe !...

VARGIANI, *l'arrêtant.*

Tout beau !

On ne sort pas ainsi, seigneur, de son tombeau.
(*Ladislas s'étant aperçu qu'il est sans arme, cherche continuellement à gagner la porte, mais Vargiani l'empêche d'en approcher.—Même jeu pendant toute la scène.*)

VARGIANI, *plus calme.*

Puis il faut m'écouter ; il faut que je vous parle,
Moi, fils du peuple, à vous, fils du troisième Charle;
Je vous dirai tout haut ce que le peuple dit
Quand il parle de vous, son souverain maudit.
—Maître, lorque l'on touche à son heure dernière,
Il est bon de jeter un regard en arrière
Pour mesurer sa vie en rassemblant les faits ;
Je pourrais vous aider à compter vos forfaits :
De tous les jours des rois le peuple tient mémoire.
— Sire, ce n'est pas tout d'acquérir de la gloire :
Il faut savoir porter son éclat noble et beau,
Il faut la maintenir pure jusqu'au tombeau ;
Et non pas comme vous, par de honteux sévices,
L'effacer jour à jour, où la charger de vices.
Vous étiez glorieux, dans votre jeune temps...
Nous aimions à vous voir avec vos combattans...
Le peuple, que toujours une victoire anime,
Vous avait surnommé *le prince magnanime!*
Mais sitôt que vos jours de nuages couverts
Firent pleuvoir sur vous l'orage des revers,
Vous avez méprisé votre propre bannière ;
Votre char s'est jeté dans la mauvais ornière ;
A Rome, vous avez en un instant sali
Votre nom glorieux, maintenant avili !
— Votre aurore fut belle, au matin de la vie :
Mais de quel jour affreux a-t-elle été suivie ?...
Votre front couronné, jadis, de tant d'honneur,
L'est de honte à présent. — En un mot, monsei-
[gneur,

Vous fûtes un grand roi mais n'êtes plus qu'un lâ-
LADISLAS, *bondissant*. [che.
Qu'as-tu dit, malheureux!...

VARGIANI.

La vérité vous fâche?
J'espère cependant la dire jusqu'au bout,
Et vous m'écouterez, — ce n'est pas encor tout.
J'ai parlé du passé, mais des présentes choses
Je n'ai rien dit encor. Je ne sais point les causes
De votre abaissement; mais je sais que les grands,
Les princes tels que vous, s'appellent des tyrans.
Votre vie, à présent, n'est qu'un tissu de crimes,
Et c'est nous, vos sujets, qui sommes les victimes,
Et moi tout le premier!—Savez-vous, monseigneur
De quel sang la nature a fait battre mon cœur?
Moi que vous appelez insolent et canaille,
Mon père est mort pour vous sur un champ de ba-
Ce fut un brave archer, pour vous sacrifié. [taille!
Et moi, son fils, par vous je suis crucifié!
Tous les maux, votre main sur mon front les dis-
Du sang de mon aïeul voilà la récompense! [pense!
— Je suis un insensé de dire tout ceci.
Ce n'est pas pour parler que je venais ici;
Mais mon cœur est si plein de fiel et d'amertume,
Qu'il faut bien qu'il déborde et jette son écume
Sur vous et vos pareils, auteurs de tous nos maux,
Sur vous qui nous traitez pis que des animaux!
A vos yeux, nous, manans misérables, nous sommes
Quelque chose de moins que les bêtes de sommes!
Vous marchez sur nos cœurs sans prendre garde au
[pas:
Nous avons beau nous plaindre, on ne nous entend
Il vous importe peu lorsque le vilain pleure: [pas,
Pourvu que le plaisir soit dans votre demeure,

Pourvu qus vous soyiez enivrés de gaîté,
Que chacun de vos jours soit tout entier fêté,
Qu'à vos moindres désirs mille gens obéissent
Et qu'à vos actions vos suppôts applaudissent;
Foule d'adulateurs, de courtisans rampans,
Exercés tous les jours au métier de serpens.
— Malheur! malheur à vous, mauvais rois de ce [monde,
Qui passez jours et nuits dans la débauche immonde
Et laissez de côté mille devoirs sacrés!
Que vos fronts soient honnis et vos noms exécrés!
—Vous, vous, qui devriez, flambeaux de la lumière,
Sur le peuple aveuglé la verser tout entière,
Et, rendant la justice avec de sages lois,
Vous faire aimer de tous en protégeant nos droits...
— Tel est votre devoir, malheureux que vous êtes!
Mais ce devoir sacré, jamais vous ne le faites...
Le ciel vous a donné les peuples pour troupeaux,
Loin d'être nos pasteurs, vous êtes nos bourreaux!
Vous ne penchez vers nous que des faces rougies
Par l'aveugle colère ou le vin des orgies;
Vous venez parmi nous prendre ce qui vous plaît,
Et si nous nous plaignons, vous dressez le gibet.
Vous répandez le deuil au sein de nos familles,
Vous enlevez nos sœurs, vous séduisez nos filles;
Vous mêlez, tous les jours, le rouge des affronts
A la noble sueur qui tombe de nos fronts!
Pour nos moindres délits vous n'avez pas de grâce;
Par le sang et le mal vous marquez votre trace;
Vous foulez en chassant nos champs et nos trou- [peaux,
Puis vous nous accablez des dîmes et d'impôts...
— Vous ne savez donc pas que, plus tard, sur vos [têtes,
Retomberont à flots les crimes que vous faites?

Le peuple, quelque jour se levant souverain,
Peut s'écrouler sur vous comme un pilier d'airain.
Pour fondre les anneaux de sa chaîne d'esclave !
Il peut sortir, bouillant comme un torrent de lave !
S'il est faible aujourd'hui, s'il reste sans effort,
Qui vous dit que demain il ne sera pas fort?
Pensez-vous que, perdant à la fin patience,
Il ne trouvera pas la force, la puissance
De renverser le joug qui lui meurtrit le dos?
Pensez-vous que les bras qui portent les fardeaux
Ne sont pas assez forts pour renverser un trône,
Malgré le fer puissant qui toujours l'environne?
Pensez-vous qu'on ne peut, démolissant vos tours,
En arracher vos nids comme ceux des vautours;
Et que vous, ni les fils que le destin vous donne,
N'aurez à redouter ce peuple qui bourdonne,
Et qu'il supportera vos mépris et sa faim?...
Le peuple, — Ladislas, apprends-le donc enfin, —
C'est le chien qui se couche aux pieds de qui le flat-
Mais lorsqu'on le tourmente, il se fâche, il éclate, [te;
Il devient un lion, un tigre quelquefois,
Et lave son outrage avec le sang des rois !

LADISLAS, *froidement.*

Quand donc finiras-tu ta harangue insolente?

VARGIANI.

Oh! vous avez raison, ma vengeance est trop lente :
Je ne veux plus parler, j'agirai maintenant :
— Tout meurtrier, qu'il soit prince, noble, ou
[manant,
Des hommes ou de Dieu recevra son supplice,
Tôt ou tard doit venir le jour de la justice...
Ce jour inévitable est le dernier qu'il voit,
Ce jour, ô Ladislas, il est venu pour toi !

LADISLAS.

Misérable !...

VARGIANI, *terrible.*

Il est temps d'expier un grand crime,
Et je viens te punir au nom de la victime.
Ah ! mon noble seigneur, votre glaive assassin
De ma mère impuissante à déchiré le sein ;
Vous vîntes sous mon toit répandre la détresse ;
Vous osiez convoiter ma femme pour maîtresse...
Et vous pouviez penser, monseigneur Ladislas,
Qu'un pêcheur outragé ne se vengerait pas ?...
— Insensé ! — Tu croyais qu'une haine infernale
Ne t'irait pas chercher sous la pourpre royale ;
Tu croyais qu'à ton cœur mon bras n'atteindrait
—Tu te sentais trop haut et me voyais trop bas. [pas.
La distance entre nous était grande, sans doute,
Mais en venant à moi tu m'abrégeas la route ;
Je ne t'ai pas cherché dans tes palais maudits,
Je ne suis pas monté, c'est toi qui descendis.
Ah ! puisque tu quittas la dignité du trône,
Pour baisser dans ma nuit ta royale couronne ;
Puisque tu descendis jusqu'à moi, de si haut,
Eh bien ! descends encor, descends jusqu'au tom-
[beau !

LADISLAS, *reculant épouvanté.*

Misérable... oses-tu... moi, ton seigneur et maî-
[tre...

VARGIANI.

En toi je ne vois plus qu'un meurtrier, qu'un traître!

LADISLAS.

Oseras-tu frapper sur le front de ton roi ?

VARGIANI.

N'as-tu donc pas osé frapper ma mère, toi !...
A mon tour maintenant.—A l'aigle il faut sa proie,
Au coupable son juge. — Il faut que je te broie,
Comme on fait d'un aspic qu'on trouve sous ses pas.

LADISLAS.

Un homme sans défense !...

VARGIANI.

Il ne m'importe pas.
— A genoux ! à genoux ! commence ta prière.

LADISLAS, *à part.*

Rien, pas d'arme !

VARGIANI, *le forçant à s'agenouiller.*

A genoux !

LADISLAS, *se relevant désespéré.*

Démon, arrière ! arrière !

VARGIANI.

Tu ne sortiras pas vivant de cet endroit.

LADISLAS.

Assassin.

VARGIANI.

Te punir est ici mon bon droit.

(*Ladislas s'échappe et s'élance à la fenêtre.*)

LADISLAS, *criant.*

Du secours !

VARGIANI, *bondissant derrière lui.*

Oh ! tes gens sombre et servile engeance,
Ne t'arracheront pas à ma juste vengeance !

(*D'une main, il courbe Ladislas à ses pieds ; de l'autre, il saisit la barre qui traverse la fenêtre, l'arrache et la fait tourner violemment sur sa tête.*)

Meurs ! — Que le jour te trouve au socle de tes tours ;
Ton âme est à l'enfer et ton corps aux vautours !

(*Au moment où il va frapper, Oralla s'élance de la porte et l'arrête.*)

SCENE V.

LES MÊMES, ORALLA, HOMMES D'ARMES.

ORALLA.

Arrête, misérable !

VARGIANI, *se retournant.*
Ah!

LADISLAS.
Juste ciel!

VARGIANI, *jetant son arme.*
O rage!

ORALLA, *l'épée à la main.*
C'est tout ton sang qu'il faut pour laver cet outrage.

LADISLAS, *retenant Oralla.*
Non, comte; remettez votre épée au fourreau;
Cet homme doit mourir par la main du bourreau,
Le sang d'un mécréan salirait votre lame.
(*Aux gardes.*)
Qu'on l'enferme.

VARGIANI, *à lui-même.*
Qu'importe! Elle est sauvée.
(*On l'emmène.*)

LADISLAS, *se frappant le front.*
O femme!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

V.

LA MÈRE.

PERSONNAGES.

LADISLAS.
VARGIANI.
LÉONORA.
NIZZIDA.
ORALLA.
HOMMES D'ARMES.

ACTE V.

La salle du deuxième acte. Les portières du fond restent constamment ouvertes.

SCENE Ire.

LÉONORA, NIZZIDA.

(*Elles entrent par le fond.*)

LÉONORA.

Enfin, nous y voici !

NIZZIDA.

Ma mère, pourquoi donc me ramener ici ?
Longtemps Vargiani prolonge son absence...
Je tremble...

LÉONORA.

Mon enfant, j'ai gardé le silence
Pour ne pas éveiller de craintes dans ton cœur...
Mais...

NIZZIDA, *vivement.*

Ah ! parlez, ma mère ! Est-ce quelque malheur ?

LÉORORA.

Ne tremble pas. — Hier, quand nous primes la [fuite,
Vargiani ne pût venir à notre suite ;
Des gardes l'ont surpris et, par ordre du roi,
Jeté dans un cachot.

NIZZIDA.

Ciel !

LÉONORA.

Mais, sois sans effroi,
Je le délivrerai.

NIZZIDA.

Oh ! sauvez-le, ma mère,
Car sans lui je mourrais.

LÉONORA.

Espère, enfant, espère !

Des zélés serviteurs près de moi sont venus
Et d'un sombre projet nous sommes convenus ;
De ton Vargiani la délivrance est sûre ;
Tu le verras bientôt, ta mère te le jure.

NIZZIDA.

C'est aussi votre fils.

LÉONORA.

Je l'adopte aujourd'hui :
Pour toi, je pourrais tout, je pourrai tout pour lui.
Je vous réunirai ; je vous rendrai la vie
De bonheur et de paix, que l'on vous a ravie ;
Et moi, j'irai prier pour vous dans un couvent
Où ma fille viendra me visiter souvent.

NIZZIDA.

Mais lui... l'ôterez-vous des mains de leur justice ?

LÉONORA.

Quand je devrais marcher à sa place au supplice,
Il vivra.

NIZZIDA, *avec effroi.*

Le supplice !... Ils veulent donc sa mort,
Eux ?... Ils le tûront !...

LÉONORA.

Non ; — je te le jure encor;
Attends donc sans trembler sa liberté prochaine.
D'un seul mot, je saurai faire tomber sa chaîne :
Si ce moyen manquait une première fois,
Un autre, plus certain, nous vengerait tous trois.

NIZZIDA.

Ma mère, expliquez-moi... je ne saurais compren-
[dre.

LÉONORA.

Non, enfant ; maintenant je ne puis rien t'appren-
[dre.

NIZZIDA, *écoutant.*

On vient !...

LÉONORA, *regardant au fond.*

C'est Oralla.

NIZZIDA.

Ma mère, emmenez-moi,
J'aurais peur de cet homme.

LÉONORA, *ouvrant la porte à droite.*

Eh bien ! là, place-toi.
(*Nizzida entre à droite.*)

SCENE II.

ORALLA, LÉONORA.

ORALLA, *de la porte du fond.*

Ici, Léonora ?... Quoi, vous osez encore
Hanter ce palais ?

LÉONORA, *froidement.*

Oui.

ORALLA.

Croyez-vous qu'on ignore
Tout ce qui s'est passé ?

LÉONORA, *jouant l'étonnement.*

Quoi donc ?... Que dites-vous ?

ORALLA.

Je dis qu'hier, madame, une femme à genoux,
Priait sur une tombe, à l'heure des ténèbres...
Quelqu'un vint à passer près des pierres funèbres :
On n'entendit, d'abord, que prière et sanglots,
Puis deux voix se parlant et formant des complots.

LÉONORA.

Assez.
(*Elle le regarde fixement.*)
De vous aussi, serais-je donc haïe ?

ORALLA.

Le croyez-vous ?

LÉONORA.

Mais oui, car vous m'avez trahie.
Je suis celle qu'on vit sur la tombe à genoux,
Et l'homme qui passa, comte Oralla, c'est vous.

ORALLA.

C'est moi.

LÉONORA.

Vous avez donc dévoilé ma vengeance ?

ORALLA.

Non ; j'ai fait mon devoir en gardant le silence.

LÉONORA.

Quoi, vous n'avez rien dit au roi de tout ceci ?

ORALLA.

Rien, pas un mot sur vous.

LÉONORA.

Merci, comte, merci.

ORALLA.

Me pardonnerez-vous ?

LÉONORA.

Eh bien ! je vous pardonne:
Mais vous me servirez.

ORALLA.

Que votre bouche ordonne
Tout, hormis l'homicide ou quelque trahison.

LÉONORA.

Au-dessous de nos pieds, un homme est en prison.

ORALLA.

C'est ce Vargiani, dont on veut le supplice.

LÉONORA.

Non, il ne mourra pas.

ORALLA.

Il faut que s'accomplisse
La justice du roi.

LÉONORA.

Vargiani vivra,
Je l'ai dit, je le veux ; sa grâce arrivera.

ORALLA.

Ne l'espérez jamais.

LÉONORA.

Je l'obtiendrai, vous dis-je,
Et de Ladislas même.

ORALLA.

Ah !... Mais par quel prodige...

LÉONORA.

C'est un secret. — Mais vous, promettez, Oralla,
Que vous ferez passer le prisonnier par là.

(Elle indique la galerie du fond.)

ORALLA.

Oui.

LÉONORA.

Maintenant il faut, sans dire ma présence,
Attirer jusqu'ici, Ladislas...

ORALLA.

Ah ! silence !
Vous voudriez encor...

LÉONORA.

Je ne veux que le voir.

ORALLA, *irrésolu.*

Je ne sais si je puis, sans sortir du devoir...

LÉONORA.

Oui.

ORALLA.

Me répondez-vous...

LÉONORA, *avec impatience.*

De tout, quoi qu'il advienne.
Allez.

ORALLA.

S'il ne vient pas ?...

LÉONORA, *le poussant.*

Sachez faire qu'il vienne.

ORALLA, *à part en sortant.*

Cette femme est ici plus maître que le roi.

SCENE III.

LÉONORA, *seule.*

Maintenant, la vengeance et la paix sont à moi.
— Ladislas, Ladislas, c'est toi qui m'as perdue !...
— Aux yeux de cette enfant que le ciel m'a rendue,
Hier, moi, je pouvais te courber, t'avilir ;
Devant elle, d'un mot je t'aurais fait rougir :
Mais elle aurait souffert bien plus que toi, peut-être,
Et puis, c'était trop peu pour me venger d'un [traître.
Ce n'est qu'avec du sang qu'on efface l'affront
Qu'en me chassant d'ici tu clouas sur mon front !
Dans ton propre palais je suis encor servie :
C'est à tes serviteurs que j'achète ta vie ;
Pour t'ouvrir une tombe ils m'ont vendu leurs bras,
Mais avant d'y descendre, ô noble Ladislas,
Tu rendras au bonheur ma nouvelle famille ;
Tu me rendras l'époux que demande ma fille.
Je saurai t'y forcer.

(*Remontant la scène et regardant en dehors dans la galerie.*)

Ah ! c'est lui... le voici...
Pour le surprendre mieux, retirons-nous ici.

(*Elle entre à droite.*)

SCENE IV.

LADISLAS, ORALLA, *puis* LÉONORA.

LADISLAS.

Donc, notre jeune fille est tout-à-fait perdue.

ORALLA.

Monseigneur, on ne sait ce qu'elle est devenue.

LADISLAS.

Et ce Vargiani, comte, qu'en a-t-on fait ?

ORALLA.
Le supplice bientôt va punir son forfait,
—A moins que, par pitié, vous ne donniez sa grâce

LADISLAS.
Il ne l'aura jamais, quoi qu'il dise et qu'il fasse.

ORALLA.
Cependant, si quelqu'un vous priait à genoux...

LADISLAS.
Je n'écouterais rien.

ORALLA.
Personne?

LADISLAS.
Fût-ce vous.
Cet homme est criminel, il faut, je veux qu'il meure.

ORALLA.
Vous serez obéi.

LADISLAS.
Dès aujourd'hui.

ORALLA.
Sur l'heure
Il sera mis à mort, puisqu'il est condamné.

LADISLAS, *portant vivement la main sur sa poitrine.*
Ah!

ORALLA.
Ciel! vous pâlissez...

LADISLAS, *haletant.*
Oh! je souffre en damné!
Je sens comme du feu qui brûle mes entrailles,
Et je vois des éclairs courir sur les murailles...
Depuis un demi jour mes esprits sont confus...
(*Se laissant tomber dans le fauteuil.*)
Oh! je souffre!...

LÉONORA, *à part, sur la porte de droite.*
Ce soir, tu ne souffriras plus!

LADISLAS, *entendant parler.*

Qui va là ?

LÉONORA.

Moi, seigneur.

LADISLAS, *se levant.*

Quoi, toujours cette femme !...
—Ne pourrais-je donc pas vous éloigner, madame ?
Vous n'avez plus le droit de reparaître ici.

LÉONORA.

Oui, vous m'avez chassée. — Et pourtant me voici.
(*Elle fait signe à Oralla de s'éloigner.* — *Il sort par le fond.*)

SCENE V.

LADISLAS, LÉONORA.

LADISLAS.

Me direz-vous, au moins, quel sujet vous ramène ?

LÉONORA.

Vous allez le savoir.

LADISLAS.

La colère... la haine?...

LÉONORA.

Non ; vous vous méprenez ; je suis calme. Voyez,
Mes yeux ne pleurent pas, comme vous le croyez.
(*Avec ironie.*)
Je suis habituée à supporter l'offense...
Que ferais-je? Une femme est toujours sans défen-
N'est-ce pas, monseigneur? [se,

LADISLAS, *impatienté.*

Qui vous a fait venir?
Parlez, expliquez-vous ; j'ai hâte d'en finir.

LÉONORA.

Oui, de vous éloigner vous avez grande envie...
Je viens vous demander la liberté, la vie [mort.
De l'homme, que vos gens vont bientôt mettre à
Si d'un mot de pitié vous ne changez son sort.

LADISLAS.

Quoi, c'est vous qui voulez l'arracher au supplice?
Maintenant, je le vois, vous êtes sa complice :
C'est vous qui, dans la nuit, avez conduit son bras,
Disant dans votre cœur : Ladislas, tu mourras!
L'enfer n'a pas voulu protéger votre crime :
Mais, à moi, qui faillit en etre la victime,
Osez-vous demander grâce pour l'assassin
Dont j'ai vu le poignard se lever sur mon sein?
Oh! n'espérez jamais, jamais que je la donne :
Vous, remerciez Dieu, qui fait qu'on vous pardonne.

LÉONORA, *froidement, sans regarder Ladislas.*

Voilà plus de seize ans, ici, dans ce palais,
Une femme, voilée aux regards des varlets,
Mit au jour un enfant, fille débile...

LADISLAS, *l'interrompant.*

O femme,
Quel plaisir prends-tu donc à torturer mon âme!

LÉONORA, *continuant.*

Cette fille, arrachée au berceau, ce fut moi
Qui lui donnai la vie; et son père...

LADISLAS, *d'une voix sourde.*

Tais-toi.

LÉONORA.

Eh bien! si maintenat, vous, fils de Durras-Charle,
Vous voyiez à genoux, là, celle dont je parle,
Et si vous entendiez sa voix vous supplier
De sauver le jeune homme et de le gracier?...

LADISLAS.

Mais elle est morte.

LÉONORA.

Non; elle vit.

LADISLAS.

Malheureuse,

Tu voudrais me tromper par une ruse affreuse !
Ta fille ne vit plus... et tes projets seront...

LÉONORA, *vivement.*

Niez donc votre sang en regardant son front.

(*Elle ouvre la porte de droite, Nizzida paraît et s'élance aux pieds de Ladislas.*)

LADISLAS, *reculant.*

Ah ! grand Dieu... qu'ai-je vu !...

NIZZIDA.

Par vos pieds que jembrasse,
Monseigneur, pardonnez; monseigneur, faites grâce
A mon Vargiani.

LADISLAS.

Fuyez, retirez-vous!

LÉONORA, *bas.*

Ah ! tu trembles !

NIZZIDA.

Seigneur, je vous prie à genoux.

(*Bruit d'armes et de pas en dehors.*)

LÉONORA.

Entendez-vous ce bruit?...c'est lui que l'on entraine
Au supplice.

NIZZIDA.

Oh ! seigneur, faites tomber sa chaine...
—Voyez, c'est lui.

(*Vargiani paraît au fond, dans la galerie. Il est enchaîné et entouré de quelques hommes d'armes.*)

VARGIANI.

Que vois-je !... ici, Nizzida... toi !...
— Elle n'est pas sauvée, ô Dieu, soutenez-moi !...

NIZZIDA, *se jetant à son cou.*

Non, tu ne mourras point... Dieu ne peut le per- [mettre.

(*Les hommes d'armes veulent éloigner Nizzida, pour continuer leur marche ; Léonora les arrête de la voix.*)

LÉONORA, *aux gardes.*

Arrêtez un instant!

(*Vargiani veut parler; Nizzida, à genoux près de lui, lui fait signe de se taire et de laisser agir Léonora, qui, prenant Ladislas par le bras, le conduit rapidement sur le devant de la scène.*)

LÉONORA, *à Ladislas.*

Oseras-tu permettre
Le meurtre de l'époux de ta fille!...

LADISLAS.

Plus bas,
Plus bas, Léonora!... Qu'elle ne sache pas...

LÉONORA, *à demi-voix.*

Grâce pour son époux et je saurai me taire.

LADISLAS, *de même.*

Mais cet homme a voulu...

LÉONORA.

Grâce, ou point de mystère!
A nous, Vargiani. Si tu le fais mourir,
Ici, devant sa fille, un père va rougir.

LADISLAS.

Mais cet homme a voulu m'assassiner, madame!

LÉONORA.

Mais cet homme est l'époux de cette jeune femme
Sa grâce, il me la faut.

LADISLAS.

Mais je ne puis... non... non!

(*Vargiani et Nizzida, sans pouvoir rien entendre, suivent des yeux, avec anxiété, tous les mouvemens des deux interlocuteurs.*)

LÉONORA, *à Ladislas, d'une voix sourde.*

Eh bien! à ton enfant je vais dire ton nom,
Pour qu'elle te maudisse.

(*Elle fait un mouvement vers le fond.*)

LADISLAS.

Ciel ! — arrête, cruelle !
Ne me fais pas rougir de honte devant elle...

LÉONORA, *sans l'écouter.*

Nizzida.

LÉONORA.

Par pitié !...

NIZZIDA.

Ma mère...

LÉONORA, *lui montrant Ladislas.*

Tu le voi...
Eh bien ! c'est...

LADISLAS, *avec explosion.*

Je consens. — Misérable, tais-toi !
(*Criant aux gardes.*)
Que cet homme soit libre.

(*On déchaîne Vargiani.*)

NIZZIDA, *joyeuse, à Ladislas puis à Léonora.*

O monseigneur. — Ma mère !
(*Elle remonte près de Vargiani.*)

LADISLAS, *bas à Léonora.*

Tu ne lui dira pas quel nom porte son père !...

LÉONORA.

Jamais.

LADISLAS.

J'ai ton serment. — Va, fuis ; emmène-les,
Et ne repassez plus le seuil de ce palais.

(*Il sort précipitamment, à droite, en portant la main sur sa poitrine, comme s'il ressentait une douleur.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* LADISLAS.

NIZZIDA, *tenant Vargiani par la main et lui fesant descendre la scène.*

Sauvé !

VARGINI, *gravement.*

Non, pas encor.

LÉONORA.

J'ai forcé sa clémence.

VARGIANI.

Mais, moi, je ne veux pas lui devoir l'existence,
A cet homme. — Je veux me venger ou mourir :
J'avais fait ce serment et n'ai pu le tenir...

LÉONORA.

Je l'ai tenu pour toi. — Va ! tes plaintes sont vaines:
(*Bas, montrant la porte par où Ladislas est sorti.*)
Le venin de la mort circule dans ses veines.

VARGIANI.

Dis-tu vrai ?

LÉONORA, *d'une main écartant Nizzida, et de l'autre tirant à elle Vargiani.*

Ladislas a ses jours révolus ;
Au coucher du soleil il n'existera plus.

(*Ils sortent par le fond.*)

FIN.

À

MON PÈRE ET A MA MÈRE.

C'est à vous que je veux dédier mon premier essaie. Ceci est le fruit de bien des veilles, le résultat d'un travaille long et pénible ; néanmoins, ce n'est pas sans beaucoup d'hésitation que je me suis décidé à livrer une œuvre aussi imparfaite au jugement du Public.

Les critiques seront peut-être bien sévères à mon égard : je désire avant tout qu'elles soient justes. En tous cas, je ne pourrais leur opposer que ma conscience sans reproche; mais j'espère que le double patronage sous lequel j'ai placé *Nizzida* lui portera bonheur.

E. M.

Juillet 1840.

RÉPERTOIRE

DE LA

SCÈNE FRANÇAISE.

HUITIÈME ANNÉE.

LE

TOMBEAU DE NAPOLÉON

PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ.

15 CENTIMES.



LA
BONNE NOUVELLE
OU
L'HEUREUSE JOURNÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Cette pièce a été représentée, pour la première fois, sur le Grand Théâtre de Nantes, le 17 Mai 1814, sous la direction de M.r *Arnaud.*

La précipitation avec laquelle cette brochure a été imprimée, et les changements qu'a exigés la mise en scène, ont accasionné les fautes suivantes, que le lecteur est prié de corriger sur son exemplaire.

Lisez ainsi le cinquième vers du couplet placé au bas de la page 38 :

En vain encor *l'airain* tonne,

Au lieu de

En vain encor *l'air en* tonne.

Page 40, quatorzième ligne, aulieu de VARLET, lisez PRUDENT FILS.

LA BONNE NOUVELLE OU L'HEUREUSE JOURNÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Faite, à l'occasion de la Paix générale,

par V.or Mangin père.

AVEC LA MUSIQUE DE SIX AIRS.

Pax cum Rege redit, nectamus lilia myrtis.



A NANTES,

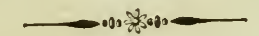
DE L'IMPRIMERIE DE VICTOR MANGIN.

MAI 1814.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRANCHET père, Négociant, Armateur de Granville, et ancien Capitaine de navire...........	*Messieurs* LEFEVRE.
FRANCHET fils, Capitaine du corsaire l'*Heureuse-Nouvelle*......	SIGNOL.
PRUDENT père, Négociant, ami de FRANCHET père.....................	LECOUVREUR.
PRUDENT fils, Avocat, amoureux de ROSALIE......................	FONT. LESCOT
VARLET, jeune homme élevé par FRANCHET père, second Capitaine du corsaire l'*Heureuse-Nouvelle*, amoureux de ROSALIE................	JAUBERT.
COURVAL, jeune homme à la mode, amoureux de ROSALIE.....	JOSEPH.
NOVELMANN, Usurier, se disant Négociant, prétendant à la main de ROSALIE..............................	AUGUSTE.
ROSALIE, fille de FRANCHET père.	Mlle PIERSON.
Un Matelot, personnage muet.	

La Scène est à Granville, dans un salon de FRANCHET père.

CARACTÈRE
DE CHAQUE PERSONNAGE.



FRANCHET père, riche Négociant, âgé de 60 ans, mais encore très-bien portant ; il doit avoir beaucoup de vivacité, de franchise et de gaicté. Son costume doit être simple et conforme à son âge, sans être trop antique.

FRANCHET fils, jeune homme de 30 ans, beau caractère de marin : son costume doit être celui d'un capitaine de corsaire, à bord même.

ROSALIE, de l'ingénuité, mais point de simplicité ; 17 ans ; mise conforme à la fortune de son père.

PRUDENT père, vieillard un peu plus âgé que Franchet père ; de la finesse, mais de la bonhomie ; mise dans le genre de celle de Franchet père.

PRUDENT fils, jeune homme de 25 ans ; du bon ton, un extérieur raisonnable, et cependant de l'aisance et des graces ; habillé en noir, mais très-proprement.

VARLET, jeune Marin, de bonne tournure ; il doit être proprement mis, quoique l'on doive bien s'appercevoir qu'il sort du bord.

COURVAL, jeune homme de 22 ans, étourdi, léger, un peu fat ; enfin jeune homme à la mode, mis comme le peint PRUDENT père, page 47.

NOVELMANN, homme de 40 ans, se disant banquier, mais ce n'est qu'un prêteur à la petite semaine : il est très-lent dans tout ce qu'il fait et dans tout ce qu'il dit ; son caractère doit contraster, en tout, avec celui de FRANCHET père. Son costume doit répondre à son âge, à son état, et à son caractère lent, pesant, original et pédant.

LE MATELOT doit être mis selon son état, et un peu en désordre, puisqu'il sort de faire une longue route à franc étrier.

NOTA. — *L'acteur nommé le premier doit être placé à la gauche des spectateurs, et ainsi de suite.*



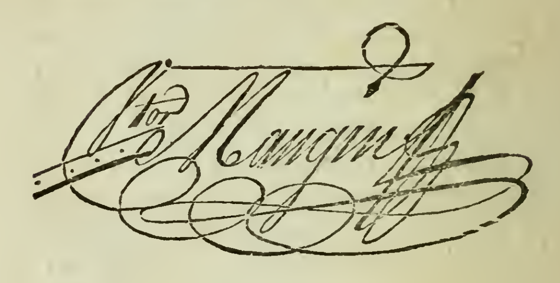
Cette petite pièce était destinée à être jouée il y a environ trois semaines ; mais le renouvellement de l'année théâtrale, les débuts, les pièces nouvelles à monter, le retard de quelques sujets nouveaux dont deux ne sont pas encore arrivés, tout cela a mis M. Arnaud dans la nécessité de reculer jusqu'à ce jour la mise en scène de cette bluette ; et, dépouillée de l'intérêt de la nouveauté, quel mérite pouvait-elle avoir ? que lui restait-il pour la soutenir ? quelques couplets, et le jeu des acteurs. Si elle a du succès, c'est donc principalement aux acteurs que j'en serai redevable.

Mais alors, me dira-t-on, pourquoi l'imprimer ? Quelques amis m'y ont engagé, et je me suis laissé séduire, par la facilité que j'ai de le faire. J'ai là mes ouvriers, tout prêts dans mon atelier ; j'ai le papier dans mes rayons : il semble qu'on ne débourse rien, et voilà comme on s'éblouit soi-même.

Au reste, les uns manifestent par de brillantes illuminations leur joie d'un événement qui fait cesser tout-à-coup les maux

de l'humanité, les autres par des fêtes; quant à moi, je fais comme *Novelmann*, je célèbre la paix *à ma manière.*

Nantes, ce 13 mai 1814.



Vu et approuvé par l'Inspecteur de la Librairie,

J. Walsh.

Nantes, le 14 mai 1814.



LA
BONNE NOUVELLE
OU
L'HEUREUSE JOURNÉE.

Scene premiere.

ROSALIE, PRUDENT FILS.

ROSALIE.

Vous me suivez en vain, monsieur, je ne veux rien vous répondre.

PRUDENT FILS.

Depuis que je vous aime, depuis que je vous le dis, je n'ai pu obtenir de vous aucun aveu; cependant vous êtes chaque jour remarquée, recherchée même par de nouveaux prétendants. Cela

n'est pas étonnant, vous embellissez tous les jours, et...........

ROSALIE (*l'interrompant.*)

Et l'on sait que mon père est riche; n'est-ce pas cela que vous voulez dire?

PRUDENT FILS.

Non assurément: je n'y ai jamais pensé. Mon état ne suffira-t-il pas à nos besoins? Je me suis attaché au barreau; avec de l'étude, du travail, et aidé de votre économie, je suis toujours certain de vivre honorablement; si je puis acquérir l'estime et la considération des juges.

ROSALIE.

L'estime publique! ne l'avez-vous pas déjà? j'entends tout le monde dire du bien de vous. Mais de l'étude, du travail! tout cela ne suffit pas; il vous faut aussi du talent?

PRUDENT FILS.

Vous m'embarrassez!

ROSALIE.

Vous faites le modeste! Vous savez bien que vous en avez.

PRUDENT FILS.

On ne peut pas ignorer tout-à-fait ces choses là... Mais (*vivement*) ne craignez-vous pas de dire trop de bien de moi?...... en ma présence.

Ariette dialoguée.

Air du rondeau de MAISON A VENDRE: *Fiez-vous*, &c.

ROSALIE. Quel serait l'intérêt de cacher ce qu'on pense !
PRUDENT. Pourquoi donc à Prudent le cacher en ce jour ?
ROSALIE. Je le dis, vous avez et talents et prudence.
PRUDENT. Vous avez des attraits, et moi j'ai de l'amour.

ROSALIE............ M'allez vous donc encore
Parler de vos amours ?
PRUDENT........... Sans doute je vous adore,
Sans doute je vous adore.
ROSALIE............ Vous le répétez toujours,
Vous le dites toujours,
Toujours, toujours. (*Bis.*)
PRUDENT....... Ah ! plaise à Dieu que je le puisse.
ROSALIE................ Mais vous rendre justice
M'était bien doux :
Je le répète, on dit du bien de vous.

PRUDENT. Quel est donc l'intérêt de cacher ce qu'on pense !
ROSALIE. Je l'ai dit, vous devez réussir au palais.
PRUDENT. Mais aurai-je de vous le prix de ma constance ?
ROSALIE. Je l'ai dit, vos talents méritent des succès.

PRUDENT FILS.

(*A part*). Charmante ingénuité ! (*A Rosalie.*) Si c'était le commencement d'un aveu ?

ROSALIE.

Vous m'y faites penser !..... Mais n'allez pas vous aviser de le croire ! D'ailleurs quel est votre caractère ? Ce n'est point par là que vous brillez....... (*en baissant les yeux*), du moins aux yeux de mon père.

PRUDENT FILS.

Oui, monsieur votre père, vif encore à son âge, autant qu'il soit possible de l'être à vingt ans, ne juge avec avantage, au premier coup d'œil, que ceux qu'il croit l'être autant que lui. Mais, Rosalie, ce n'est qu'avec vous que j'ose paraître tel que je suis. Par état, je dois m'efforcer d'être grave, de m'y accoutumer dans la société; et M.r Franchet lui-même, s'il me voyait habituellement l'air évaporé, serait le premier à me dire, avec cette belle franchise que vous lui connaissez : tu ne seras jamais qu'un mauvais avocat.

AIR : *Rien, tendre amour, ne résiste à tes charmes.*

Au gré du sort et de sa destinée
Le sage doit diriger ses penchants;
Suivre Thémis était ma destinée,
A mes devoirs je forme mes penchants.

Mais pour l'hymen, à notre destinée
L'amour devrait accorder nos penchants;
Lors, votre main me serait destinée,
Vous oseriez approuver mes penchants.

ROSALIE.

Dites tout ce que vous voudrez; mais quand j'aurais pour vous les mêmes sentiments que vous prétendez qui vous animent......

PRUDENT FILS.

Que je prétends !......

ROSALIE.

Vous ne pourriez jamais m'obtenir que de l'aveu de mon père.

AIR: *L'amour ainsi qu'la nature* (de Fanchon.)

Par lui seul j'agis, je pense;
Sans mère dès mon enfance,
Mon père ent seul tous mes vœux;
Je ne vois que par ses yeux:
A lui soumettre empressée
Tous projets et tout desir,
Je n'ai pas une pensée
Qu'il n'en résulte un plaisir. (*Bis.*)

Je dépends de lui, je suis heureuse d'en dépendre; et, si vous voulez que je m'explique, efforcez-vous de lui plaire. (*Elle veut sortir, Prudent la retient.*)

PRUDENT FILS.

C'est tout mon desir.

AIR : *C'est un moment.* (Noté n.° 1, à la fin de cette brochure.)

A mon desir
Ne puis-je satisfaire!
Il est bien pur cependant ce desir :
Votre bonheur serait ma seule affaire,
Le sien serait mon unique plaisir;
Comment peut donc s'opposer votre père
A mon desir ? (*Bis.*)

C'est le desir
Qui soutient l'espérance,
Et l'espérance anime le desir :
Entre les deux, souvent, l'ame balance
La vie entière, attendant le plaisir;
Il a beau fuir, je garde l'espérance
Et le desir. (*Bis.*)

Mais au point où en sont les choses.......

ROSALIE.

Que voulez-vous dire ?

PRUDENT FILS.

Vous savez que, depuis quelques jours, il a déclaré qu'il voulait vous établir, parce qu'il commence à vieillir ; et qu'il veut vous rendre heureuse de son vivant.

ROSALIE.

Manque-t-il quelque chose à mon bonheur ?

PRUDENT FILS.

Il y manquerait quelque chose, si vous pensiez comme moi.

ROSALIE.

Ce n'est pas là ce que vous disiez.

PRUDENT FILS.

Oui, je voulais vous rappeller qu'il a réservé votre main pour celui qui lui apporterait la meilleure nouvelle dans la quinzaine : quelle idée bizarre !

ROSALIE.

Il a dit cela dans un moment d'impatience, parce qu'il ne reçoit aucune nouvelle de ses trois fils. Vous le savez; l'aîné est en mer, il commande le corsaire de mon père l'*Heureuse-Nouvelle*, et l'on n'a pas encore entendu parler de lui. Le second est prisonnier à la Jamaïque : le troisième, Prosper, était à la malheuseuse campagne de Russie. Et votre père....... ne fait rien, ne dit rien; où est-il maintenant ?

PRUDENT FILS.

Je l'ignore. Il est parti il y a quelque temps, sans me dire où il allait; il n'a point écrit depuis son départ, mais je suis sans inquiétude; car je sais que c'est ainsi qu'il agit, quand il médite quelque chose d'avantageux pour moi. Comme j'ai dessein de m'établir à Rennes, peut-être est-il allé préparer les voies! visiter les juges! m'arrêter un appartement! le meubler! Je suis assuré qu'il a pris cette route...... Et vous ne savez absolument rien du sort de vos frères ?

ROSALIE (*tristement.*)

Hélas! non.

PRUDENT FILS.

Vous m'en voyez pénétré de douleur.

Scene deuxieme.

ROSALIE, FRANCHET PÈRE, PRUDENT FILS.

FRANCHET PÈRE.

Monsieur, je vous trouve toujours avec ma fille; que prétendez-vous?

PRUDENT FILS.

Faire son bonheur, monsieur, si vous voulez bien y consentir.

FRANCHET PÈRE.

Non, monsieur, vous êtes froid comme marbre, vous me feriez mourir d'impatience.

AIR : *Charmantes fleurs*, &c.

Je veux avoir un bon vivant pour gendre,
Que mes enfants soient mes meilleurs amis;
Et l'homme triste en vain voudrait prétendre
A devenir même un de mes commis. (*Bis.*)

Je reconnais un ami véritable
A l'air ouvert, au ton franc et joyeux;
Je le crois tel, s'il est gai, vif, affable,
Et si son âme est peinte dans ses yeux. (*Bis.*)

La vérité, quand il faut qu'il la dise,
De l'avocat sert peu les intérêts;
Et s'il plaidait avec trop de franchise,
Assez souvent il perdrait son procès. (*Bis.*)

PRUDENT FILS.

Monsieur, jugez mon âme et non pas les apparences.

FRANCHET PÈRE.

Monsieur, je ne vois point votre âme, je vous juge par vos dehors, et vous n'êtes, à mon gré, ni vif, ni franc.

PRUDENT FILS.

AIR : *Charmantes fleurs*, &c.

Faudrait-il donc que j'allasse à la ronde
A tout venant dire la vérité ?
Non, au palais ainsi que dans le monde,
Un peu d'art sied même à la probité. (*Bis.*)

Mais avec vous, je crois être en famille,
J'agis, je parle avec sincérité :
Et quand je dis : j'adore votre fille,
Soyez en sûr, je dis la vérité. (*Bis.*)

FRANCHET PÈRE (*lui tournant le dos.*)

Rosalie, as-tu ouï dire qu'il soit arrivé des nouvelles ?

(*Prudent sort, en faisant par signe un triste adieu à Rosalie qui lui témoigne beaucoup d'interêt ; Prudent le remarque, et fait connaître combien il s'en félicite ; Rosalie cherche à le céler.*)

Scene troisieme.

ROSALIE, FRANCHET PÈRE.

ROSALIE.

Que voulez-vous? je ne lis point les journaux; et je ne vois personne qui puisse m'apprendre des nouvelles.

FRANCHET PÈRE.

Sans doute: Prudent ne te parle guères de tes frères; il ne s'intéresse qu'à toi dans toute la famille.

ROSALIE.

Combien vous vous trompez, mon père!

AIR: *Lorsque dans une tour obscure.*

Quand il me parle avec tendresse,
Et de vous avec intérêt;
De mes frères avec tristesse,
Parce qu'il en est inquiet;
Pouvez-vous dire à votre fille
Qu'il est peut digne de sa foi,
Et que dans toute la famille,
Il ne s'intéresse qu'à moi? (*Bis.*)

FRANCHET PÈRE.

Bah! bah! tu le vois avec des yeux prévenus, parce qu'il t'aime: et témoigner de l'amour à une

femme, c'est déjà flatter sa vanité : que de passions ont commencé par là !

ROSALIE.

AIR : *Lorsque dans une tour obscure.*

Hélas ! je sais à peine encore
Ce que c'est que d'être flatté ;
Peut-être même je l'ignore ;
Comment en tirer vanité ?
Mais si j'en juge par moi-même,
Pour moi c'est clair comme le jour ;
On ne flatte pas ce qu'on aime,
Et qui flatte n'a pas d'amour. (*Bis.*)

FRANCHET PÈRE.

Ne me parlez pas de lui, vous me donneriez la fièvre.

Scene quatrieme.

ROSALIE, COURVAL, FRANCHET PÈRE.

FRANCHET PÈRE.

Voilà un jeune homme qui me plaît au moins : son père était mon meilleur ami : nous avions projeté de resserrer encore entre nous les nœuds de notre ancienne amitié par le mariage de nos

enfants : et puis il n'a pas l'air d'un endormi. Il est léger comme un aviso.

COURVAL. (*Il entre en fredonnant, mais vivement.*)

Monsieur, j'accours... Mademoiselle, pardonnez, je n'avais pas l'honneur de vous voir.....

FRANCHET PÈRE.

Qu'avez-vous donc de si pressé à me dire?

COURVAL (*s'essuyant la figure.*)

Monsieur, j'ai une lettre d'Odessa à vous communiquer.

FRANCHET PÈRE.

Odessa! Mais il me semble que c'est à l'embouchure du Niester dans la Mer Noire! Quel intérêt peut-elle avoir pour moi?

COURVAL.

Plus que vous ne croyez; elle me parle de votre Benjamin.

FRANCHET PÈRE (*vivement.*)

Prosper! est-il vivant?

COURVAL.

Oui, Monsieur.

FRANCHET PÈRE (*l'embrassant une fois.*)

Il faut que je vous embrasse pour votre bonne nouvelle. (*A sa fille*). Ne t'ai-je pas dit qu'il est vif et aimable.

ROSALIE.

Mon père, laissez donc parler Monsieur.

COURVAL.

Voici la lettre ; elle est d'un capitaine de mes amis : « Je ne sais si la présente vous parviendra, « c'est la dixième lettre que je vous écris, et Prosper « en a écrit au moins autant à sa famille. Nous « sommes ici et dans les environs dix mille français « prisonniers de guerre, tous aussi heureux qu'on « peut l'être éloigné de sa patrie. Nous avons « sur-tout beaucoup à nous louer des anciens gé- « néraux français au service de Russie : ils ont fait « distribuer des secours, et ils ont avancé des « fonds à tous les français qui se sont fait connaître « avantageusement. Malgré les combats les plus « meurtriers, et l'âpreté du climat, je n'ai été « ni blessé, ni malade. Prosper Franchet, jeune « homme charmant.......

FRANCHET père (*l'interrompant.*)

Charmant, il a raison !.....

COURVAL (*continuant de lire.*)

« Prosper Franchet, fils d'un ancien capitaine « de navire, et mon intime ami, a reçu une « blessure........

ROSALIE et FRANCHET père (*l'interrompant*)

Oh ciel!

FRANCHET PÈRE

Voilà votre bonne nouvelle, Monsieur ! Vous n'aviez pas besoin de tant vous presser pour nous l'apprendre.

COURVAL.

Calmez-vous et daignez m'écouter......... (*Il continue de lire*) : « Mais cette blessure n'est pas « dangereuse, il ne faut que du temps pour la « guérir, du reste il se porte bien..........

ROSALIE et FRANCHET PÈRE.

Ah ! je respire.

COURVAL (*lisant toujours.*)

« Il l'a reçue sur le champ de bataille, dans une « action d'éclat qui lui a valu le grade de lieutenant « et la décoration......

FRANCHET PÈRE (*avec joie.*)

Le brave garçon ! Allons, vive Monsieur le Chevalier !

COURVAL. (*Il lit à voix basse et sans prononcer.*)

Le reste ne regarde que moi. (*A Rosalie.*) Mademoiselle, vous connaissez mes sentiments et la promesse de votre père, sans doute me voilà votre époux.

AIR : *Sans dépit, sans légèreté.* (Noté n.° 2, à la fin de cette brochure.)

Sans dépit, sans légèreté
Je quitte une charmante vie ;

Regrette-t-on sa liberté,
Alors qu'on vous la sacrifie ?

Si je vois encor dans ces lieux
Des rivaux m'envier vos charmes,
Au moins je lirai dans vos yeux
Que je puis être sans alarmes.

Sans dépit, &c.

FRANCHET PÈRE.

Mon ami, ne chantez pas victoire avant de la remporter ; mais je prends date de votre bonne nouvelle, et nous verrons. En attendant, tâchez de gagner l'amitié de ma fille.

COURVAL.

De l'amitié ?......

FRANCHET PÈRE.

Oui, Monsieur, de l'amitié !

AIR : de la cavatine du *Bouffe et le Tailleur*.

Amitié, douce flâme,
Nœud saint,
Ton culte dans notre âme
est peint :
Partout il civilise
Nos mœurs ;
Partout il électrise
Nos cœurs. } *Ter.*

Homme haîneux, vers elle
Reviens,
Toi qui te passes d'elle,
Conviens
Que si l'on est sans elle
Heureux,
On peut être avec elle
Bien mieux. } *Ter.*

Toi qui dans l'apathie
T'endors,
Lors que de cette vie
Tu sors,
Quel que soit ton mérite,
Va ! meurs;
L'indifférent n'excite
Nuls pleurs. } *Ter.*

COURVAL.

C'est charmant! c'est charmant! Mais pourtant, de l'amitié.......... Ce n'est guères.......... avec Mademoiselle !

ROSALIE.

Ce serait beaucoup de la mériter ; c'est un sentiment respectable, et qui suffit pour.......

COURVAL (*l'interrompant.*)

Pour un étranger, mais non pas pour un époux.

ROSALIE.

Vous ne l'êtes pas encore ; et, quoique vous puissiez espérer, soyez assuré que mon père ne voudra pas que je sois, sans autre motif, le prix

d'une bonne nouvelle. Comptez cependant sur ma reconnaissance, pour l'empressement que vous avez mis à nous l'annoncer.

COURVAL.

De la reconnaissance, Mademoiselle ! c'est déjà quelque chose.

AIR du vaudeville de *l'Opéra Comique.*

Le plus fort, le meilleur des nœuds
Fut toujours la reconnaissance ;
Celui qui fait le plus d'heureux,
C'est encor la reconnaissance :
Je dois donc croire au vrai bonheur,
Et dès ce jour le mien commence,
Si je puis tenir votre cœur
De la reconnaissance.

ROSALIE.

De mes sentiments, sans détour,
Je connais peu la différence ;
Mais, pour vous je n'ai point d'amour,
Et j'ai de la reconnaissance.

COURVAL.

Un autre, ivre de vos attraits,
En secret a la préférence ?

ROSALIE (*avec beaucoup de pudeur, faisant la révérence à Courval, et se retirant.*)

Soyez assuré pour jamais
De ma reconnaissance.

COURVAL (*la retenant.*)

Avez-vous lu des romans ?

ROSALIE.

Non, Monsieur.

COURVAL.

Tant pis ! vous sauriez que beaucoup de héros de romans n'ont dû leurs succès auprès de leurs belles, qu'à cette première impression d'un bon cœur, qu'on appelle reconnaissance. Ainsi, charmante Rosalie......

FRANCHET PÈRE (*le prend par le bras et l'emmène.*)

Allons ! allons ! venez avec moi au bord de la mer : le vent est sud-ouest ; les vigies ont vu de loin deux voiles, qui se dirigeaient sur notre port : peut être apprendrons-nous encore quelque chose.

COURVAL (*à Rosalie.*)

Pardon, Mademoiselle, vous le voyez, je suis entraîné.

FRANCHET PÈRE (*l'emmenant.*)

J'ai idée que c'est aujourd'hui la journée des nouvelles.

Scène cinquième.

ROSALIE *seule.*

Actuellement que je suis seule, tâchons de connaître la situation de mon cœur; il est affligé, et, dans ses chagrins, n'est guères consolé par l'espérance.

Air nouveau. (Noté n.° 3, à la fin de cette brochure.)

Lorsque je consulte mon âme
Sur ses plus secrets mouvements, (*Bis.*)
Je juge au trouble de mes sens
Qu'un sentiment nouveau (m'enflamme.)(*Bis.*)

Suis-je auprès de mon père ! j'aime;
J'aime encor auprès de Prudent; (*Bis.*)
Mais je le distingue aisément,
La tendresse n'est pas (la même) (*Bis.*)

Elle est si douce la première !
Et l'autre agite tant mon cœur ! (*Bis.*)
Dois-je espérer plus de bonheur,
Si je préfère (la dernière ?) (*Bis.*)

Scene sixième.

ROSALIE, NOVELMANN.

ROSALIE.

Ah ! voilà monsieur Novelmann ; je m'en fuis.

NOVELMANN (*l'arrêtant.*)

Vous me fuyez, Mademoiselle, j'ai pourtant une bonne nouvelle à vous dire.

ROSALIE.

(*A part.*) Il ne rêve que nouvelles : j'ai bien besoin de sa politique. (*A Novelmann*). Monsieur, veuillez l'apprendre à mon père, je vais vous l'envoyer. (*Elle sort.*)

Scene septième.

NOVELMANN *seul.*

Voilà une Demoiselle qui n'aime pas prodigieusement les nouvelles ! Elle ignore l'intérêt qu'elle

doit prendre à la mienne, et celui que j'y prends moi-même.

AIR : *C'est ce qui me console.*

Quand je vois mon coffret plein d'or,
Je baise cent fois mon trésor,
C'est ce qui me console; (*Bis.*)
En cet état il me plaît bien,
Mais il ne me rapporte rien;
C'est ce qui me désole. (*Bis.*

Envers le pauvre être obligeant,
En amassant beaucoup d'argent,
C'est ce qui me console; (*Bis.*)
Mais, perdre, en suspendant ses prets
Faute d'argent, ses intérêts,
C'est ce qui me désole. (*Bis.*)

La dot! la dot! Il me faudrait la dot!

Scene huitieme.

FRANCHET PÈRE, NOVELMANN.

FRANCHET PÈRE.

Ah! Monsieur, pardonnez, si je vous ai fait attendre. J'étais au bord de la mer, à voir s'il n'arrive pas quelque navire; mais le vent s'est un peu calmé, et les deux voiles qu'on apperçoit approchent lentement.

NOVELMANN.

Monsieur, j'ai une excellente nouvelle à....

FRANCHET PÈRE (*l'interrompant.*)

Eh! bien, Monsieur, dites donc vîte; est-ce de nos armées?

NOVELMANN.

Non pas. Je veux vous laisser le plaisir de la deviner.

FRANCHET PÈRE (*s'impatientant.*)

Pour l'amour de Dieu, parlez, et ne me faites pas attendre.

NOVELMANN.

Plus vous aurez attendu, plus vous aurez de plaisir après. Comment! à mon air gai, vif et leste, vous ne voyez pas que c'est l'*heureuse nouvelle* qui.....

FRANCHET PÈRE (*l'interrompant brusquement.*)

Quoi! vous avez des nouvelles de mon corsaire?

NOVELMANN.

Non, Monsieur, non Monsieur, non..... Mais vous m'interrompez toujours! Vous me coupez la parole : vous êtes si vif!

FRANCHET PÈRE.

Et vous, vous êtes si lent, vous me faites sécher sur pieds.

NOVELMANN.

Air des folies d'Espagne. (Andante.)

Je vous croyais un peu plus philosophe,
A vous fâcher vous êtes trop hâtif;
Je n'aime point qu'ainsi l'on m'apostrophe
Au beau milieu de mon récitatif.

Auprès de vous le meilleur tachigraphe
Ne serait pas assez expéditif;
Vous êtes prompt comme le télégraphe,
Pour m'écouter soyez plus quiétif.

(Pendant que Novelmann chante ces couplets, Franchet témoigne beaucoup d'impatience; mais Novelmann ne change point de caractère.)

FRANCHET PÈRE (*toujours avec impatience.*)

Je suis donc *quiétif*; parlez.

NOVELMANN.

Je dis l'heureuse nouvelle qui doit me valoir la main de mademoiselle Rosalie.

FRANCHET PÈRE (*toujours avec impatience.*)

Mais parlez donc?

NOVELMANN.

Il y a là bas un matelot qui arrive de Morlaix à franc étrier. Il est porteur d'une lettre qu'il dit être de Monsieur votre fils Stanislas.... celui qui est prisonnier à la Jamaïque.

FRANCHET PÈRE.

C'est donc ce matelot qui doit épouser ma fille?

NOVELMANN.

Non, Monsieur, c'est moi.

FRANCHET PÈRE (*avec vivacité.*)

Mais où est-il donc ce matelot ?

NOVELMANN.

Je l'ai fait attendre exprès, afin de vous apprendre moi-même l'heureuse nouvelle qui......

FRANCHET PÈRE (*l'interrompant.*)

Jour de Dieu ! faites-le donc entrer, ou bien, je vais l'aller chercher.

(*Comme Novelmann veut sortir pour aller chercher le matelot, ce dernier entre et l'accoste en courant. Novelmann le fait approcher de Franchet père, à qui le matelot remet une lettre.*)

FRANCHET PÈRE (*en lisant la lettre.*)

Ah ! ah ! mon fils arrive dans deux jours ; il a obtenu son échange. Mais il a été un peu malade ; et il reste quarante-huit heures à Morlaix pour se reposer. (*Il met la lettre dans sa poche, et donne sa bourse au matelot*) : Tiens, voilà pour tes frais de voyage.

(*Le matelot ouvre la bourse, paraît content, salue Franchet et sort.*)

NOVELMANN.

Songez, Monsieur, que c'est moi qui vous ai apporté cette nouvelle.

FRANCHET PERE (*brusquement.*)

Oui, oui, c'est bon; j'y songerai.

NOVELMANN (*s'en allant lentement, à part et à demi-voix.*)

Je vois bien que je n'épouserai pas la jeune personne; .... C'est dommage; ses trente mille francs de dot auraient bien renflé ma caisse.

FRANCHET PÈRE (*le suivant des yeux.*)

Va, si tu les attends pour prêter davantage à la petite semaine, tu ne suceras pas le sang d'un plus grand nombre de malheureux.

AIR: *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Pour prêter, et grossir ton bien,
Tu mettrais en gage ma fille;
Ce n'est pas par un tel moyen,
Que doit s'augmenter ma famille.

Scene neuvieme.

ROSALIE (*accourant avec gaîté*), FRANCHET PÈRE.

ROSALIE (*tout essouflée.*)

Mon père, mon père...... Si vous saviez...... Il vient d'arriver....... Je l'ai vu........ Un canot.....

Ah! comme j'ai couru........ de ces deux navires qu'on appercevait........ Je suis d'une joie !.......

FRANCHET PÈRE.

Eh bien! finiras-tu? Comme te voilà troublée! pour être si joyeuse. As-tu aussi une nouvelle à me dire? Il y avait un temps infini que je n'en recevais aucune, et aujourd'hui il m'en pleut de tous les côtés.

(*Varlet entre.*)

Scene dixieme.

ROSALIE, FRANCHET PÈRE, VARLET.

ROSALIE.

Connaissez-vous cet Officier?

FRANCHET PÈRE.

Hé! c'est Varlet; le second de mon corsaire. Viens-tu m'annoncer quelque prise?

VARLET.

Oui, Monsieur, et l'arrivée de votre fils.

FRANCHET PÈRE (*l'embrassant deux fois.*)

J'ai embrassé Courval une fois, pour m'avoir appris que mon Prosper est lieutenant et chevalier; il faut que je t'embrasse deux fois, puisque tu

m'apportes deux bonnes nouvelles. (*Après l'avoir embrassé.*) Mon fils se porte-t-il bien ?

VARLET.

Oui, Monsieur; il a été blessé à l'épaule, mais il est guéri.

FRANCHET PÈRE.

Et lui aussi.....! Si mes trois enfants arrivaient ici tous à la fois, ma maison aurait l'air d'un hôpital. Qu'a-t-il donc attrapé, ce cher capitaine?

VARLET.

Le bâtiment que nous venons d'introduire était armé en guerre et marchandises; nous l'avons pris à l'abordage.

FRANCHET PÈRE.

Où celà?

VARLET.

Vers les Açores.

FRANCHET PÈRE.

Vous avez été bienheureux de l'amener jusqu'ici.

VARLET.

Aussi Franchet a-t-il voulu convoyer sa prise lui-même....... Mais ces diables d'Anglais se sont si bien défendus, que c'est avec beaucoup de peine que nous leur avons fait baisser pavillon.

FRANCHET PÈRE.

Avons-nous perdu beaucoup de monde ?

VARLET (*tristement.*)

Cinq matelots, deux volontaires et le maître d'équipage.

FRANCHET PÈRE.

Les malheureux!..... Si la prise est bonne, je veux dédommager leur famille.

VARLET.

Mais, elle est assez riche : d'après le manifeste du chargement, elle devrait bien valoir quinze cent mille francs; le voici. (*Il le remet.*)

FRANCHET PÈRE (*lisant d'un air satisfait.*)

Oui, cela pouvait bien être, il y a quelque temps.

ROSALIE.

Et combien de blessés?

VARLET.

Mademoiselle, nous en avons dix; mais, graces aux soins qu'on leur prodigue, nous avons l'espoir de les sauver tous.

ROSALIE.

Il paraît que vous avez eu le bonheur de n'être pas blessé vous même?

VARLET.

Pas dans cette affaire...... Mais, vous le savez, je le suis depuis long-temps par vous-même; et ma blessure redouble encore en vous voyant.

ROSALIE.

Il est toujours fort heureux que vous ne l'ayez pas été comme mon frère.

VARLET.

Sans doute, mais

AIR : *Bouton de Rose.*

D'une blessure
Dont le prix est un tel succès ,
On souffre peu , je vous le jure :
Qu'est-ce pour des guerriers Français
Qu'une blessure !

Par une rose
Je fus blessé bien autrement:
Près d'elle encore je m'expose;
Mais je puis guérir aisément
Par cette rose.

FRANCHET PÈRE.

Il est galant ! c'est un brave garçon !..... Voilà mon fils aîné de retour; il dira tout ce qu'il voudra , mais je ne veux plus qu'il navigue.

ROSALIE.

Ah ! tant mieux !

FRANCHET PERE.

Je l'associe à ma maison de commerce. Et toi , mon cher Varlet, je te donne mon bâtiment à commander ; nous verrons ce que nous en pourrons faire.

VARLET.

Vous me comblez de bontés, Monsieur. C'est vous qui m'avez élevé : je vous dois ce que je suis; et vous voulez que je vous doive encore ma fortune Mais je voudrais bien vous devoir aussi mon bonheur. (*Regardant Rosalie*). Vous connaissez ma famille, et mes espérances?

ROSALIE.

Un état et votre fortune; et vous n'appellez pas cela le bonheur?

VARLET.

Non, aimable Rosalie, ce n'en est qu'une partie; ce serait à vous de compléter l'autre.

AIR : *Au point du jour.*

De mon bonheur,
Fortuné père, ah! terminez l'ouvrage;
Votre Rosalie a mon cœur:
Permettez qu'un aveu flatteur
Devienne le pudique gage
De mon bonheur.

De mon bonheur
Décidez donc, mon amour est extrême;
Si j'en crois sa belle rougeur,
Votre tendresse et mon ardeur,
Bientôt vous jouirez vous-même
De mon bonheur.

FRANCHET PERE.

Ma fille, voilà une excellente nouvelle! je ne sais pas trop comment tu te tireras de là, et qui pourra m'en apporter une meilleure?

Scene onzieme.

PRUDENT FILS (*accourant*), ROSALIE, FRANCHET PÈRE, VARLET.

PRUDENT FILS.

C'est moi qui vous l'apporte.

FRANCHET PÈRE et ROSALIE.

Quelle est donc cette nouvelle ?

PRUDENT FILS.

Mon père, dont j'étais si inquiet, savez vous où il était allé ?

ROSALIE.

Non.

FRANCHET PÈRE.

Finiras-tu ?

PRUDENT FILS.

A Paris.

FRANCHET PÈRE.

Quoi faire ?

PRUDENT FILS.

Il sait combien j'aime la charmante Rosalie : il a jugé qu'elle m'aimait aussi.........

ROSALIE.

Qui a pu le lui faire croire ?

PRUDENT FILS.

Il s'y connaît apparemment....... mieux que moi; puisque je n'avais qu'à peine de l'espoir, et qu'il se croyait de la certitude.

AIR: *D'un époux chéri la tendresse.* (d'Adolphe et Clara.)

Avec sentiment.
Vous plaire est toute mon étude;
Comme lui que ne puis-je voir!
Je n'en ai qu'un bien faible espoir,
Et j'en aurais la certitude;
Une pareille vérité
Ferait le bonheur de ma vie;

En souriant et avec finesse.
Plaignez moi si j'en ai douté, (*Bis.*)
Et grondez-moi, si je l'oublie. (*Bis.*)

FRANCHET PÈRE.

Il a raison; la galerie voit toujours mieux les coups que les joueurs. (*Vivement*): Mais, au fait, ton père, qu'a-t-il appris?

PRUDENT FILS.

Vous aimer, vous plaire et vous convenir, voilà ce qu'il a cru voir en moi.

FRANCHET PÈRE.

Comment! lui convenir!

PRUDENT FILS (*avec modestie.*)

C'est ainsi que pensait mon père, et il parviendra sans doute à vous le persuader. Il voulait ajouter, à ces trois avantages, celui de vous apporter la meilleure nouvelle.....

FRANCHET PERE.

Nous y voilà enfin !

PRUDENT FILS (*avec embarras.*)

Puisque c'était votre condition, il arrive de Paris à franc étrier.

FRANCHET PERE.

A son âge ?

PRUDENT FILS.

Le bonheur public et celui de son fils semblent le rajeûnir. Il vient vous annoncer.....

TOUS LES AUTRES ACTEURS.

Quoi ?

PRUDENT FILS.

La paix générale.

TOUS LES AUTRES ACTEURS.

La paix générale !

VARLET.

Même avec l'Angleterre ?

PRUDENT FILS.

Avec toutes les puissances. L'Empereur de Russie et ses augustes alliés ne sont venus en France que pour rendre à l'Europe, une paix solide et durable. Paris est dans l'ivresse de la joie!...... On entend par-tout des chansons populaires en l'honneur d'Alexandre ; on l'y compare à Alexandre-le-Grand. Les historiens ont assez loué le conquérant, nos

poëtes vont chanter le pacificateur. Lord Castlereagh a dit lui-même à ce sujet : « L'empereur Alexandre « a pris sur nous l'initiative ; mais les anglais ne « demeureront pas en reste : toutes les nations de « l'Europe se sont assez prouvé leur bravoure, il est « temps qu'elles ne combattent plus que de modé- « ration et de générosité. »

VARLET.

C'est le vœu de notre nation, et l'intérêt de toutes.

(Chacun des personnages doit peindre son attention suivant son caractère.)

PRUDENT FILS.

Monsieur, ci-devant comte d'Artois, est arrivé à Paris, ainsi que son second fils le duc de Berry : le duc d'Angoulême, son auguste épouse, fille de Louis XVI, et Louis XVIII lui-même ne tarderont pas à y arriver. Le Roi trouvera tout le monde disposé d'avance en sa faveur. Déjà tous les cœurs volent au-devant de lui : partout les cris de vive le Roi, et les toasts à Louis XVIII, auront bien des fois précédé son retour.

VARLET.

C'est bien là le caractère national.

Air nouveau. (Noté n.° 4, à la fin de cette brochure.)

A cette subite alégresse
On reconnaît bien les Français.
La morosité, la tristesse,
Ce sont des rêves qu'ils ont faits.

En France il est assez notoire ;
Et nul jamais n'en a douté,
Que les produits du territoire
Sont le bon vin et la gaîté.

FRANCHET PÈRE.

Comme la France a changé en peu de jours ! cela tient du prodige.

ROSALIE.

Que de graces nous avons à rendre à la Providence.

PRUDENT FILS.

Et le croiriez-vous, les anglais sont aussi joyeux que nous ; les rues de Londres retentissent des cris de vive la paix ! vive la France !

VARLET.

C'est tout naturel.

AIR : *Femme sensible.*

Le monde n'est qu'une famille immense ;
Si la discorde y règne quelquefois,
Un jour son feu s'éteint sans qu'on y pense ;
Et la nature y dicte encor ses lois.

A son empire on est en vain rebelle ;
Et deux voisins dès long-temps désunis,
Toujours après la plus vive querelle
Sentent enfin le besoin d'être amis.

PRUDENT FILS.

Il y a tant de rapport entre les deux peuples pour l'aptitude aux arts, aux sciences et à l'industrie : la

jalousie, dépouillée de ce qu'elle a d'odieux, et soumise au creuzet de la raison et du sentiment, n'est plus qu'une auguste rivalité.

VARLET.

Voilà 25 ans que nous sommes en guerre ; et l'on est si las de se battre, on est de part et d'autre si fatigué de gloire et de conquêtes, que, désabusé de la folie de l'ambition, chaque peuple regarde autour de soi étonné d'y trouver le bonheur.

FRANCHET PÈRE.

Nos prisonniers de terre et de mer vont nous arriver en foule : c'est à ceux qui nous restent à nous dédommager de ceux que nous avons perdus.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Nous allons voir nos militaires
Venir embrasser leurs parents,
Et nos fillettes débonnaires
Croire sans risque à leurs serments ;
Enfin laissant là nos corsaires,
Et nos canons, et nos fusils,
Rayer de nos dictionnaires
Le mot odieux d'ennemis.

Scène douzième.

PRUDENT FILS, ROSALIE, FRANCHET PÈRE, VARLET, NOVELMANN, COURVAL.

COURVAL et NOVELMANN (*accourant ; ce dernier d'un air comique.*)

La paix! la paix!

NOVELMANN (*chantant avec lenteur ce vers de Richard Cœur-de-Lion.*)

La paix! la paix! mes bons amis.

FRANCHET PÈRE (*l'interrompant.*)

Croyez-vous être le premier à nous l'apprendre.

NOVELMANN.

J'ai du malheur! mais c'est égal.

Air des Pèlerins de Saint-Jacques. (Note n.° 5, à la fin de cette brochure.)

Je vais augmenter mes affaires,
Et mon argent;
J'augmente aussi mes locataires
De cent pour cent.
Enfin.......

FRANCHET PÈRE (*avec vivacité.*)

Enfin...... Te tairas-tu, maudit usurier!

NOVELMANN.

Dame! je célèbre la paix!

FRANCHET PÈRE.

Oui, à ta manière!

NOVELMANN.

Est-ce que vous ne connaissez pas le proverbe.

COURVAL.

Oui, le proverbe des égoïstes : « chacun pour soi. » Encore chantez-vous la paix sur un air de *Libera.*

NOVELMANN.

Je suis d'un caractère raisonnable, moi! je n'aime pas les airs gais.

COURVAL.

Il faut fêter la paix, parce qu'elle va faire le bonheur de l'humanité toute entière.

Air nouveau. (*Noté n.° 6, à la fin de cette brochure.*)

Enfin nous voyons cesser la guerre;
Et Bellone, éteignant son flambeau,
Laisse Phébus donner à la terre
Des rayons plus doux, un jour plus beau;
En vain encor l'air en tonne,
De Mars la trompette sonne
Pour fermer les portes du tombeau. (*Bis.*)

NOVELMANN.

Est-ce que je connais Mars et Phébus ? Passe encore pour Plutus.

VARLET.

Nous espérions la paix depuis long-temps ; enfin la voilà.

Air nouveau. (Noté n.° 6, à la fin de cette brochure.)

De l'illusion de l'espérance,
Nous arrivons à la verité ;
Sur la route fut la jouissance,
A son terme est la félicité :
Louis ! Toi qui nous la donnes,
Reçois pour prix nos couronnes,
Nos vœux et notre fidélité. (*Bis.*)

PRUDENT FILS.

Ce sont pourtant les Bordelais, qui, les premiers, ont goûté les douceurs de la paix, en recevant le duc d'Angoulême dans leurs murs.

AIR : *Gusman ne connaît plus d'obstacle* (du Pied de Mouton.)

Sous le poids d'une lourde chaîne
La France entière gémissait ;
Et, la première, l'Aquitaine
Hardiment s'en débarrassait :
De la Bourgogne à l'Austrasie
Chacun bientôt brise ses fers :
Toujours la voix de la patrie
S'entend au bout de l'univers !

FRANCHET PÈRE.

Air du vaudeville du Petit Matelot.

(On entend au dehors des acclamations de vive le Roi et des cris de joie.)

Déjà comme la joie éclate!
Dejà l'on n'entend que des chants.

PRUDENT FILS.

La nation n'est pas ingrate
Écoutez ces cris si touchants

COURVAL.

Ces mots que partout on va dire
Règnent les Bourbons à jamais!

ROSALIE.

Ces mots que partout on va lire:
Vive Louis! vive la paix!

VARLET.

Vive le roi, sans doute, mille fois vive le roi! mais.......

AIR: *Chacun avec moi l'avoûra.*

Que de son frère et ses enfants
Le Ciel protège aussi la vie,
Qu'il la prolonge à nos parents,
A ton amant à son amie;
Et que, favorable à nos vœux,
Par une bonté sans seconde
Puisqu'il veut tous nous rendre heureux,
Qu'il la prolonge à tout le monde.

FRANCHET PÈRE (*avec enthousiasme.*)

J'ai embrassé Courval une fois, pour sa nouvelle; et Varlet deux fois, pour la sienne; toi, mon cher

Prudent, il faut que je t'embrasse trois fois (*Il l'embrasse trois fois.*)

VARLET.

En franc-maçon ?

FRANCHET PÈRE (*vivement.*)

En français, en ami et en père. Je te donne ma fille; tu seras payé pour tout le monde. (*Regardant Courval, Varlet et Novelmann.*)

PRUDENT FILS.

Mademoiselle, j'ai l'aveu de votre père, je connais sa pensée ; refuserez-vous de me dire aussi la vôtre ?

ROSALIE (*souriant.*)

Je vous la dirai quand nous serons mariés.

PRUDENT FILS (*la pressant de s'expliquer.*)

Ma chère Rosalie.......

ROSALIE.

AIR : *C'est un enfant.* (Du Devin du Village.)

Ne contraignez pas Rosalie
A dévoiler ses sentiments ;
Devinez plutôt, je vous prie,
Ce qu'elle éprouve en ces moments :
Ah ! je ne sais guère
Ce que je dois faire ;
Et, pour moi, ce qu'amour permet
C'est un secret. (*Bis.*)

PRUDENT FILS.

Messieurs, si j'avais assez de filles à marier, vous en auriez chacun une ; mais consolez vous,

si vous n'êtes pas mes gendres, vous n'en serez pas moins mes amis; je vous invite à la noce.

Scène treizième.

PRUDENT fils, ROSALIE, FRANCHET père, FRANCHET fils, VARLET, NOVELMANN COURVAL.

Franchet fils (*se montrant subitement.*)

Parbleu! et moi aussi mon père; j'arrive à temps pour m'en prier.

Franchet père (*l'embrassant.*)

Te voilà, toi?...... et ton épaule.

Franchet fils (*embrassant sa sœur.*)

Bonjour, ma sœur..... Ce n'est rien, je n'y ai plus qu'une légère douleur.

Franchet père.

J'ai des nouvelles de tes frères!

Franchet fils.

Sont-elles bonnes au moins!

Franchet père.

Oui, mon ami. Prosper est lieutenant et chevalier pour s'être distingué par une action d'éclat;

Stanislas a eu son échange ; il est à Morlaix, et arrive après demain.

FRANCHET FILS.

Que de bonheur à-la-fois !... Mille bombes ! qu'est-ce donc que tout ce tintamarre que j'entends ? les cloches, le canon...... Y a-t-il quelque alarme à la côte ? Courons !.....

FRANCHET PÈRE (*le retenant.*)

Sois tranquille, il n'y a point d'alarmes, contes-nous ton combat.

FRANCHET FILS.

Moi craindre ! Écoutez et jugez si je suis homme à avoir peur.

AIR : *Mon père était pot.*

Je naviguais avec bon vent,
Sur les côtes d'Irlande,
Et je voyais de loin souvent
Quelque voile marchande :
Une approche, alors,
Toutes voiles hors,
Je cours la croyant bonne ;
Navire mauvais !
Je le lâche, mais
Pourtant je le rançonne.

NOVELMANN.

Rançonner ! il n'y a pas de mal à cela.

FRANCHET FILS.

AIR : *Des trembleurs.*

La croisière recommence,
Aux Açores je m'avance,
Un de plus faible importance
Est par nous pris et coulé :
Vient un très-fort, c'est le *Tage* !
Je parle et mon équipage
Se prépare à l'abordage ;
Et le *Tage* est accolé. (*Bis.*)

AIR : *De la Pipe de Tabac.*

Chacun de nous par sa bravoure
Veut rivaliser les Anglais ;
Vingt son blessés...... Qu'on les secoure ;
Ce plaisir vaut tous nos succès ! (*Bis.*)
Bientôt l'ennemi perd courage,
Il est trop faible désormais ;
Alors Varlet à bord du *Tage*
Hisse le pavillon Français. (*Bis.*)

AIR : *Adieu vergue, artimon, huniers.*

Soixante ennemis prisonniers
Pour un corsaire quelle gloire !
Richesses, plaisirs et lauriers,
Voilà le prix de la victoire.

FRANCHET PÈRE.

Tes prisonniers arrivent tout-à-propos pour trinquer avec nous.

(*Rosalie sort un instant, et rentre presque aussitôt.*)

FRANCHET FILS.

Encore une fois, quel est donc tout ce bacchanal?

NOVELMANN.

Capitaine, vous ne savez donc pas la nouvelle?

FRANCHET FILS.

Parbleu, je mets pied à terre; comment voulez-vous que je sache ce qui s'y passe?

NOVELMANN (*s'avançant lentement.*)

Eh! bien, je vais vous la compter; vous saurez donc.....

FRANCHET PÈRE (*le repoussant en l'interrompant.*)

Je vous en dispense, vous êtes trop lent; vous me feriez bouillir le sang dans les veines. (*A Franchet fils*): la paix générale.

FRANCHET FILS.

Ventrebleu! nous allons donc retourner aux colonies.

ROSALIE.

Est-ce que tu jures encore, mon frère? Tu vas t'en déshabituer; car tu n'iras plus en mer.

FRANCHET FILS.

Comment?

ROSALIE.

Mon père nous l'a promis.

Scène quatorzième et d.^{re}

PRUDENT fils, ROSALIE, PRUDENT père, FRANCHET père, FRANCHET fils, VARLET, NOVELMANN, COURVAL.

PRUDENT PÈRE (*arrivant.*)

Mon ami, c'est moi qui ai apporté la nouvelle ; ce doit être assurément la meilleure ?

TOUS LES AUTRES ACTEURS.

Sans doute.

PRUDENT PÈRE.

C'est donc moi qui dois épouser ta fille.

FRANCHET PÈRE.

Es-tu fou ?

PRUDENT PÈRE.

Non, parbleu ! je te rappelle ta promesse, ta parole......

FRANCHET PÈRE.

Je viens de la donner à ton fils.

PRUDENT PÈRE.

Tant pis pour monsieur mon fils ! il est beaucoup plus jeune que moi. (*Il s'approche de Rosalie.*)

FRANCHET PÈRE.

Cela doit être.

PRUDENT PÈRE.

Il a donc davantage le temps d'attendre.

(*Il veut prendre la main de Rosalie, qui la retire. Prudent fils qui, jusques là, avait souri à ce que disait son père, commence à s'inquiéter.*)

FRANCHET PÈRE.

Allons! laisse-là ta plaisanterie, et écoute-moi?

PRUDENT PÈRE.

Non, je ne plaisante pas: je veux me rajeunir. N'y a-t-il pas des hommes de mon âge qui ont des maitresses? Moi, j'aime mieux avoir une petite femme, bien jeune et bien jolie. (*Il veut faire des caresses à Rosalie, qui les reçoit avec humeur.*) Je me fais couper les cheveux à la Titus; je les fais friser à petits crochets; je me fais faire un pantalon à la matelote, et un habit qui ne descend que jusqu'à la moitié des cuisses; j'achète un chapeau à très-petits bords, et (*imitant les airs des merveilleux du jour*) me voilà dans le genre.

FRANCHET PÈRE.

Bah! bah! vive le genre et les habits d'autrefois!

PRUDENT PÈRE.

AIR: *Des portraits à la mode.*

Être au spectacle attentif et sensé,
Près du beau sexe, ardent, tendre, empressé,

Dans ses habits élégamment pincé ;
Voilà le temps que tu regrettes :
L'habit en sac est ce jour du grand ton,
Le vieux est fou, le jeune est un Caton ;
Le vieux est droit et marche sans bâton ;
Le jeune porte des lunettes.

(*Il fait à Franchet père un signe d'intelligence.*) Oui, monsieur Franchet, je vous somme de me donner votre fille : la parole d'un négociant vaut les écrits d'un autre homme.

FRANCHET PÈRE (*avec un air de contrainte.*)

C'est juste ; tu me prends par mon côté sensible : c'est à toi qu'elle doit appartenir.

FRANCHET FILS et ROSALIE (*à leur père.*)

Comment, mon père ?....

FRANCHET PÈRE (*à Prudent père.*)

Je te donne Rosalie ; et que ton fils s'arrange ! Mais à condition que tu l'épouseras dans trois jours, le lendemain de l'arrivée de Stanislas.

PRUDENT PÈRE (*lui donnant la main.*)

J'accepte.

PRUDENT FILS (*vivement.*)

Vous acceptez ?

PRUDENT PÈRE.

(*A son fils*). Oui, Monsieur. (*A Franchet père.*) Mais c'est un effet auquel sera certainement fait

honneur à l'échéance : je le négocie à l'ordre de mon fils. (*Il met la main de Rosalie dans celle de son fils.*)

PRUDENT FILS.

Ma chère Rosalie.

PRUDENT PÈRE.

Vous avez eu peur, Rosalie ! je vous en remercie pour mon fils. (*A Franchet père.*) Ah ! ça, mon ami, ta maison est assez grande pour nous loger tous. (*A son fils*). Mon cher Prudent, je n'ai que toi d'enfant, je suis assez riche pour nous deux, ne quitte pas ton vieux père, nous trouverons à t'occuper ici. Voilà la paix, c'est le cas de jouir de la vie; je veux que nous vivions tous en famille. (*Il se place entre son fils et Rosalie.*)

FRANCHET PÈRE.

Tu as raison.

AIR : *Tous les jours au fond de mon cœur.* (De Marianne.)

En famille on a le bonheur
Puisqu'on est près de ce qu'on aime;
C'est là qu'on retrouve son cœur,
C'est là qu'on jouit de soi-même :
De tant de maux, d'adversités
Quand la vie humaine fourmille,
Poursuivi de tous les côtés,
Qui m'accueillerait ?...... Ma famille. (*Bis.*)

COURVAL.

Mon cher Prudent, pardonnez-moi d'être un peu jaloux de votre félicité : vous m'enlevez ma

conquête vous avez encore votre père, vous allez devenir père à votre tour; toute ma gaieté, toute ma philosophie ne me dédommagent point de ces jouissances-là. Je me figurais déjà dans mon ménage, l'époux de votre Rosalie, le père de jolis petits marmots, et alors

AIR : *Tous les jours au fond de mon cœur.*

Un coup imprévu du destin
Vient-il m'accabler de tristesse,
Tu me cèles quelque chagrin
Me dit ma femme avec tendresse :
A son signal, de ses enfants
Près de moi la troupe sautille ;
Dans ces délicieux instants
Qui remplacerait...... ma famille ? (*Bis.*)

PRUDENT FILS.

Chez moi de prétendus amis,
Si je brille, la foule abonde :
« Nous sommes pour jamais unis »
Disent ils partout dans le monde:
Mais ce n'est qu'un sable mouvant
Que le moindre orage éparpille ;
Au moins, après le coup de vent,
Il me reste encor...... ma famille. (*Bis.*)

PRUDENT PÈRE.

Ta famille, parbleu ! c'est bien le principal.... quand on est bien avec elle.

FRANCHET FILS.

Et sur-tout quand il y a long-temps qu'on ne l'a vue..... n'est-ce pas mon père ?

FRANCHET PÈRE (*s'essuyant les yeux.*)

Ah ! oui, mes bons amis..... mais il m'en faut encore deux membres pour être tout-à-fait content.

FRANCHET FILS.

Consolez-vous ; nous les reverrons bientôt.

PRUDENT PÈRE.

Louis XVIII en disait naguères autant des français, qu'à l'exemple du bon Henri, il appelle aussi ses enfants. Ecoutez : mon fils vous a dit ce que je savais ; je vais vous ajouter ce que je viens d'apprendre de quelqu'un qui arrive de Paris, et qui a été beaucoup plus vîte que moi, parce qu'il est beaucoup plus jeune. Louis *le Desiré* (c'est ainsi qu'on l'appelle) est arrivé à Paris, accompagné de la duchesse d'Angoulême, du prince de Condé et du duc de Bourbon.

FRANCHET FILS.

Mille bombes ! pourquoi le roi n'est-il pas venu par Cherbourg ? nous aurions pu espérer de le voir.

PRUDENT PÈRE.

Il a été arrêté sur la route dans toutes les villes de son passage : il ne pouvait s'en arracher : partout les acclamations de la joie la plus vive, les illuminations, les fêtes l'attendaient.

FRANCHET FILS.

Il en verra bien d'autres à Paris. Il finirait par se lasser de tant de témoignages d'amour....si l'on pouvait se lasser du bonheur.

PRUDENT PÈRE.

Il a été reçu à Londres comme il a pu l'être à Paris : le peuple fourmillait dans les rues où il passait avec son cortège ; les fenêtres et jusqu'aux toits des maisons, tout était plein de monde ; tous lesanglais avaient la cocarde blanche au chapeau, et s'écriaient : vivent les Bourbons ! vivent les français qui les rappellent au trône occupé par eux depuis tant de siècles ! vive la paix, après vingt-cinq ans de guerre !.....

FRANCHET FILS.

Ma foi, des navires marchands valent encore mieux que des corsaires.

PRUDENT PÈRE

La statue de Henri IV est rétablie sur le Pont-Neuf. Lord Wellington est arrivé à Paris. Il règne entre tous les souverains une cordialité dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire. Tout enfin annonce une réconciliation si franche, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre ; et si les souverains étrangers sont heureux, jugez de la félicité du nôtre.

FRANCHET FILS.

Elle est liée à la félicité publique.

AIR : *Tous les jours au fond de mon cœur.*

Vingt ans privé de tes français,
Vingt ans privé de ta patrie,
Quand tu reviens avec la paix,
Louis, tu renais à la vie;
L'ouvrier reprend ses outils,
Et le laboureur sa faucille;
Ils ne froncent plus les sourcils
En voyant grandir...... leur famille.

FRANCHET PÈRE.

Mes amis, ne pensons plus qu'à nous réjouir. Allons célébrer à table la gloire de mon officier, la délivrance de mes deux prisonniers, le retour de mon capitaine, l'arrivée d'une bonne prise, et la paix générale.

FRANCHET FILS.

Et le mariage de ma sœur!

FRANCHET PÈRE.

Tu as raison..... Comme ils vont être joyeux, ces chers enfants, de revoir leur patrie!

AIR : *C'est la triste monotonie.* (De la Caravane du Caire.)

Oui, c'est l'amour de la patrie
Qui du cœur soutient les desirs,
Par tous les maux l'ame flétrie
En lui trouve encor des plaisirs.
Le captif, en terre étrangère,
Voit sa patrie en sommeillant :
Elle est sans cesse sa chimère,
Il la célèbre en s'éveillant.

FRANCHET FILS.

Comme vous chantez, papa, pour un homme de votre âge!..... Vous avez cependant anticipé sur les plaisirs de la table; car vous auriez dû réserver ce morceau pour dessert.

FRANCHET PÈRE.

Que veux-tu, mon ami, c'est un élan du cœur.... Mais je ne comptais pas sur tant de convives: comment donner à dîner à tout ce monde-là?

ROSALIE.

Soyez tranquille, mon père, tout est prévu.

PRUDENT FILS.

Tout est prévu! voilà donc enfin un bon aveu.

PRUDENT PÈRE.

Une bonne femme de ménage.

FRANCHET PÈRE.

Et une bonne nouvelle.



VAUDEVILLE

Sur l'air du Vaudeville de Florian.



FRANCHET PERE.

Je mets le comble à vos desirs;
Pressez-vous, mon fils et ma fille,
Pour multiplier mes plaisirs,
De multiplier ma famille:
Tous les ans qu'un marmot joyeux,
Fruit de la paix, me la rappelle;
Qu'il me semble, en voyant ses yeux,
Y lire la *bonne nouvelle.*

PRUDENT FILS.

L'espoir et l'amour sont d'accord
Pour embellir notre existence;
Ils adoucissent notre sort,
Nous consolent dans l'indigence.

FRANCHET PERE (*avec un air de confidence.*)

Le temps passe, l'amour le suit,
Fuyant tous deux à tire d'aile :

PRUDENT FILS (*de même.*)

L'espoir reste, et tout bas nous dit
Toujours quelque *bonne nouvelle.*

NOVELMANN.

Malgré ma nouvelle, monsieur
N'a pas voulu mordre à la grappe;
Je l'avais volée au porteur,
Je suis puni, la dot m'échappe.

PRUDENT PERE.

Cher Novelmann, consolez-vous,
Quelque malheureux vous appelle:
Vous le plumerez; et, pour vous,
C'est toujours la *bonne nouvelle*.

VARLET.

J'étais bien porteur en un jour
De deux nouvelles aulieu d'une;
On n'a pas toujours de l'amour
Ce que l'on a de la fortune !
Ils servent à moitié mes vœux:
Si l'un me fuit, l'autre m'appelle;
Mais la France obtient tout des deux,
Louis et la *bonne nouvelle.*

COURVAL (*à Varlet.*)

Et moi, suis-je donc plus heureux !
On m'avait promis Rosalie :
Combien l'amitié fait de nœuds,
Que l'amour ensuite délie!
Qu'importe ! conquérir un cœur,
Pour moi c'est une bagatelle;
On peut bien par quelque malheur
Acheter la *bonne nouvelle.*

FRANCHET FILS.

Comme deux jeunes tourtereaux
Soyez long-temps unis ensemble;
Vous serez des époux nouveaux,
Et qu'un miracle heureux assemble :
Car, de l'hymen garder la foi,
Avoir d'une épouse fidelle
Des enfants qui soient bien à soi,
C'est toujours la *bonne nouvelle.*

ROSALIE (*au public.*)
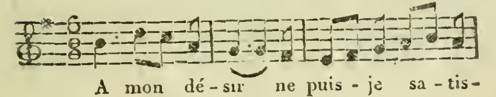
Quand, aujourd'hui dans la cité,
Lorsque partout dans le royaume
Chacun se livre à la gaîté
De la fête qu'ici l'on chôme,
Puisque c'est celle de la paix,
Pour vous l'occasion est belle
De vous montrer, en bons Français,
Contents de la *Bonne Nouvelle.*

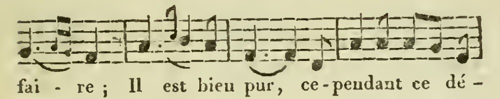


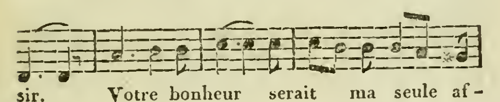
AIRS NOTÉS.

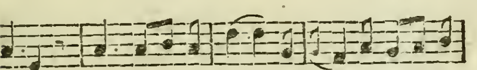
N.° 1, scène 1.re, pages 5 et 6.

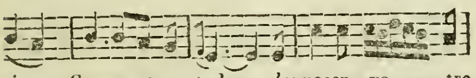
Air : C'est un moment.

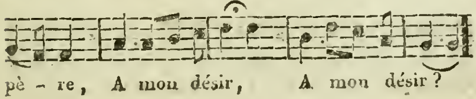






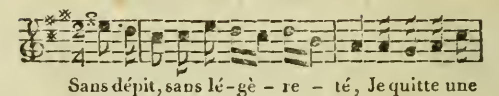


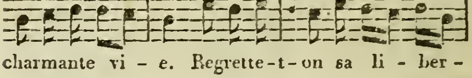


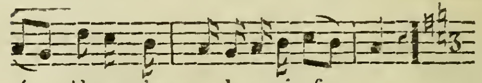


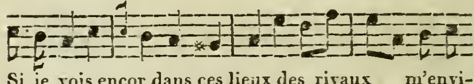
N.° 2, scène 3, pages 14 et 15.

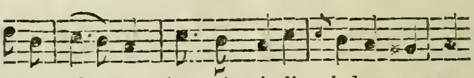
Air. Sans dépit, sans légèreté.

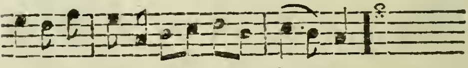






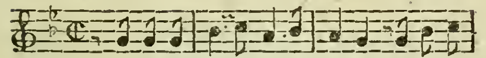




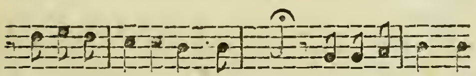


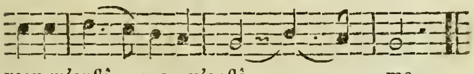
N.° 3, scène 5, page 19.

Air de M. Scheyermann.



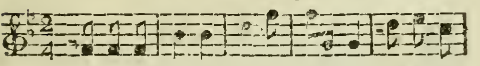


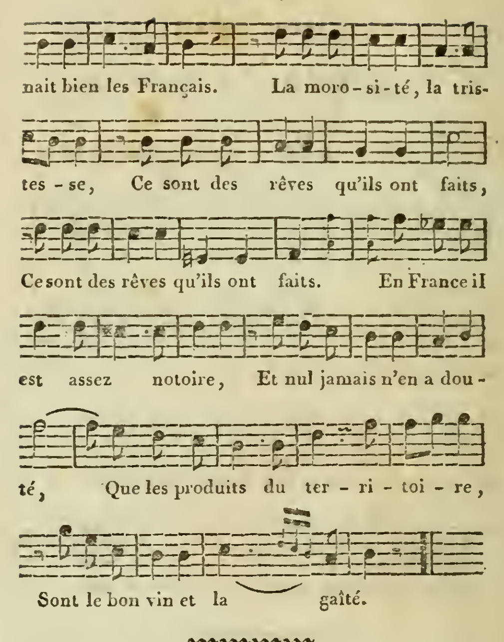




N.° 4, scène 11, pages 34 et 35.

Air de M. Scheyermann.

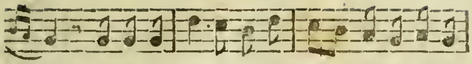




N.° 5, scène 12, page 37.

Air des Pélerins de St-Jacques.

Je vais augmenter mes affai - res Et mon ar-



gent ; J'augmente aussi mes locatai - res De cent pour



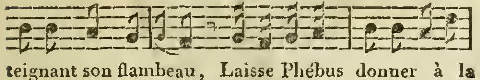
cent ; Enfin....

N.° 6, scène 12, pages 38 et 39.

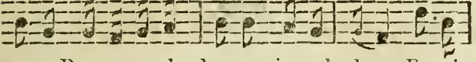
Air de M. Maugin père.



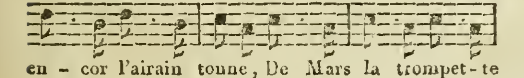
Enfin nous voyons cesser la guerre, Et Bellone é-



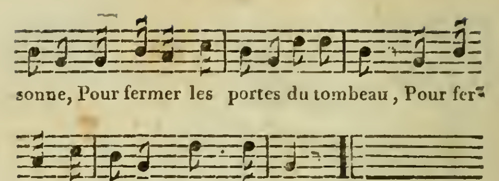
teignant son flambeau, Laisse Phébus donner à la



terre, Des rayons plus doux, un jour plus beau. En vain



en - cor l'airain tonne, De Mars la trompet - te


sonne, Pour fermer les portes du tombeau, Pour fer-
mer les portes du tombeau.





